

3,70 € Première édition. N°13644

SAMEDI 24 ET DIMANCHE 25 MAI 2025

www.liberation.fr

La patte d'un iguane marin dans l'archipel des Galápagos, en Equateur (2004). SEBASTIÃO SALGADO, AMAZONAS IMAGES, COLLECTION MEP PARIS

libération

CANNES /

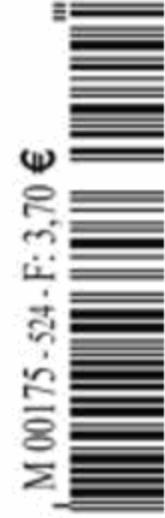
Le palmarès
révè des critiques
de «Libé»

SIX PAGES FESTIVAL

SEBASTIÃO SALGADO LUMIERE NOIRE

Le photographe franco-brésilien
est mort vendredi à 81 ans. PAGES 2-5

libération



IMPRIMÉ EN FRANCE / PRINTED IN FRANCE Belgique 3,90 €, Canada 8 \$, Djibouti 4,50 €, DOM 4,30 €, Espagne 4,70 €, Grèce 4,70 €, Japon 600 JPY, Liban 3,90 €, Luxembourg 3,90 €, Maroc 46 Dh, Portugal (continental) 4,70 €, Rwanda 4,50 €, Suisse 5,40 CHF, Tunisie 6,50 DT, Turquie 4,50 €, Zone CFA 2800 CFA.



A la mine d'or de Serra Pelada, au Brésil, où les travailleurs sont photographiés en 1986. PHOTOS SEBASTIÃO SALGADO. COLLECTION MEP PARIS.



Sebastião Salgado à Paris en 2013. S. LAVOUÉ. PASCO & CO

SEBASTIÃO SALGADO

Toute la splendeur et la misère du monde

Géant du noir et blanc, le Franco-Brésilien globe-trotter aura documenté sans relâche la condition des déclassés et des exilés, donnant des visages aux damnés d'une Terre ravagée par l'homme. Avant de célébrer, avec «Genesis», la beauté de la nature. Il est mort vendredi à 81 ans.



Des femmes zo'é à Towari Ypy, un village dans l'Etat du Pará au Brésil, en 2009.

Par
GILLES RENAULT

La photographie a beau ne pas être en soi une compétition, Sébastião Salgado pouvait se prévaloir d'un titre : décliné sur tous les continents en une multitude d'expositions, son projet «Genesis» est probablement à ce jour celui qui a été le plus visité au monde, devançant, comme ne manquait pas de le rappeler Polka, son galeriste parisien, le non moins illustre «Family of Man» d'Edward Steichen, grand-œuvre collectif né en 1955 au MoMA de New York, qui, dans le cadre d'une tournée internationale étalée sur sept ans avait attiré plus de 10 millions de personnes.

Mais autant le photographe américain orchestrait un kaléidoscope thématisé et contemporain de l'humanité, autant Salgado, lui, signait en nom propre une symphonie en noir et blanc, célébrant – aux antipodes de l'Occident citadin – la nature. Insoumise et résiliente. Enigmatique et envoûtante. Souveraine et, vaille que vaille, immarcescible. «*A l'heure où la planète est en danger, j'ai décidé de photographier tout ce qui existe depuis la nuit des temps et qui nous est parvenu intact*», clamait la note d'intention. «Genesis» est ainsi une œuvre hors norme dont l'histoire a couru de 2004 à 2012, à raison d'une moyenne de quatre séjours par an dans une trentaine de pays au total. «*Une communion*», disait Salgado, à la fois geste purificateur et déclaration d'amour fou d'un homme reconnecté à la

faune, à la flore et aux traditions ancestrales après avoir trop longtemps côtoyé la douleur de ses semblables. «*Après des années de travail dans des camps de réfugiés, j'avais tant croisé la mort que je me sentais moi-même mourir*», resituerà Salgado, pour expliquer ce spectaculaire virage. Une volte-face à l'issue de laquelle, au crépuscule de sa vie, il se disait bien plus «*préoccupé pour notre espèce*» – puisque suffisamment autodestructrice pour courir toute seule à sa perte – que pour un environnement voué, lui, à se régénérer.

DÉGAIN DE BAROUDEUR

De tout cela, Sébastião Salgado parlait avec ferveur, de sa voix douce, dans un français quasi irréprochable, et caractérisé par cet accent qui ne faisait pas mystère de ses origines sud-américaines. Avec sa dégaine de baroudeur, crâne rasé, regard perçant, son visage n'était peut-être pas familier du grand public. Mais, depuis une quarantaine d'années, il trônait pourtant au firmament de la photographie internationale, véritable poids lourd capable – à l'instar de «Genesis», circulant entre le Palais royal de Madrid, le musée d'Histoire naturelle de Londres, la Maison européenne de la photographie de Paris ou le musée d'Art moderne de San Francisco – de déplacer les foules sur son seul nom, tels Martin Parr, Annie Leibovitz ou Raymond Depardon. «*Un chasseur de lumières dans un monde de ténèbres*», dira de lui, un jour, son compatriote, Lula, président de la République brésilienne. Début 2025, la galerie Polka

présentait à Paris «*Genesis Platinum*», un portfolio réunissant 50 images parmi les plus illustres de sa série mythique, tirées au platine palladium, un procédé gélatino-argentique inventé en 1873 par l'Anglais William Willis. A cette occasion, le photographe était venu du Brésil. Mais, affaibli par le voyage et souffrant des conséquences d'une maladie lointainement contractée, il avait dû être hospitalisé. Depuis, son état de santé avait continué à décliner. Sébastião Salgado est mort vendredi. Il avait 81 ans.

Né en 1944 à Aimorès, entouré de cinq sœurs, dans une famille de petits propriétaires terriens de l'Etat de Minas Gerais (père d'origine portugaise, mère issue d'une lignée juive ukrainienne ayant transité par la Suisse), Sal-

gado avait financé avec des petits jobs (dans un garage, une librairie...) des études en économie à l'université de São Paulo. Où, immergé dans «*un milieu très militant*», il appartient à cette jeunesse contestataire qui tente de s'élever contre le régime dictatorial instauré à partir de 1964. Un contexte qui finit par l'inciter à quitter le Brésil, où la prison le guette, pour Paris, en 1969.

PIUSSANCE ÉVOCATRICE

Recruté en 1971 par l'Organisation internationale du café, il sillonne vite la planète – Rwanda, Zaïre, Kenya... – et, le cap de la trentaine même pas atteint, franchit le rubicon photographique en 1973. Premières parutions dans de discrètes revues cathos, puis *Paris Match*, *El País*, *Stern* ou le *New York Times*, l'homme ne va guère tarder à travailler avec les agences de référence, Sygma, Gamma («*J'y ai tout appris*») et Magnum, avant de fonder en 1994 Amazonas Images, un écrin dédié à lui seul avec, en gardienne du temple, son épouse, Lélia Deluiz Wanick Salgado.

«*Lélia est encore plus que la femme de ma vie, nous montons tous nos projets, y compris photographiques, ensemble*», disait-il à propos de ce coup de foudre adolescent qui avait ensuite traversé les décennies à ses côtés, devenant scénographe, curatrice, et cofondatrice en 1998 de cet Instituto Terra, dédié à la restauration et à la promo du développement rural durable, dans la vallée du Rio Doce, où le couple investira une folle

Suite page 4

«Pour prendre une photo, je ne me cache jamais. Des fois, c'est tellement dramatique que je la fais avec l'espoir que ça ne se renouvellera pas [...] Mais je m'en fiche de ce qu'on dit!»

Sébastião Salgado
en avril 2000 dans «Libération»



Le camp de réfugiés de Kalema, en Ethiopie, où Sébastião Salgado s'est rendu en 1985 pour *Libé*. PHOTO SEBASTIÃO SALGADO



Des manchots à jugulaire sur un iceberg des îles Sandwich du Sud, en 2009. PHOTO SEBASTIÃO SALGADO. COLLECTION MEP PARIS

Suite de la page 3 énergie. Mais ne brûlons pas les étapes, tant celles-ci constellent la vie du globe-trotter à une époque où personne ne songeait à son empreinte carbone : de 1977 à 1984, Sébastião Salgado s'en tient pour l'essentiel à l'Amérique latine comme terrain d'investigation, travaillé par le souci de sortir des sentiers battus, comme en témoignera l'ouvrage *Autres Amériques*, publié en 1986. Une année particulièrement prolifique pour le photographe qui élargit son champ de recherche au système de production mondial, démarche en écho à sa formation d'économiste qui l'amène à parcourir 26 pays. A quoi ressemble ce travail ingrat, tel qu'in-carné par tous ces déclassés, parfois au seuil

Nul ne pourra contester la puissance évocatrice de ses reportages, dans cette mine d'or brésilienne à ciel ouvert de Serra Pelada ou au milieu des gisements de pétrole koweïtiens au sortir de la guerre du Golfe.

de l'esclavagisme, qui avec leurs pelles, leurs marteaux, voire sans le moindre outil, font tourner la machine à sa base productiviste ? C'est *la Main de l'homme*, livre de référence qui, en 1993, contribue, avec ses clichés parfois insensés fouissant les entrailles de la terre, à forger la notoriété du Brésilien. Lequel, dans la foulée, se penche sur le phénomène vieux comme l'histoire de l'humanité des migrations forcées, en lien avec une époque où les guerres, militaires comme économiques ou climatiques, alimentent ce flot continu de déracinés, gueux anonymes qui peupleront les pages d'*Exodes*, en 2000, puis des *Enfants de l'exode*. Autant de publications qui, naturellement, renvoient à des expositions, le tout per-

mettant à celui que la France – qui lui a accordé la double nationalité – élèvera au grade de chevalier de la Légion d'honneur, de récolter une enviable moisson de récompenses, entre prix W. Eugene Smith pour la photographie humaniste (1982), prix de la Fondation Hasselblad (1989) ou Visa d'or d'honneur (2021). Succès XXL aidant, l'artiste récolte aussi son lot de détracteurs, certains lui reprochant, en substance, d'exploiter le filon du désarroi et de la misère. Un grief qui atteint même des sommets polémiques autour de la parution d'*Exodes*, quand, dans une tribune parue dans *le Monde* en avril 2000, l'historien de l'art et commissaire Jean-François Chevrier concasse un «*écœurant pathos pseudo-épicique du journalisme humanitaire*», une «*corruption esthétique des bons sentiments*», ou une «*mystification de la photogénie*». «Pour prendre une photo, je ne me cache jamais», répliquait Salgado la même année, dans *Libé*. Des fois, c'est tellement dramatique que je la fais avec l'espoir que ça ne se renouvellera pas [...] Mais je m'en fiche de ce qu'on dit ! Qui me jugerait ? Je veux bien que ces personnes viennent voir ce que j'ai vu. Ma fonction première, c'est d'être reporter-photographe. J'ai une carte de presse.»

GRAPES D'HOMMES

Nul ne pourra contester en tout cas la puissance évocatrice de ses reportages, dans cette mine d'or brésilienne à ciel ouvert de Serra Pelada (1986), que des grappes d'hommes le corps maculé de sueur, de boue et de poussière arpencent inlassablement, ou au milieu des gisements de pétrole koweïtiens au sortir de la guerre du Golfe (1991) – son *There Will be Blood*. Tout comme la conviction qu'il mettra à documenter les souffrances du Rwanda, de l'ex-Yougoslavie ou du Congo, la pauvreté, notamment en milieu rural dans son propre pays, le combat pour éradiquer la polio... Ce qui, en parallèle, n'empêchera pas l'artiste ét(h)iqué humaniste de signer des campagnes publicitaires pour Volvo, Renault, British Airways, ou de vendre à la marque de champagne Taittinger une photo de félin destinée à orner une bouteille. Une autre corde à son arc qui lui permettait pragmatiquement de «financer d'autres projets» sur une autre planète, comme celle des Dinkas du Soudan du Sud, des Himbas de Namibie, des Yanomamis de la forêt tropicale sud-américaine ou des bidonvilles indiens de Mumbai.

A l'image, aussi, de cet Instituto Terra, qui germe donc à la fin du XX^e siècle : un engagement au (très) long cours, qui vise à replanter la forêt atlantique, telle qu'elle existait autrefois au Brésil, sur des dizaines de milliers d'hectares correspondant à ces terres rachetées au début des années 90 où son père travaillait jadis. Près de trois millions d'arbres de centaines d'espèces différentes attestant – sur cette réserve du patrimoine naturel de l'Unesco – de l'engagement concret, de celui qui est aussi ambassadeur de bonne volonté pour l'Unicef. En 2014, le cinéaste allemand Wim Wenders et son fils, Juliano Ribeiro Salgado, retraceront son parcours dans le documentaire césarisé, *le Sel de la Terre*.

Quand nous l'avions rencontré en 2005 à Paris, on lui demanda s'il gardait foi en l'homme ? «Oui, mais la pérennité passe par un effort considérable de la part des classes dirigeantes. Quand je vois le délire que représentent les investissements militaires... Pourtant, il existe bien des ressources pour permettre de vivre mieux [...] Je refuse de croire que la perversité et le cynisme font intrinsèquement partie de l'espèce humaine», avait philosophé Salgado. Qu'une vingtaine d'années plus tard, il reste urgent de traduire dans toutes les langues. ➤

Une exposition de la collection de la MEP des images de Sébastião Salgado est à voir aux Franciscaines de Deauville jusqu'au 1^{er} juin.



La chaîne Brooks en Alaska, en 2009. PHOTOS SEBASTIÃO SALGADO. COLLECTION MEP, PARIS.



Un «mudman» en Papouasie-Nouvelle-Guinée, immortalisé en 2008.

«Une conversation frontale avec la lumière»

Directeur de «Polka Magazine» et de la galerie qui représente Salgado, Alain Genestar retrace trente ans d'amitié artistique.

Sebastião Salgado, c'était un très grand ami. Nous sommes tous très très émus. Nous avons partagé trente ans de vie commune. Quand j'ai quitté *Paris Match*, c'est le premier photographe qui m'a téléphoné, je ne l'oublierai pas et il m'a dit : «Alors qu'est-ce qu'on fait ensemble ?» Eh bien on a fait *Polka* ! Voilà pour l'ami cher. Ensuite, c'était un immense photographe. La première fois que je l'ai vu à *Match*, il est arrivé avec sa femme, il était dans une dépression lourde. Il avait connu le pire au Rwanda. Il avait failli y mourir, il y est resté plusieurs semaines, il ne pouvait plus s'arrêter de photographier les

morts. Ses images le rendaient malade.

Il voulait photographier la beauté du monde. Il disait : «On montre la blessure de la terre mais moi je veux montrer la beauté du monde pour dire que c'est ça qu'il faut sauver.» Sceptique, je lui ai rétorqué : «Tu ne vas pas devenir paysagiste tout de même ?» Lui voulait photographier l'Amazonie, les animaux et les êtres humains isolés, heureux près de leur terre, loin du tumulte. J'ai eu un réflexe de journaliste car j'ai pensé que ce projet allait être ennuyeux. Car pour moi, Salgado, c'était la *Main de l'homme*, la brutalité du travail manuel ou *Exodus*, les déchirantes migrations humaines. Il savait montrer comme personne la destruction et la misère, alors la beauté du monde ? Il voulait aller aux Galápagos et moi je me suis moqué : «Tu ne vas pas aller photographier des tortues ?» Son projet était ambitieux, il prévoyait huit ans de travail. Finale-

ment, Salgado a conçu les plus grandes expositions de photographie de tous les temps, il a battu les records de l'exposition mythique *The Family of Man*, l'expo photo la plus vue dans le monde.

«C'est un homme fiable et engagé pour les causes humaines et environnementales. Il n'a pas compris qu'on le critique, qu'on lui reproche d'esthétiser la misère. C'est un perfectionniste dans ses tirages noir et blanc, avec des noirs si profonds. Il n'a jamais triché. Est-ce qu'on reprocherait à Victor Hugo de bien écrire ? «Comment peut-on me reprocher d'avoir de belles lumières ?» disait-il. Au Sulawesi, je l'ai vu photographier, il est dans une conversation frontale avec la lumière, c'est magnifique. Bien sûr, il a une esthétique, c'est cela qu'on demande à un artiste. Mais esthétisation ? Cela voulait dire qu'on le soupçonnait de manipulation : il en a souffert et puis c'est passé, il a eu une telle reconnaissance ensuite... C'était aussi un conteur fantastique qui savait capter son auditoire. J'ai essayé de le suivre une fois en Amazonie mais c'était difficile de se préparer physiquement. Salgado a démontré que le reportage au long cours avait une signification ; il est un repère par sa persévérance et par la force de son travail.»

Recueilli par
CLÉMENTINE MERCIER

EDITORIAL

Par
ALEXANDRA SCHWARTZBROD

Héritage

On a tous croisé, à un moment ou à un autre de notre vie, le regard dur et fier d'un de ces damnés de la Terre que Sebastião Salgado savait capter et transmettre comme personne. Ou ces silhouettes décharnées, enduites de boue ou de pétrole, plongeant sous le joug physique et psychique d'une machine humaine implacable, fuyant la misère ou les guerres que le photographe n'avait pas hésité à suivre, sur le terrain, pour mieux en retracer la violence crue. Certains lui ont reproché cet esthétisme de la misère, comme ils disaient, à leurs yeux indécent, mais le plus important n'est-il pas que le cliché s'imprime à jamais sur la rétine, qu'il vous trouble et vous dérange ? et qu'il vous dérange ? Sebastião Salgado est mort, et soudain il manque déjà à l'heure où la planète se déchire. Car autant son regard sur l'homme était tragique et sombre

(«*On est un animal très féroce, nous les humains*», disait-il), autant sa perception de la nature était vibrante de vie et de lumière. Pour lui, les plantes étaient des êtres vivants capables, si on les accompagnait sans faillir, de se régénérer et de faire la nique aux bulldozers et autres tronçonneuses destinées à transformer une terre sauvage en terres exploitable par l'homme. Son projet Instituto Terra visant à redonner vie à sa région native du Minas Gerais, au sud-est du Brésil, est un modèle du genre. De terres brûlées et bouffées par l'érosion, il est parvenu à faire un petit paradis verdoyant en replantant plus de 2,7 millions d'arbres. Dans un pays traumatisé par l'ère Bolsonaro, qui s'est traduit par une déforestation massive, il y a là de quoi transmettre un peu d'espoir. C'est là l'immense héritage que nous laisse Salgado alors que la nature a rarement été aussi attaquée par l'homme. Après avoir documenté la mort et la douleur, dans ce noir et blanc qui constituait sa marque, il a choisi d'honorer la force de la vie, cheminement peu banal. Il sera sans nul doute célébré lors de la Conférence sur les changements climatiques, la COP 30, qui se tiendra en novembre à Belém, dans le nord du Brésil. ➤

GAZA «Parfois, la mort semble plus clémence que la vie»

Nour Z. Jarada vit à Gaza depuis toujours. Pour «Libération», cette psychologue de Médecins du monde raconte régulièrement son quotidien dans l'enclave palestinienne. Elle témoigne de l'angoisse de se retrouver seule survivante.

Par **NOUR Z. JARADA**

Le seul survivant, c'est le mort.» Ces mots résonnent sans cesse autour de nous. Tout le monde ici les répète. Nous sommes exténués, vidés. Nous menons une vie qui n'en est plus vraiment une. Une vie où la mort rôde à chaque coin de rue, à chaque heure du jour et de la nuit. Une vie où survivre devient un combat quotidien pour les besoins les plus élémentaires : un repas, de l'eau, un endroit où dormir. Il en est



DR

rente. Ici, le traumatisme ancre ses racines profondes, inexorable et insidieux. Il colle à la peau. Il s'insinue dans le tissu même de l'existence. Et pourtant, malgré l'ampleur de la souffrance, un mécanisme de survie éclatant de force persiste : la foi. Après le fracas des bombes, quand une demeure s'écroule et qu'un être aimé s'éteint, les survivants se tiennent côte à côte pour lire le Coran. Quelqu'un déclame : «*Alhamdoullah - loué soit Dieu, en toutes circonstances, dans l'aisance comme dans l'épreuve. Nous tiendrons bon, et nous serons récompensés.*» Cette foi inébranlable n'est pas le seul rempart qui empêche les coeurs de sombrer. A ses côtés, une autre force :

Nous plaisantons sur notre quête sans fin de nourriture, ou sur l'envie de goûter à nouveau à nos plats préférés. Nous ironisons même sur l'intoxication alimentaire causée par un repas avarié. Ce n'est pas du déni. C'est notre façon de tenir. C'est l'air qu'on respire pour ne pas se noyer dans le chagrin.

Seul le silence lui répondait

Dans les cliniques de Médecins du monde, nous utilisons l'art-thérapie pendant les séances de soutien psychologique. Les enfants dessinent la guerre : des maisons détruites, des chars, des rues éventrées. Mais parfois, au milieu des ruines, un soleil immense surgit. Ou encore une maison toute neuve, élevée dans le ciel d'un avenir incertain. L'art leur donne une voix lorsque les mots font défaut. On assiste à des élans d'attachement bouleversants. Les enfants s'agrippent à leurs parents et refusent de s'en séparer, même pour dormir. Ma fille, les enfants de mes amis... Tous s'accrochent. C'est une réaction naturelle. Un besoin désespéré de rester proches, de se protéger, même si la mort frappe. Souvent, on entend cette prière : «*Si nous devons mourir, alors, mourrons ensemble.*» Et quand un seul

survit... C'est le pire. Il est laissé seul face à l'absence. Trop souvent, c'est un enfant qui se trouve être le seul survivant. Un enfant qui, en un fracas, perd toute sa famille et se retrouve à marcher seul sur cette terre blessée. Sous les gravats et dans les cendres, ces enfants renaissent. Leurs visages sont partagés entre le deuil et l'instinct de survie. Une petite fille pleure sa mère au milieu des décombres. Elle attend une voix qui ne répondra plus jamais.

Comme Jamila, 8 ans. Elle dormait avec sa famille quand un missile a frappé leur maison. Elle s'est réveillée piégée sous les décombres. Seule survivante parmi sept êtres aimés. Quand les secours l'ont sortie des gravats, elle criait, encore et encore : «Maman! Maman! Elle est où

maman? Je ne pars pas d'ici sans elle!» Elle voulait désespérément entendre la voix de sa mère. Mais seul le silence lui répondait. Ou encore ce garçon, qui a ouvert les yeux dans un silence assourdissant. La voix de sa mère et l'odeur de sa maison se sont évaporées. Il ne reste que des fragments de souvenirs flottants dans les airs. Quand la psychologue lui a demandé ce qu'il voulait, il a répondu : «*Je veux juste parler à maman... juste une minute.*» C'est l'histoire de milliers d'enfants. En une seconde innommable, ils perdent leur famille. La chaleur de leur foyer. Tout leur passé. Et pourtant, même dans cet abîme, une étincelle fragile subsiste : «*Je suis encore là... je respire encore... je rêve encore.*» Etre le seul survivant, c'est porter un fardeau plus lourd que ses os. C'est marcher seul parmi les ruines, avec dans les yeux la mémoire brûlante de ceux qui ne sont plus.

Et Gaza leur murmure : «*Vous êtes nos survivants. Vous êtes l'histoire que rien n'effacera.*» Une très chère collègue et infirmière que j'ai l'honneur de connaître m'a confié une histoire. C'était en novembre 2023, un mois après le début de la guerre. Elle a rencontré une petite fille. Le bébé avait été retrouvé au sommet d'un arbre après un massacre

Suite page 8



Etre le seul survivant, c'est marcher parmi les ruines, avec dans les yeux la mémoire brûlante de ceux qui ne sont plus.



Des Palestiniens devant l'hôpital Al-Shifa, à Gaza City, le 18 mai.
PHOTO BASHAR TALEB. AFP

L'ONU dénonce l'ampleur du désastre humanitaire dans l'enclave

Le secrétaire général de l'ONU, António Guterres, s'est indigné, vendredi, face aux «obstacles ahurissants» qu'impose Israël pour ralentir l'entrée d'aide humanitaire à Gaza et alerte sur le risque de famine.

La parole d'António Guterres n'est pas si fréquente. Et à ce titre, dans le moment de bascule que traverse ces jours-ci Gaza, pilonnée et affamée par l'armée israélienne, elle était particulièrement attendue. Vendredi, de New York, le secrétaire général de l'ONU a dressé le sombre tableau d'une enclave palestinienne ravagée par plus de dix-neuf mois de guerre, déclenchée par l'attaque terroriste du Hamas contre Israël, le 7 octobre 2023. Dans les heures précédant cette prise de parole, une

rumeur – un espoir, pour certains – s'était répandue parmi les humanitaires, seuls civils autorisés à entrer dans Gaza, devenus autant de témoins de la tragédie. Et si, pour la première fois, Guterres évoquait un risque de «génocide», comme l'avait fait dix jours plus tôt son bras droit chargé des affaires humanitaires, Tom Fletcher, devant le Conseil de sécurité? Le terme n'a finalement pas franchi les lèvres du secrétaire général. Une déception pour ceux, comme Fletcher, qui tentent de réveiller les consciences en lançant un cri

d'alarme, quitte à briser un tabou diplomatique et à attiser l'ire de l'Etat hébreu. «Les Palestiniens de Gaza subissent ce qui pourrait être la phase la plus cruelle de ce cruel conflit», a déclaré l'ancien Premier ministre portugais, garant d'un ordre multilatéral malmené par les coups de boutoir de Washington, Moscou ou Tel-Aviv.

Le patron de l'ONU a mis l'accent sur l'ampleur du désastre humanitaire, après plus de deux mois et demi d'un blocus total imposé par Israël. «L'ensemble de la population de Gaza est confrontée à un risque de famine. Des familles sont affamées et privées de l'essentiel. Le tout sous les yeux du monde entier», a-t-il dénoncé, rappelant les «obligations claires» d'Israël au regard du droit international: «Traiter les

civils avec humanité», ne pas «transporter, déporter ou déplacer de force la population civile» et «autoriser et faciliter l'aide» nécessaire. Aucune n'est aujourd'hui respectée, même si sous la pression internationale, Benyamin Nétanyahou a consenti cette semaine à laisser entrer une aide partielle dans la bande de Gaza.

«Assiégié». Près de 400 camions ont été autorisés à franchir le point de passage de Kerem Shalom. Mais, «la cargaison de 115 camions seulement a pu être collectée et rien n'a atteint le nord assiégié», a déploré Guterres. «L'aide autorisée jusqu'à présent se résume à une pincée d'aide alors qu'un déluge est nécessaire», a-t-il asséné, fustigeant les «obstacles ahurissants» imposés par Israël.

Sur le terrain, l'entrée des rares camions reste entourée d'un épais brouillard, nourri par le climat d'insécurité et le black-out médiatique imposé par le gouvernement israélien depuis le 7 Octobre. Plusieurs témoignages ont fait état d'un drame, jeudi, lorsque des camions humanitaires ont été attaqués près de Deir el-Balah. «Des comités locaux de protection, composés de volontaires, se sont précipités pour protéger l'aide», raconte l'écrivain Jihad Abu-

«Des familles sont affamées et privées de l'essentiel.»

António Guterres
secrétaire général
de l'ONU

salim. Mais, l'armée israélienne a bombardé la zone, touchant les volontaires puis les civils et secouristes accourus pour leur venir en aide. Dans un communiqué, le Programme alimentaire mondial a révélé que quinze de ses camions avaient été pillés dans le sud de Gaza, sans plus de détails. «La faim, le désespoir et l'angoisse de ne pas savoir si davantage d'aide alimentaire arrivera alimentent une insécurité croissante», a alerté l'agence.

Pour Hugo Lovatt, chercheur au European Council on Foreign Relations, ce n'est pas un incident isolé mais une stratégie réfléchie. «C'est une politique israélienne délibérée et de longue date visant à accroître l'anarchie et à entraver l'aide. En plus de frapper des habitants de Gaza qui protègent et distribuent l'aide, Israël a également soutenu les gangs impliqués dans les pillages», a-t-il accusé sur X. En novembre dernier, des enquêtes du *Washington Post* et du journal israélien *Haaretz* avaient pointé la passivité de l'armée israélienne face aux pillards, une note interne de l'ONU évoquant la «bienveillance passive voire active» de Tsahal.

Chaos. Le journaliste palestinien Rami Abou Jamous va plus loin : pour lui, le chaos est savamment entretenu par Israël, afin de «fortifier» un plan de distribution humanitaire parallèle, géré par une «fondation» privée, protégée par des mercenaires américains grassement rémunérés. Jeudi, Benyamin Nétanyahou a annoncé que la construction d'une première zone de distribution au sud de Gaza serait achevée sous peu.

«Nous avons l'intention de créer de vastes zones de sécurité dans le sud de Gaza. La population palestinienne s'y installera pour sa propre sécurité, tandis que nous mènerons les combats dans d'autres zones», a-t-il déclaré. Antonio Guterres a répété la ferme opposition de l'ONU à cette initiative privée. «Nous ne participerons à aucun projet qui ne respecte pas le droit international et les principes d'humanité, d'impartialité, d'indépendance et de neutralité», a-t-il affirmé, réitérant que le système onusien disposait du personnel, des ressources et des réseaux pour agir. «Faisons les choses correctement, et faisons-les tout de suite», a-t-il conclu. Plus que jamais, le temps presse. «Le système de santé à Gaza est au bord de la rupture», a prévenu l'OMS. Vendredi, au moins 66 Palestiniens ont été tués dans des frappes israéliennes.

FRÉDÉRIC AUTRAN

Suite de la page 6 dans un quartier de la ville de Gaza. Elle est arrivée dans un hôpital du Sud, après le siège de l'hôpital Al-Shifa, dans le nord de Gaza. Parmi des dizaines de bébés prématurés et d'enfants blessés, cette petite fille se distinguait. Contrairement aux autres, elle était seule. Sur son minuscule poignet, seulement une phrase griffonnée, si douloureuse qu'elle vous transperce : «*Enfant inconnue, retrouvée au sommet d'un arbre, quartier Al-Sabra, Gaza.*»

Sa vie ne tenait qu'à un souffle. Dans l'unité néonatale, on l'appelait simplement «*la petite inconnue qui a besoin de ce médicament, de ce soin...*» Ma collègue Amal s'est particulièrement attachée à elle. Doucement, elle a retiré le bracelet «*inconnue*» de son poignet et l'a appelée «*Malak*». Un ange tombé du ciel, l'élevant ainsi à la signification de son prénom. Un souffle rescapé du carnage. Elle m'a dit : «*Je me suis sentie responsable d'elle. Elle n'avait rien, ni famille, ni contact humain. Comme un ange, elle est tombée et a atterri sur cet arbre. Dieu avait décidé qu'elle vivrait, malgré tout.*»

Droit à la dignité

Amal a pris soin d'elle, de toute son âme. Elle l'appelait «*ma fille*». Deux mois plus tard, Malak était prête à quitter l'hôpital. Beaucoup ont voulu l'adopter, mais tous ont reconnu qu'une mère s'était déjà levée pour elle. On a même commencé à appeler Amal «*oum Malak*» – mère de Malak. Malgré la faim, malgré l'effondrement du quotidien, elle

lui a offert un amour inébranlable. Sa propre famille a accueilli Malak à bras ouverts. Malak l'appelle «*Mama*», et les trois frères d'Amal «*Baba*» (papa en arabe); une enfant à qui Dieu a donné trois pères pour panser son abandon. Amal m'a dit : «*Ce furent les jours les plus doux de ma vie. Elle a apaisé la*

douleur de la guerre. Malak m'a tant donné. Je vais bientôt me marier, et mon fiancé et moi poursuivrons ce chemin avec elle.» Puis, elle a ajouté avec tristesse : «*On dit que tous ceux qui étaient dans ce massacre sont encore là-bas, coincés sous les décombres.*» A Gaza, le cœur se heurte à l'indicible. Ici, toutes les contra-

dictions cohabitent : la vie éclot dans l'ombre de la mort, les adieux frôlent les retrouvailles. L'amour surgit au creux de la haine, et, dans les ruines, la renaissance. Mon cœur se déchire sous le poids de ce que nous traversons. Et je me demande : vivrai-je assez longtemps pour voir Gaza se relever ?

Pour la voir libre, entière, vivante ? N'est-il pas temps d'avoir enfin droit à la dignité ? De vivre en paix ? Nous rêvons de dormir sans la peur du béton qui s'écroule sur notre poitrine, sans cette prière devenue litanie chaque nuit : «*Si nous vivons, vivons ensemble. Et si nous devons mourir... Mourons ensemble.*»



A Gaza, l'historien Jean-Pierre Filiu aux côtés d'*«une humanité abandonnée»*

L'universitaire a passé avec MSF un mois, de décembre à janvier, dans l'enclave palestinienne. Habitué des terrains de guerre, il témoigne dans un livre n'avoir «jamais rien expérimenté de similaire».

Avant d'aborder le «choc» éprouvé et décrit par Jean-Pierre Filiu sur le terrain à Gaza, il faut souligner le fait exceptionnel d'avoir pu passer un mois dans l'enclave palestinienne, soustraite à l'humanité. Un accès que lui envient des milliers de journalistes à travers le monde, privés d'accès au territoire depuis le début de l'offensive israélienne lancée au lendemain de l'attaque du 7 octobre 2023. «*Que comprendrions nous à la guerre d'Ukraine si seuls en rendaient compte des journalistes basés et accrédités à Moscou ?*» fait-il valoir. Son témoignage est apporté aux lecteurs d'*«Un historien à Gaza»*, titre choisi par celui qui endosse dans le même temps sur le terrain les habits

du reporter, du travailleur humanitaire, de l'universitaire et par-dessus tout de l'expert fervent du Proche-Orient, ses terres, ses peuples et son devenir.

Intégré à une mission de Médecins sans frontières (MSF), Jean-Pierre Filiu était dans la bande de Gaza du 19 décembre 2024 au 21 janvier 2025. Il a «fêté» son 63^e anniversaire le jour de son entrée dans le territoire, puis Noël et le nouvel an. Logé dans la zone humanitaire de Mawassir sur le littoral, près de Khan Younès, où s'entassent un million de déplacés, il découvre «*une humanité abandonnée*» dans ce territoire qu'il avait visité en d'autres temps. «*Je n'imagine pas ainsi mes retrouvailles avec la Gaza assiégée*», écrit Filiu, discernant à son

arrivée de nuit «*des zones ravagées qui émergent de l'ombre*».

Ce n'est pas la première fois que l'universitaire se rend sur un terrain de guerre. Auteur de *«Je vous écris d'Alep»* (2013), Filiu a fait plusieurs séjours ces deux dernières années en Ukraine pour assurer des cours sur le Moyen-Orient à l'université de Kyiv. «*J'ai beau avoir fréquenté par le passé quelques théâtres de guerre, Ukraine, Afghanistan, Syrie, Irak, Somalie, je n'ai jamais au grand jamais rien expérimenté de similaire*», écrit-il sur Gaza.

Invivable. Sa description de la vie quotidienne dans l'enclave sous le feu après quinze mois de conflit, où plus de 80% de la population a été déplacée, surprend même quand on ne cesse de voir les images et d'entendre les témoignages. Circulant au milieu de «*la mer de tentes*» le long des plages, il relève les détails de l'invivable. «*Der-*

rière les données patiemment collectées par les organisations humanitaires, il y a la réalité des décharges à ciel ouvert où grouillent des enfants nu-pieds», écrit Filiu. Il évoque «*des trous creusés dans le sable en guise de sanitaires... les puits domestiques forés à l'arrache au coin de la tente pour assurer un minimum de besoins quotidiens*» en eau. Il y a l'eau qui manque, mais aussi l'eau en trop quand une pluie diluvienne,

le 30 décembre, noie les tentes et leur contenu. Le quotidien dramatique ordinaire est aussi celui de «*la débrouille*» qui occupe les journées des Gazaouis pour leur survie : le bois qu'on ramasse pour faire du feu, les ânes pour seul moyen de locomotion. Mais aussi les trafics et les bandes

de pillards qui surgissent lors des distributions d'aide humanitaire, souvent avec une complicité israélienne.

Sévère. Jean-Pierre Filiu raconte surtout l'attente sous les tentes de «*ces journées qui s'étirent sans avenir, à se languir d'un cessez-le-feu encore et toujours repoussé*». Une angoisse qu'il a partagée avec la population pendant ses trente jours à Gaza. Une période où

«*les Gazaouis révèlent de la trêve en cours de négociation au Qatar*».

Cette même trêve obtenue le 15 janvier et dont l'annonce a provoqué la liesse des habitants, même si le cessez-le-feu effectif n'entrait en vigueur que le 19, veille de l'investiture de Donald Trump. Dans ce carnet de bord qui n'est pas

qu'une chronique des morts, l'historien restitue le passé de Gaza, qui fut une oasis pleine de céréales et de vergers. Il revient sur les raisons de l'isolement de l'enclave ces dernières années, sur les rivalités entre l'Autorité palestinienne et le Hamas, se montrant aussi sévère dans son jugement contre l'une et l'autre, et pointant la responsabilité d'Israël à chaque étape de la vie de ce territoire maudit.

Le récit du témoin reporter au plus près de tous les Gazaouis ne mentionne pas son propre quotidien et ses conditions de vie pendant le mois qu'il a passé sur le terrain. Il reconnaît à la fin son privilège et «*les limites*» de son témoignage dans la mesure où il était logé au sec et au chaud avec des repas assurés. Dans la zone humanitaire protégée où il se trouvait, il n'a «*vu la ville de Gaza que dans les yeux de ses habitants*».

HALA KODMANI

Jean-Pierre Filiu
Rien ne me prépare à ce que j'ai vu et vécu à Gaza.

Un historien à Gaza
Le récit que j'ai connu et appris n'existe plus. C'est en vain que j'essaie de le retrouver.

UN HISTORIEN À GAZA de JEAN-PIERRE FILIU
Les Arènes, 210 pp. En librairie le 28 mai.

Benyamin Nétanyahou s'entête dans son bras de fer contre la justice

En nommant un nouveau chef pour le Shin Bet contre l'avis de la Cour suprême, jeudi, le Premier ministre israélien attaque frontalement la plus haute juridiction. Et continue d'enfoncer son pays dans une logique mortifère.

Benyamin Nétanyahou est en guerre contre tout le monde. Ou presque. Porté par la radicalité de son gouvernement – le plus à droite de l'histoire d'Israël –, le Premier ministre israélien ne se contente pas de superviser la tragique destruction de Gaza en convoquant l'impératif sécuritaire de l'annihilation du Hamas. Il saborde méthodiquement la démocratie israélienne qui tente de résister tant bien que mal à ses coups de boutoir. Dans sa dernière offensive, jeudi, il a nommé le général David Zini comme nouveau chef du Shin Bet, l'Agence de sécurité intérieure, alors même que la Cour suprême le lui avait interdit la veille, jugeant «*contraire à la loi*» le limogeage de son prédécesseur, Ronen Bar, le 21 mars. Cette décision avait engagé un bras de fer sans précédent avec la plus haute juridiction et l'opposition en pleine reprise de l'offensive à Gaza, et à un moment où l'Agence enquêtait sur des proches de Benyamin Nétanyahou, soupçonnés d'avoir touché des pots-de-vin du Qatar.

Accusé par le gouvernement d'avoir été incapable d'empêcher l'attaque du 7 Octobre, Ronen Bar a reconnu un échec, tout en assurant que son renvoi était lié à une animosité personnelle du Premier ministre israélien. Fin avril, il a finalement annoncé qu'il quitterait ses fonctions le 15 juin, en adressant à la Cour suprême une déclaration écrite dans laquelle il accuse Benyamin Nétanyahou d'avoir exigé de lui une loyauté personnelle, et demandé d'espionner ses opposants lors des importantes manifestations contre la réforme judiciaire de 2023 – un «*mensonge absolu*» selon le chef du Likoud.

Provocation. La procureure générale Gali Baharav-Miara, devenue l'une des figures de la résistance juridique au gouvernement Nétanyahou, a rapidement dénoncé le «*processus de nomination vicieux*» de David Zini jeudi, et le «*sérieux soupçon [que le Premier ministre] ait agi en situation de conflit d'intérêts*». Le gouvernement s'en défend, assure que le nouveau chef du Shin Bet «n'aura aucune influence, quelle qu'elle soit» sur l'enquête en cours sur le Qatargate. Et défend cette nomination, qui a tout d'une provocation, en assurant qu'au «*milieu d'une guerre, il ne serait pas correct*» de laisser les renseignements intérieurs sans chef.

Benyamin Nétanyahou suit ainsi la partition de la confrontation avec une Cour suprême qu'il accuse de le persécuter politiquement. Au-delà de cette nomination, qui peut encore être bloquée par la Haute cour de justice, le choix de ce général – qu'il jugeait pourtant «*trop messianique*» en janvier

selon le quotidien *Haaretz* – lui permet d'assurer son contrôle du Shin Bet et de resserrer les rangs dans son camp. Car David Zini n'est pas seulement chef du commandement de la formation au sein de l'armée israélienne, il est aussi et avant tout un sioniste religieux, père de onze enfants, formé dès l'adolescence dans des institutions, d'Hébron au plateau du Golan, qui insistaient sur l'importance d'intégrer la religion dans le service militaire.

Soit le symbole d'une radicalisation des forces de sécurité israéliennes, beaucoup plus enclin à suivre un agenda d'extrême droite sans s'embarrasser des affaires de corruption ou des pudeurs de son prédécesseur quant à la surveillance généralisée. «*Une personne digne*», salue le très radical ministre de la Sécurité nationale, Itamar Ben Gvir. Pour la forme, le gouvernement s'est aussi justifié en rappelant que David Zini avait rédigé un rapport, six mois avant l'attaque du Hamas, alertant sur une possible «*incursion surprise*» de combattants jihadistes depuis la bande de Gaza.

Pression. En face, l'opposition essaie tant bien que mal de se mobiliser, sans parvenir à essaimer au sein d'une population israélienne encore frileuse à l'idée de protester trop ouvertement contre un gouvernement qui utilise la guerre à Gaza comme un paravent pour justifier toutes ses dérives autoritaires. Reste le noyau dur des détracteurs du Premier ministre qui se retrouveront a priori à Tel-Aviv, comme tous les samedis, pour manifester. Le Mouvement pour un gouvernement de qualité, ONG luttant pour la transparence, a annoncé qu'il allait contester la nomination devant la Cour suprême. Dans le même temps, Israël continue son entreprise de diabolisation de tous ceux qui osent critiquer son opération insensée dans la bande de Gaza.

Ce qui contribue à accroître la tension avec ses alliés internationaux qui commencent à condamner plus frontalement le blocage de l'aide humanitaire massée aux portes du territoire palestinien. Jeudi, le gouvernement avait accusé la France, le Royaume-Uni et le Canada, qui avaient dénoncé en début de semaine les «*actions scandaleuses*» de l'Etat hébreu dans l'enclave palestinienne, «*d'incitation à la haine*» et «*d'encourager les meurtriers du Hamas*» au lendemain de l'assassinat à Washington de deux employés de l'ambassade d'Israël.

«*Nous n'acceptons pas ces accusations*, a réagi vendredi Sophie Primas, la porte-parole du gouvernement français. *Ne confondons pas le peuple israélien et la politique menée aujourd'hui par Benyamin Nétanyahou.*» Il faut dire que la pression internationale s'accroît contre l'Etat hébreu. L'Union européenne a annoncé qu'elle allait réexaminer son accord d'association avec Israël. Londres a mis en pause des négociations pour un accord de libre-échange avec Tel-Aviv. Et même l'éternel allié américain, sans condamner frontalement le massacre en cours à Gaza, commence à faire preuve de prudence. En début de semaine, le vice-président J.D. Vance a annulé un passage dans le pays pour ne pas donner l'impression de soutenir l'opération «*Chariots de Gédéon*».

BENJAMIN DELILLE

CLUB LIBÉRATION

Libération

Chaque semaine, participez au tirage au sort pour bénéficier de nombreux priviléges et invitations.



EXPOSITION «Lamarche & Ovize. 364 saisons»

Pour 364 saisons, Lamarche & Ovize se sont immergés dans l'univers du Mirazur, créé par le chef triplement étoilé Mauro Colagreco. Les artistes ont retracé l'expérience des jardins au sein de l'espace d'exposition, entremêlant extérieur / intérieur, nature / culture, avec des œuvres qui invitent à traverser notre époque avec respect et poésie.

20 × 2 invitations à gagner



CINEMA La Quinzaine en salles

La Quinzaine des cinéastes est une sélection parallèle et indépendante du Festival de Cannes. Pour offrir la possibilité aux spectateurs de découvrir la sélection dans la foulée du festival, la Quinzaine propose des projections des films sélectionnés dans une trentaine de salles partenaires, à partir du 11 juin.

10 × 2 places à gagner



LIVRE «Les Derniers Jours des dinosaures», de Riley Black, publié dans la collection Agora des éditions Pocket

Une étude scientifique et romancée de l'extinction des dinosaures et de ses conséquences sur notre planète.

30 livres à gagner

Pour en profiter, rendez-vous sur : www.liberation.fr/club/



Droits de douane de Trump «L'UE doit riposter œil pour œil, dent pour dent»

Le président américain a annoncé vendredi qu'il allait taxer à 50% les importations européennes. Pour Jean-Luc Demarty, ex-directeur général au commerce à la Commission, l'UE doit rendre coup pour coup.

Recueilli par
JEAN QUATREMER
Correspondant européen

Donald Trump s'est levé du pied gauche: à 7 h 43 vendredi matin (heure de Washington), le président américain, sur son réseau Truth Social, a menacé d'appliquer des droits de douane de 50% sur les 504 milliards d'euros de biens exportés par l'Union à partir du 1^{er} juin, soit des droits de douane «à la chinoise». Ce quasi-embargo est une surprise, alors que le même Trump avait décreté, le 9 avril, une pause de trois

mois dans la guerre commerciale qu'il a déclenchée contre la quasi-totalité de la planète. Mais pour Trump, l'UE, «qui a été créée dans le but premier de profiter des Etats-Unis sur le commerce», a été «trop dure» dans les négociations... Il veut qu'elle désarme totalement, notamment en renonçant à la TVA, à sa politique de concurrence, ses normes sanitaires, sa réglementation des géants du numérique, etc. Bref, qu'elle devienne le terrain de jeu des entreprises américaines. Pour le Français Jean-Luc Demarty, qui a négocié avec Donald Trump en 2018 lorsqu'il était directeur

A la Bourse de Francfort, vendredi.
PHOTO MICHAEL PROBST/AP

des taux longs qui a fait reculer le président américain le 9 avril, lorsqu'il a décreté un cessez-le-feu commercial unilatéral avec l'Union puis la Chine. Cette fragilité est illustrée par la réaction très négative des marchés après l'adoption de son projet de budget par la Chambre des représentants : le taux à dix ans est passé à 4,6 %, celui à trente ans, à 5,1 %. La défiance à l'égard du dollar, l'un des fondements de la prospérité américaine, est là. A nous d'en profiter. Au passage, pour ceux qui en doutaient encore, Trump confirme qu'il préfère la Russie, qui reste exemptée de droits de douane, à l'Europe.

Quelles sont les mesures de rétorsion que peut mettre en œuvre l'Union ?

Il ne faut pas faire du Trump, et donc être habile. D'une part, l'Union doit taxer à 50 %, ou plus (si les 50 % de Trump s'ajoutent aux 10 % déjà annoncés), la liste de produits que la Commission a déjà présentée aux Etats membres. Elle représente 97 ou 98 milliards d'euros sur les 347 milliards d'importations américaines. Aller au-delà de 100 milliards sera difficile parce qu'il faut absolument éviter de nous pénaliser nous-mêmes : on a besoin des produits de haute technologie ou de l'énergie importés des Etats-Unis.

D'autre part, il faut d'urgence déclencher le règlement dit «anti-coercition», un instrument extrêmement puissant qui permet de taxer les services, mais toujours en ayant à l'esprit qu'il faut faire davantage souffrir les Américains que les Européens. Là, il faut massacrer tout ce que l'on peut, sachant que les Etats-Unis exportent 427 milliards de services vers l'Union et dégagent un excédent commercial de 150 milliards d'euros. Les candidats aux sanctions sont faciles à identifier. Pour le numérique, X, Meta, Netflix, ainsi que la propriété intellectuelle de Google et d'Apple.

Pour les institutions financières il faut taper sur le «private equity» ou capital-investissement. Si on y va fort, les entreprises américaines numériques ou financières diront au président américain de se calmer. Le problème est que pour déclencher ce règlement, il faut réunir une majorité qualifiée d'Etats membres. On voit qu'il y avait, jusqu'à il y a peu, de nombreuses hésitations du côté de l'Italie, de l'Irlande, de la Pologne ou de l'Allemagne. Mais avec cette nouvelle salve de droits de douane, les positions vont sans doute évoluer.

Que cherche Trump ?

Il cherche à nous vassaliser, voire à briser l'Union. Dans les contacts que son administration a eus avec la Commission, les Etats-Unis ont demandé un deal à la britannique, où c'est à l'Europe de faire toutes les concessions alors qu'ils n'en font aucune.

Le Royaume-Uni avait pourtant l'air très satisfait de l'accord conclu avec Washington.

C'est un accord pitoyable pour Londres qui, au passage, n'a même pas pris la peine de consulter l'Union alors qu'il ambitionne de se rappro-

cher d'elle. D'abord, il viole toutes les règles de l'OMC. Ensuite, le Royaume-Uni a accepté les 10 % de droits de douane qui s'appliqueront à tous ses produits. Il a certes obtenu des contingents tarifaires sur les voitures, mais il paiera quand même des droits de 10 % contre 2,5 % auparavant. Sur l'acier et l'aluminium, Londres bénéficiera de droits zéro, mais c'est un exportateur marginal. Toutefois, en échange, les Britanniques ont fait des concessions agricoles, en accordant un accès lib-

cela que l'Union doit absolument refuser en engageant un bras de fer.

Les droits de douane de Trump ne sont-ils pas incompatibles avec les règles de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) ?

C'est une violation grossière des règles internationales. D'abord, parce

qu'il invoque sans raison sérieuse la «sécurité nationale» pour imposer des droits sur l'acier, l'aluminium et l'automobile. Ensuite, ses «tarifs réciproques», en fait une augmentation unilatérale des droits de

douane américains, sont une modification de leurs droits maximaux consolidés à l'OMC, qui ne peuvent être modifiés qu'en payant des compensations aux autres membres. En outre, il viole le principe cardinal de l'Organisation, la «clause de la nation la plus favorisée», qui implique qu'on applique les mêmes droits à tout le monde et non pas de façon variable en fonc-

tion du pays, sauf en cas d'accord préférentiel de libre-échange. Enfin, pour couronner le tout, Trump viole les accords de libre-échange signés par son pays (Canada, Mexique, Corée du Sud, Australie, etc.). La parole américaine ne vaut plus rien.

Est-ce que la fin de la mondialisation ?

Le commerce avec les Etats-Unis représente seulement 13 % du commerce mondial, ce qui signifie que 87 % des échanges échappent à ces droits de douane, même si l'effet sera loin d'être négligeable. Il faut donc que l'Union continue à développer son réseau d'accords de libre-échange comme elle le fait afin de stabiliser le commerce mondial. La démondialisation n'aura pas lieu : il faut savoir que les importations et les exportations représentent 60 % du PIB mondial, un niveau qui ne bouge plus depuis une dizaine d'années. Même les tarifs de Donald Trump ne changeront pas fondamentalement cette donne. ▶



L'économie française dans un climat «moroise»

L'attitude du président américain ces derniers mois alimente l'incertitude économique, qui a des conséquences sur le moral des ménages et des industriels français.

Donald Trump dégaine son arme économique favorite : le protectionnisme, et ce n'est pas une première. Le 3 avril, jour qu'il avait qualifié de «jour de la libération», Trump avait instauré des droits de douane de 25 % pour les importations de l'Union européenne, avant de suspendre ces taxes dites «réciproques» pour 90 jours et de les faire repasser à 10 %. Cette stratégie de pression, alternant menaces et sursis, alimente l'incertitude économique mondiale à laquelle l'économie française n'échappe pas. Avant cette menace, plusieurs indicateurs laissaient présager une dégradation de l'économie. La confiance des ménages français, qui mesure l'opinion des ménages sur la situation économique – plus sa valeur est élevée, plus leur jugement est favorable – perd trois points en un mois, a annoncé vendredi l'Insee. Il tombe à 88, bien en dessous de sa moyenne historique de 100. «Si on ne peut pas savoir si la tendance récente augure d'une dégradation durable de la confiance des ménages, la dynamique n'est pas bonne», analyse Clément Bortoli, chef de la division Synthèse conjoncturelle de l'Insee. Depuis 2024, la confiance des ménages oscille globalement autour de 90. Impossible également, assure ce dernier, de déterminer la part de responsabilité du contexte national ou international.

Commandes. Une certitude néanmoins : la «quasitotalité» des indicateurs mesurés pour construire cet indice «contribue négativement à l'évolution de la confiance des ménages», détaille l'Insee. Mais ce sont particulièrement les inquiétudes sur l'emploi qui s'intensifient. A 61, le solde d'opinion sur le chômage atteint un point inédit depuis mai 2015 (crise sanitaire mise à part). «Depuis 2022, la préoccupation des ménages sur la question du chômage est en hausse constante», fait valoir Clément Bortoli.

L'ensemble des indicateurs de l'Insee témoigne ainsi d'un «climat morose», «mais ne laisse pas entrevoir un décrochage», synthétise l'analyste de l'Insee. En mai, par exemple, le climat des affaires s'est légèrement

dégradé : l'indice global perd un point pour atteindre 96, en dessous de sa moyenne de longue période (100). Ce recul est particulièrement marqué dans l'industrie, où les chefs d'entreprise interrogés expriment une inquiétude quant à leurs perspectives de production ainsi que sur les carnets de commandes. «Le carnet de commandes étrangères reste stable par rapport à avril, nuance Clément Bortoli. Ce n'est pas cela qui explique la dégradation.» Seul signal positif : le bâtiment. «Dans le logement neuf il y a même une lueur d'espoir», poursuit-il. Le secteur pourrait, dans quelques trimestres, contribuer à la croissance. L'activité du secteur privé français poursuit sa contraction en mai. L'indice PMI – un indicateur mesurant l'état de santé du secteur manufacturier et permettant des comparaisons européennes – était, en mai, de 48 pour la France. Soit sous le niveau (50) permettant de considérer que l'industrie française est en croissance.

Stagnation. C'est dans ce contexte économique toujours incertain que la Commission européenne, le 19 mai, a abaissé sa prévision de croissance pour la France en 2025 à 0,6 % (elle misait sur 0,8 % à l'automne). En cause : «L'ajustement budgétaire et l'incertitude liée au commerce.» Dans ce climat de guerre commerciale, le gouvernement français avait déjà, début avril, abaissé à 0,7 % sa prévision de croissance pour 2025 (au lieu du 0,9 % initialement attendu). La France n'est pas le seul pays concerné. La Commission européenne a en effet revu à la baisse ses prévisions pour l'Union dans son ensemble. L'institution anticipe désormais une croissance limitée du PIB à 1,1 % en 2025, contre 1,5 % il y a six mois. Et, parmi les Etats membres, l'Allemagne s'avère la plus touchée. Après deux années de récession en 2023 (-0,3%) et 2024 (-0,2%), la croissance de la première économie du continent devrait stagner en 2025, avant une reprise à 1,1 % en 2026. La France ferait à peine mieux avec 1,3 %. Cependant, si Donald Trump mettait en application sa menace de hausse des droits de douane à 50 % sur tous les produits, ces prévisions deviendraient caduques. Fin mars, la Banque centrale européenne, en prenant pour hypothèse des droits de douane à 25 % – la moitié de ceux brandis actuellement par le président américain – estimait que cela amputerait la croissance de la zone euro de 0,3 point de PIB.

ANCELIN FAURE



général chargé du commerce à la Commission européenne (2011-2019), l'Union, qui en a les moyens, n'a plus d'autre choix que de rendre coup pour coup, comme l'a fait la Chine.

Comment les Européens peuvent-ils répondre à Donald Trump ?

Il faut que ce soit oeil pour oeil, dent pour dent, exactement comme l'a fait la Chine, puisque Trump nous place sur le même plan qu'elle ! L'Union dispose d'une force de frappe conséquente qui peut le faire réfléchir comme cela s'est passé avec Pékin : il a renoncé à ses tarifs abyssaux qui équivalaient à un embargo et est revenu à ses 20 % de droits au titre du fentanyl et aux 10 % qu'il applique à tout le monde, soit 30 % en tout. En contrepartie, les Chinois appliquent 10 % de plus sur leurs droits. Il est d'autant plus nécessaire d'être dur que ce pays est devenu très vulnérable sur le marché obligataire, qui finance la dette américaine, à cause de la défiance que suscite l'imprévisibilité de Trump. Or, c'est l'envolée

MEURTRE DE DJAMEL BENDJABALLAH

Le combat de la famille pour faire reconnaître un crime raciste

Le quadragénaire a été tué en août 2024 sous les yeux des siens par l'ex de sa compagne, membre d'un groupe d'extrême droite, après un long harcèlement xénophobe. A ce stade, les magistrats ne retiennent pas la circonstance aggravante du racisme.

Par STÉPHANIE MAURICE Correspondante à Lille
Photos STÉPHANE DUBROMEL, HANS LUCAS



Djamel Bendjaballah, 43 ans, a été tué le 31 août 2024 à Cappelle-la-Grande (Nord).

C'est une mère qui se tient droite, sur les marches du tribunal judiciaire de Dunkerque. Ce samedi 17 mai, elle demande justice pour son fils Djamel Bendjaballah, 43 ans, mort l'an dernier sous les roues de la lourde berline de l'ex-compagnon de sa compagne, membre d'un groupuscule d'extrême droite. La voix est ferme au micro : «*Pendant trois longues années, Jérôme Décofour a fait de la vie de Djamel un enfer. Madame la procureure, garante de l'intérêt de la société, lui arrive-t-il parfois de penser à notre douleur, en ne retenant ni la prémeditation ni la circonstance aggravante de crime raciste?*» Une mèche de cheveu noir s'échappe dans le vent, elle ne prend pas la peine de la replacer. Elle refuse de croire au crime passionnel, et conteste la qualification de meurtre retenue par la justice. Derrière elle, une banderole dit en grosses lettres : «*Le racisme tue.*» C'était le 31 août 2024, à Cappelle-la-Grande, près de Dunkerque dans le Nord, la fin des vacances. Djamel Bendjaballah et sa compagne Vanessa reviennent d'un parc d'attractions à La Panne, à la frontière belge, avec les trois enfants de cette famille recomposée. La fille de Djamel, 10 ans, et le fils et la fille de Vanessa, 11 et 7 ans, qu'elle a eus avec Jérôme Décofour. Le couple est ensemble depuis trois ans, et depuis trois ans, l'ex-compagnon de Vanessa harcèle Djamel. Toujours de manière indirecte, avec des petits cadeaux ramenés par les enfants, comme un saucisson pur porc marqué halal sur l'étiquette au feutre, de petits cochons en chocolat blanc pour Pâques. Et des insultes racistes dans ses échanges avec son ancienne compagne : il traite Vanessa de «*cul à bougnoul*», Djamel de «*sarrasin*». Jérôme Décofour est membre de la Brigade française patriote, un groupe survivaliste d'extrême droite, chef de la région Nord, d'après une enquête de *Blast*.

«IL ÉTAIT LUMINEUX»

Il porte plainte contre Djamel pour des violences qu'il aurait commises contre son fils, démarche classée sans suite. Djamel lui aussi porte plainte : des procès-verbaux ont été retrouvés par la famille. Deux plaintes sont classées sans suite. Il y confie son inquiétude, Jérôme Décofour, prévient-il, possède des armes. Lors de la perquisition, les policiers trouvent en effet des armes de poing et à longue portée, des grenades et des cartouches à profusion. Dans sa voiture, il y a une machette et un drapeau français. On imagine ce samedi d'été chez Vanessa. «*Ils se préparaient pour aller au feu d'artifice*», raconte Nadia, la sœur de Djamel Bendjaballah. Jérôme Décofour arrive, se gare devant le domicile, sous le prétexte d'une babiole à remettre à sa fille, en dehors de ses jours de visite habituels. Il reste au volant, attend. Cette fois-ci, Djamel veut s'expliquer avec lui. «*Il avait peur pour sa fille, Décofour avait fait des recherches sur elle, et avait déjà pris Djamel en filature*, soutient sa sœur. Il lui demande pourquoi ils s'intéressent à elle.» La discussion dégénère. Les trois enfants sont présents. Jérôme Décofour fait monter les siens dans sa voiture. «*Djamel se met devant pour l'empêcher de partir. Il démarre, mon frère arrive à s'écartier, et cherche à appeler la police. Pendant ce temps, Décofour fait demi-tour, lâche les enfants sur le trottoir. Il accélère, fonce sur mon frère et le percute. Il rebondit sur le toit et tombe derrière la voiture*», décrit Nadia. Jérôme Décofour enclenche la marche arrière, puis avant, passe et repasse sur le corps. Le mis en cause ne reconnaît pas une volonté délibérée de tuer, et parle d'un accident : il aurait cru rouler sur un dos-d'âne. Djamel Bendjaballah est déclaré mort à l'arrivée des pompiers.

Il était l'aîné d'une fratrie de quatre, né en juillet 1981. «*Il a grandi à l'école républicaine*», précise Nadia, à Grande-Synthe, près de Dun-



Nadia Bendjaballah, sœur de la victime. A Hazebrouck (Nord), jeudi.

kerque, la ville de l'acier, construite dans les années 60 pour les ouvriers d'Usinor, aujourd'hui le complexe sidérurgique Arcelor-Mittal. Leur grand-père y travaillait, quand leurs parents avaient choisi d'être fonctionnaires. Une adolescence heureuse, les colos, les cours de judo pour une participation dérisoire. Djamel devient éducateur spécialisé, Nadia, musicienne et professeure de conservatoire. Elle sourit devant un calendrier de 1987 où elle pose, écolière, avec lui. Il tient, sérieux, le combiné du téléphone, elle, l'écouteur. «Il était lumineux, une personne solaire», se souvient-elle. Mais discret sur ses histoires d'amour. La famille ne savait rien de sa relation avec Vanessa et du harcèlement qu'il subissait. «J'ai rencontré Vanessa dès le lendemain [du meurtre] à l'hôpital, et elle me dit tout de suite, "c'est raciste"», témoigne Nadia. La Brigade française patriote, à laquelle appartiennent Jérôme Décofour, se prépare à une guerre civile, hantée par le concept du grand remplacement. Un chercheur en sociologie, spécialiste du survivalisme, et qui réclame l'anonymat pour pouvoir poursuivre ses recherches sur ce groupuscule, parle d'un groupe Facebook privé d'environ 700 personnes, aujourd'hui supprimé. Jérôme Décofour est présenté comme un ancien militaire. En fait, il n'a passé que quelques mois dans l'armée, après s'être engagé pour cinq ans. «Une expérience militaire était très bien vue dans le groupe», note le sociologue, qui témoigne de publications racistes. «L'idée de déclin et de dégénérescence de la société est très claire, avec une masculinité blanche qui se retrouve menacée par le féminisme, par l'immigration», décrit-il. Il y a des désirs de vivre en autonomie, comme les Amish, et de se recentrer sur la cellule familiale, avec une femme qui ne travaille pas, mais s'occupe des enfants. Le chercheur précise: «Ce qui est intéressant dans le survivalisme, qui n'est pas forcément d'extrême droite, c'est que tout un chacun doit

prendre ses responsabilités, et maintenir à son échelle la société telle qu'elle lui importe.» Quitte à se servir de ses armes. La présence d'un arsenal chez Décofour ne surprend pas ce spécialiste. Les membres de la Brigade française patriote ont l'habitude de sorties bivouacs en forêt, d'entraînement au paintball, et sont souvent des passionnés de tir. Ils jouent avec l'imaginaire des milices: «Ils se projettent dans un monde où ils seraient quelqu'un, parce qu'ils ont anticipé l'effondrement, et qu'ils appartiennent à ceux qui rétablissent l'ordre», précise-t-il.

«ORIENTATION POLITIQUE»

Alors, se faire quitter par sa femme pour un homme prénommé Djamel tient de l'insupportable. Un jugement des affaires familiales, sur l'organisation de la garde alternée, acte les propos racistes, que Jérôme Décofour reconnaît. Face à ce profil, les avocats de Nadia Bendjaballah ne comprennent pas la position de la juge d'instruction et de la procureure de la République de Dunkerque, Charlotte Huet, qui ne retient pas la circonstance aggravante du racisme. «D'habitude, on ouvre large une instruction, pour éventuellement la réduire ensuite et non pas l'inverse, note Maiwelle Mezi, du cabinet d'avocats parisien Nabil Boudi. Cela a une incidence, car cela oriente les investigations menées dans le cadre de l'instruction, qui ne vont pas s'intéresser à son orientation politique.» Charlotte Huet explique que «l'objectif du parquet de Dunkerque est de permettre, finalement, un jugement de cette affaire devant une cour d'assises». Elle précise attendre de nouveaux éléments des investigations en cours: «C'est sur la base de ces éléments [...] que ce travail sur la qualification pourra être mené de manière efficace, sécurisée juridiquement.» Nadia Bendjaballah espère, voir grandir les soutiens politiques à gauche. Elle dit: «Tant qu'on pourra, on sera là pour défendre la mémoire de mon frère.»

Depuis début 2025, les groupes d'extrême droite se déchaînent

Agressions, attaques, intimidations...

Les militants d'extrême droite multiplient les «descentes» contre des lieux de gauche depuis quelques mois. Un retour en force de la violence politique.

En fait, ils ont foncé sur nous parce qu'ils nous ont pris pour des gens de gauche.» Au téléphone, Hélène (1) est encore sous le choc. Dans la nuit du 7 au 8 mai à Nancy, la trentenaire et son compagnon ont été attaqués sur le pas de leur porte par une quinzaine de militants d'extrême droite pour... rien. Parce qu'ils étaient là, et avaient un profil «d'antifas» selon leurs agresseurs, qui ont signé leur forfait avec des autocollants politiques.

Nervis. Cet épisode est loin d'être un cas isolé. Un syndicaliste tabassé à Paris le 1^{er} mai, un bar ciblé par une descente de nervis à Caen le 23 avril, un autre à Albi le 25... Les violences et intimidations d'extrême droite se multiplient, qu'elles soient opportunistes ou préparées en amont. «Nous rentrions chez nous après avoir bu un verre avec des amis, raconte Hélène, je pense que c'est à la sortie du bar qu'ils nous ont repérés.» Au moment d'entrer dans son immeuble avec son compagnon, elle voit déferler une quinzaine de personnes «vêtu·es de noir, cagoulées». A travers la porte, la bande les insulte: «sales antifas», «on sait où vous habitez maintenant». «Quand ils [les agresseurs, ndlr] ont commencé à examiner la porte avec des lampes, [...] on a appelé la police et des agents sont très vite arrivés. Quand la police est partie, les agresseurs sont revenus, on a entendu des cris, des insultes, et quelque chose qui se brisait.» Au matin, le couple découvre que la porte de l'immeuble a été abimée et que deux autocollants y ont été apposés. L'un avec une croix celtique, l'autre avec une fleur de lys et le nom «Action française», un mouvement royaliste actif un peu partout en France. A Nancy, «les fufs sont de sortie certains soirs et chassent», souligne une source militante locale, qui rappelle

que mi-mars, un étudiant a été passé à tabac sur le campus de l'université. La victime a expliqué à l'*Est républicain* avoir arraché un sticker de l'Action française. Un groupe lui est alors tombé dessus, avant de photographier son permis de conduire pour avoir son adresse. «Les circonstances de l'agression ne laissent aucun doute sur le fait que ses auteurs appartiennent à – ou sont proches de mouvements d'extrême droite», a réagi la présidente de l'université, Hélène Boulanger. Depuis le début de l'année, la mouvance multiplie les agressions. Parmi ses attaques les plus spectaculaires, celle de l'Actit, mi-février à Paris. Cette association de travailleurs turcs diffusa un film dans son local, quand une vingtaine de nervis cagoulés ont débarqué et ont roué de coups un militant de la CGT avant de le blesser avec un tesson de bouteille. Son pronostic vital a un temps été engagé. Le commando a pris la fuite au cri de «Paris est nazi». L'attaque a donné lieu à plusieurs interpellations, les dernières au début de cette semaine. Les auteurs sont liés au mouvement néofasciste dissous GUD, qui poursuit ses activités sous l'appellation «Hussards Paris».

Le 23 avril, à l'issue d'une conférence identitaire dans la banlieue de Caen, une petite bande de nervis a tenté d'intimider les clients d'un bar fréquenté par des sympathisants de gauche, lançant slogans et saluts nazis. Parmi ces provocateurs, deux jeunes femmes fréquentant la section jeune locale du Rassemblement national. Fin avril, dans le Sud-Ouest, un autre bar estampillé «de gauche» est ciblé à Albi. Plusieurs militants d'extrême droite agressent des clients et menacent de mort un syndicaliste. Une quinquagénaire prend un coup de poing au visage – elle a porté plainte. Dans d'autres cas, si l'identification des auteurs n'est pas

certaine, le mode opératoire comme les cibles choisies semblent désigner l'extrême droite. A Pau, le 1^{er} mai, après la manifestation syndicale, des militants de gauche se réunissent pour un barbecue dans un local associatif. Vers 18 heures, Alain Bérit-Débat, militant septuagénaire, range des drapeaux sur lesquels se trouvent des symboles antifascistes. Deux jeunes hommes s'approchent de lui. «L'un d'eux a essayé de marracher mon drapeau des mains», rapporte le vieil homme. Je suis tombé au sol et j'ai été traîné sur quelques mètres. Je me suis bêtement accroché à mon drapeau.» L'une de ses camarades crie et appelle au secours. D'autres rapprochent, et les agresseurs prennent la fuite. «Je m'en tire avec quelques écorchures, une douleur à la hanche et un passage aux urgences, explique la victime, qui a déposé plainte. Je pense qu'ils voulaient me voler mon drapeau pour en faire un trophée. Souvent, l'extrême droite pose sur les réseaux sociaux avec du matériel de gauche pour revendiquer leurs agressions.»

Terroriste. L'été précédent, complète un autre militant, «notre local avait été recouvert de stickers nous menaçant de mort». Sur l'un deux, «on pouvait voir un fasciste tirant au fusil sur un antifasciste». Une violence inhérente à la mouvance d'extrême droite, dont les groupuscules se sont fait une spécialité. «Rien que dans la presse, on dénombre environ 300 faits de violences d'extrême droite depuis 2017», recensait pour Libé, en février, l'historien Nicolas Lebourg, qui mène des recherches sur le sujet. «A côté de cette dynamique activiste, il y en a une, terroriste, avec une quinzaine de tentatives d'attaques entre 2017 et 2024. Au 1^{er} juillet, il y avait 67 personnes écrouées pour des faits dits d'«ultradroite» dont 17 dans des affaires terroristes – alors qu'il n'y avait qu'une personne sous écrou terroriste d'ultradroite fin 2015.»

MAXIME MACÉ
et PIERRE PLOTTU

(1) Le prénom a été modifié.

ROLAND-GARROS

L'ombre des dopages et intérêts

Le tournoi commence ce dimanche dans une atmosphère de suspicion. Récemment testés positifs, les champions Jannik Sinner et Iga Swiatek ont écoper de légères suspensions après avoir plaidé la contamination accidentelle, alimentant un sentiment d'injustice.

Par JULIEN LECOT et ROMAIN MÉTAIRIE

C'est une ombre étrange qui s'apprête à planer, pendant deux semaines, sur la porte d'Auteuil. Celle du soupçon, de la défiance, du scepticisme. Et de l'inquiétude pour les fans d'assister à un jeu aux dés en partie pipés. Si le doute s'est installé, c'est que, par deux fois en l'espace de quelques semaines, Jannik Sinner, solide numéro 1 mondial chez les hommes et, Iga Swiatek, triple tenant du titre à Roland-Garros, ont été suspendus pour des affaires de dopage. Un double tremblement de terre dans un sport connu certes pour sa médicalisation à outrance (le pied de Nadal, boursé d'infiltrations de cortisone en 2022, s'en souvient bien), mais qui n'avait pas été confronté à des affaires de dopage avec un tel écho depuis plusieurs années. «Forcément, quand les meilleurs joueurs féminins et masculins sont impliqués dans des procédures, ça fait parler», reconnaît-on sobrement à l'Agence mondiale antidopage (AMA).

Les deux affaires ont quelques dénominateurs communs – un ou plusieurs contrôles positifs annoncés plusieurs mois après les faits, des incriminés plaident la contamination involontaire et des suspensions aux durées très courtes. Elles ont aussi leurs spécificités. Contrôlée positive en août à la trimétdazine, une substance interdite depuis 2014 par l'AMA, Iga Swiatek a expliqué avoir été contaminée par un médicament à la mélatonine qu'elle prend pour lutter contre les insomnies et le décalage horaire. La Polonaise a été condamnée par l'Agence pour l'intégrité du tennis (ITIA, le gendarme anti-dopage du tennis) à une suspension d'un mois, purgée en deux temps fin 2024 pour lui permettre de disputer les WTA Finals et la Billie Jean King Cup (ex-Fed Cup). Une suspension rendue publique... fin novembre, une fois celle-ci pratiquement terminée.

OPACITÉ DES AFFAIRES

Côté Jannik Sinner, c'est plus complexe. L'Italien, meilleur joueur du monde depuis un an (il a gagné trois des cinq derniers Grand Chelem et les Masters), a été contrôlé positif à deux reprises en mars 2024 au clostebol, un stéroïde anabolisant. Restés secrets, ces tests ont été rendus publics à l'été par l'ITIA, au même moment que l'annonce de son blanchiment – la thèse avancée par le joueur d'une contamination indirecte à cause d'un spray utilisé par son kiné pour soigner une coupure à son propre doigt ayant été jugée crédible. Estimant que l'athlète est responsable de la négligence de son entourage, l'AMA a fait appel de cette décision. Avant finalement de trouver un accord avec le clan Sinner : une suspension à purger de trois mois, annoncée mi-février, en échange d'un abandon des poursuites.

Le directeur juridique de l'AMA, Ross Wenzel, explique que le joueur a bénéficié d'une «*disposition exceptionnelle*» qui permet, dans des cas très précis, «*si la sanction encourue n'est pas juste, de trancher à un niveau approprié*» – l'Italien ris-

quait en l'occurrence jusqu'à deux ans de suspension. Et si la procédure fait parler car Jannik Sinner est un joueur très médiatisé, elle a déjà été «*appliquée 70 fois depuis son introduction en 2021*» sans faire autant de vagues, promet Wenzel. L'entente reste clémence pour l'Italien. Il a certes raté quelques tournois prestigieux (Indian Wells, Miami, Monte-Carlo et Madrid), mais il a pu rejouer chez lui, à Rome, début mai et sera surtout aligné à Roland-Garros à partir de ce dimanche. De quoi alimenter le complotisme des fans – 62% d'entre eux jugeaient en février la sanction «*insuffisante*» selon un sondage Odoxa pour Winamax et RTL, 73% que les instances du tennis sont discréditées.

Le scepticisme règne aussi chez les joueurs. Florilège: «*Je ne crois plus à un sport propre désormais*» (Stanislas Wawrinka); «*c'est un triste jour. La justice n'existe pas dans le tennis*» (Nick Kyrgios); «*si j'avais fait ça, j'en aurais pris pour vingt ans*» (Serena Williams). Ce qui choque surtout le monde du tennis, c'est l'opacité dans laquelle les affaires ont été traitées, et la très légère sévérité des peines de Sinner et Swiatek par rapport à certains cas similaires qui ont éclaboussé les courts par le passé.

Beaucoup font notamment le parallèle avec Simona Halep. Ancienne numéro 1 mondiale, vainqueur de Roland-Garros en 2018 et de Wimbledon en 2019, la Roumaine avait été suspendue quatre ans en 2022 par l'ITIA en raison d'un contrôle positif au roxadustat – un médicament qui appartient à la famille des EPO – et à des irrégularités dans son passeport biologique. Après un an et demi de procédure, la sanction avait été ramenée à neuf mois, le Tribunal arbitral du sport estime qu'elle avait été contaminée par un complément alimentaire.

Plus généralement depuis le début du siècle, le tennis a traîné ses cas épars de dopage avérés : Mariano Puerta, positif à l'étiléfrine – un stimulant – pendant la finale de Roland Garros 2005 face à Rafael Nadal ou encore l'ex-numéro 1 mondiale Maria Sharapova, suspendue deux ans après que des traces de meldonium, qui a des effets sur la vascularisation du muscle cardiaque, ont été détectées dans son organisme en 2016. Dans un dossier dont les éléments se rapprochent de ceux de Sinner et Swiatek, Marin Cilic, lui, a écoper de neuf mois pour un stimulant, lors d'un



Iga Swiatek lors de l'Open d'Australie en 2024.

PHOTO CORINNE DUBREUIL. ABACA



Jannik Sinner lors de l'Open d'Australie en 2024.

PHOTO CORINNE DUBREUIL. ABACA

tournoi à Munich en 2013. L'ITF valiant la thèse d'une ingestion «par inadvertance de nikethamide résultant de la prise de tablette de glucose», la peine avait été réduite à quatre mois par le TAS.

«DEUX POIDS DEUX MESURES»

Professeur en toxicologie à l'hôpital de Garches (Hauts-de-Seine), Jean-Claude Alvarez s'est spécialisé dans l'aide aux sportifs contrôlés positifs. Son rôle : identifier la source de la contamination, s'il y en a une, en analysant tous les produits que l'athlète a pu toucher ou consommer, d'un complément alimentaire à une crème de beauté ou un dentifrice. C'est lui qui a permis à Halep de voir sa sanction réduite et à Swiatek de prouver qu'elle n'avait pas pris volontairement de la trimétadizine.

«Ce qui me gêne, dit-il, c'est le deux poids deux mesures qui existe dans le système antidopage. En fonction du sportif, parfois même au sein du même sport, pour des affaires similaires, on a des sanctions totalement différentes. Pour Simona [Halep] comme pour Iga [Swiatek], on a eu les mêmes conclusions. Mais il y en a une où tout est resté secret le temps de l'enquête, l'autre qui a été immédiatement suspendue. Et il y

en a une qui a pris un mois, l'autre qui a passé dix-huit mois loin des courts et a eu sa carrière brisée. C'est incompréhensible. Je vous laisse imaginer comment Simona vit tout ça aujourd'hui.»

Pour les organismes de l'antidopage, l'équation est complexe : comment harmoniser les procédures et les sanctions, alors que les avancées scientifiques sont inégalées selon les substances, et ne permettent pas toujours une distinction précise entre ce qui relève du dopage ou de la contamination. La frontière est d'autant plus ténue que d'autres paramètres complexifient parfois la donne. Le clostebol, par exemple, s'élimine rapidement dans l'organisme. Comment être

sûr, dès lors, que les quantités retrouvées chez Sinner proviennent d'une contamination et non des restes d'un dopage conscient ?

Du côté de l'AMA, on se défend de traiter chaque cas individuellement «avec ses spécificités». Ross Wenzel explique que la sanction dépend «des circonstances, de la nature du produit, de la diligence de l'athlète et d'autres facteurs». Pour les affaires de Simona Halep et d'Iga Swiatek, les faits étaient ainsi «plus controversés» dans le cas de la première, dit-il, d'où la différence de sanction. Quant à l'opacité autour des affaires, le directeur juridique de l'Agence se défend d'avoir communiqué dans les délais légaux sur les tests positifs de Swiatek et de Sinner, et que s'ils n'ont pas été rendus publics plus tôt, c'est qu'il faut «trouver un juste milieu entre la transparence mais aussi la justesse par rapport à l'athlète».

L'Itia explique également avoir suivi rigoureusement le protocole qui prévaut. Il est spécifique au tennis. En athlétisme, vous êtes suspendu d'office en cas d'échantillon positif. Au rugby, basket ou football, la suspension provisoire n'existe pas. Au tennis, vous disposez d'un délai de dix jours pour faire appel. Ce laps de temps permet à la personne incriminée d'investiguer

■ La psychose des contaminations gagne le circuit

Nombre de joueurs s'inquiètent de se retrouver dans la même situation que les champions

■ Caroline Garcia, ex-numéro 1 française, annonce la fin immédiate de sa carrière

Elle a annoncé, vendredi, être prête à «tourner la page».

avec son équipe, et d'expliquer aux autorités pourquoi telle substance a été retrouvée dans son organisme. L'équipe de Sinner a ainsi su remonter jusqu'à la source exacte de la contamination en quelques jours. Ce qui explique pourquoi il a pu continuer à jouer, à la différence d'une autre affaire aux similitudes troublantes. En septembre 2023, Stefano Battaglino, 760^e à l'ATP, a lui aussi été contrôlé positif au clostebol, également en quantité infinitésimale. L'Italien avait avancé la thèse d'une contamination accidentelle et invoqué le même mode de transmission, via une crème et le massage d'un kiné durant un tournoi au Maroc. «Pour l'un rien, pour moi quatre ans», s'est depuis désolé Battaglino, qui n'a réussi ni à prouver la contamination par un tiers ni à apporter d'arguments suffisants qui soutiendraient la théorie d'une ingestion involontaire, dans une interview au *Corriere della Sera*.

Sinner et Battaglino ont-ils pu plaidier leur cause à armes égales ? «Certains peuvent s'offrir les services d'avocats et de scientifiques pour avoir un regard beaucoup plus pointu sur leur cas et peut-être avoir des explications ou un angle de défense que n'aurait pas forcément un athlète moins bien financé», faisait ainsi remarquer le directeur science et médecine de l'AMA, Olivier Rabin, à RMC fin avril.

«LE TEMPS EST VENU DE REVOIR TOUT LE SYSTÈME»

Echaudées par les zones d'ombre et la tournure de ces deux épisodes, plusieurs voix au sein du circuit se sont élevées pour demander à ce que soit revue la gestion du dopage dans le tennis. A commencer par Novak Djokovic : «Quand j'en parle dans les vestiaires, il y a une sorte de consensus. La majorité des joueurs ne trouve pas ça juste», déclarait-il en février. Il y a une impression de favoritisme. On dirait que si vous êtes un top player et que vous avez accès aux meilleurs avocats, vous pouvez influencer le résultat. Je crois que le temps est venu de revoir tout le système car il a prouvé qu'il ne fonctionnait plus.»

«Les joueurs sont confrontés à des situations qu'ils n'avaient jamais eu l'occasion d'envisager auparavant», reconnaît Karen Moorhouse, la patronne de l'Itia. Son instance est engagée dans les consultations que mène l'AMA en vue de la prochaine version du code mondial antidopage, prévue pour 2027. «Nous travaillons avec les joueurs, nous intégrons leurs remarques» pour améliorer le code, assure-t-elle. D'ici-là, reste à voir si le grand cirque du tennis aura repris son cours lavé de tous soupçons et si Swiatek et Sinner seront totalement réhabilités. Ou si le circuit sera un peu plus abîmé avec d'autres épisodes du genre. Pour son come-back à Rome, où l'Italien a roulé sur la concurrence jusqu'en finale, perdue, contre Carlos Alcaraz, le public transalpin lui a réservé un accueil chaleureux. Est-ce qu'il en sera de même à Paris ? Réponse à partir de dimanche. ♦

carnet

DÉCÈS

Paris (75)
GABRIEL

Tu ne cesseras jamais
De grandir en nous
Et de marcher à nos côtés

Cœur rouge

Palpitant

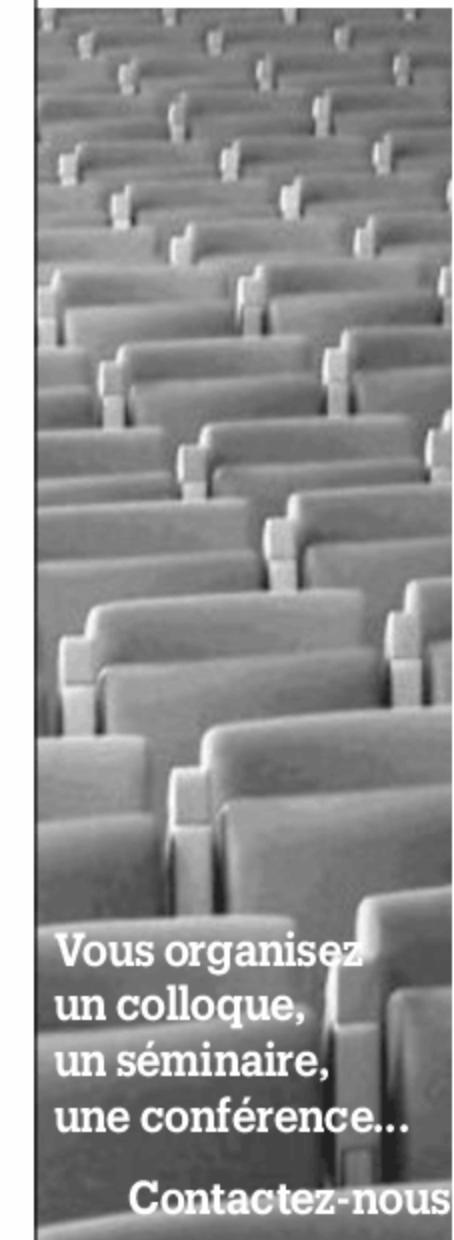
Ville ou déserts

Tu es avec nous

Avançant

Pascale Jean Philippe
Aurore Romane

Libération



Vous organisez
un colloque,
un séminaire,
une conférence...

Contactez-nous

Réservations
et insertions

la veille de 9h à 10h
pour une parution
le lendemain

Tarifs : 16,30 € TTC la ligne
Forfait 10 lignes :
153 € TTC pour une parution
15,30 € TTC la ligne suppl.
abonnée et associations : -10 %

Tél. 01 87 39 80 00

Vous pouvez nous faire
parvenir vos textes
par e-mail :
carnet-libe@teamedia.fr


CheckNews
Vidéos générées par IA : êtes-vous encore capable de faire la différence ?

Un nouveau modèle d'intelligence artificielle de Google, Veo 3, permet de générer des vidéos réalistes avec du son, ce qui n'était jusqu'ici pas possible avec des outils grand public. CheckNews vous propose un test, pour savoir si vous êtes capable de repérer ces images générées par IA. PHOTO GOOGLE DEEPMIND

Etudiants étrangers à Harvard : Trump menace, l'université contre-attaque

Une juge fédérale a suspendu vendredi l'interdiction, prononcée par le gouvernement, de l'accueil d'étudiants étrangers. L'annonce avait provoqué un vent de panique.

Par
SAMUEL RAVIER-REGNAT
et **LILY CHAVANCE**

Soulagement sur les campus de Harvard. Saisie en urgence par la plus vieille université des Etats-Unis, la justice a décidé, vendredi, de suspendre une décision gouvernementale spectaculaire annoncée la veille par la ministre de la Sécurité intérieure, Kristi Noem : la révocation «avec effet immédiat» de la certification du programme Sevis (Student and Exchange Visitor), dont bénéficiait le prestigieux établissement. En d'autres termes, c'est une interdiction d'accueillir des étudiants étrangers lors de la prochaine année universitaire qui avait été prononcée contre Harvard, engagée dans un bras de fer avec l'administration qui l'accuse, sans aucun élément de preuve, de laisser prospérer l'antisémitisme en son sein.

Immigration. Concrètement, cette décision affectait les candidats à une admission prochaine à Harvard, mais aussi, et surtout, tous ceux qui s'y trouvent déjà. Quelque 6700 étudiants, soit 27 % du total, risquaient soudain d'être appelés à «se transférer» vers une autre université, selon la formule de la ministre Kristi Noem. Faute de quoi, ils risquaient de se voir priver de leur visa, comme plus de 1200 étudiants à travers les Etats-Unis depuis le début du mandat d'un Donald Trump qui a érigé en priorité la lutte contre l'immigration et

promis «l'auto-déportation» des étrangers présents sur le sol américain.

La direction de l'établissement basé à Cambridge (Massachusetts), avait dénoncé une décision «illégal» et déposé aussitôt un recours devant le tribunal de Boston, qui lui a donné raison dans la foulée. La mise en œuvre du décret gouvernemental causerait un «préjudice immédiat et irréparable» à Harvard, a estimé la juge, qui a annoncé une ordonnance de blocage temporaire. Mais les étudiants demeurent dans le flou, dans l'attente d'une décision judiciaire sur le fond de l'affaire.

«La situation est extrêmement incertaine. Nous ne savons pas quoi faire», confie un doctorant en informatique chinois, qui a souhaité garder l'anonymat. Agé de 28 ans, il a soutenu sa thèse à Harvard la semaine dernière et doit recevoir son diplôme dans les prochains jours. Pourtant, alors qu'il vient de signer son contrat de travail, il se prépare à «devoir retourner en Chine ou aller dans d'autres pays plus viables». Des avocats spécialisés, qu'il a consultés avec des amis avant la décision du tribunal fédéral de Boston, l'ont prévenu qu'il pourrait être obligé de cesser son travail si son visa était annulé, et lui ont conseillé «d'éviter de prendre l'avion, pour ne pas risquer d'être expulsé». Pour Harvard, le coup pourrait être sévère. L'établissement a construit sa réputation d'université parmi les plus célèbres

du monde grâce à l'accueil d'étudiants étrangers, dont le nombre n'a cessé d'augmenter depuis le début du siècle. Plusieurs chefs d'Etat étrangers y ont fait leurs classes, comme le Premier ministre canadien, Mark Carney, ou le chef du gouvernement grec, Kyriakos Mitsotakis.

«Marxistes». Aujourd'hui, les 6700 étrangers inscrits à Harvard sont issus de plus de 140 pays, notamment de Chine (un cinquième d'entre eux), du Canada et d'Inde. Vendredi, Pékin a dénoncé la «politisation» du système américain, et déclaré qu'elle pourrait «nuire à l'image et à la réputation internationale des Etats-Unis». Dans certains départements, les «internationaux» comptent pour plus de la moitié des effectifs. «Il est impossible d'imaginer Harvard sans nos formidables étudiants étrangers. Leur présence est un avantage considérable pour tout le monde ici, pour l'innovation et, plus largement, pour les Etats-Unis», insiste le professeur d'économie Jason Furman, cité par CNN. En sattaquant aux «internationaux», la Maison Blanche menace aussi de porter atteinte aux finances de Harvard.

Les étudiants étrangers, non éligibles aux aides financières fédérales, paient plus cher que les Américains pour s'inscrire à l'université. «Pour les universités, c'est un privilège, et non un droit, d'inscrire des étudiants étrangers et de bénéficier de leurs droits d'inscription plus élevés [...]. Harvard a eu de nombreuses occasions de faire ce qu'il fallait. Ils ont refusé», avait attaqué jeudi la ministre Kristi Noem.

En guerre contre les universités, que Trump juge «contrôlées par des fous marxistes» et gangrenées par le «wokisme», l'administration avait réclamé, en mars, que Harvard se soumette à un plan de réformes, qui devait passer notamment par la fin



A Harvard, en avril. PHOTO SOPHIE PARK. GETTY IMAGES. AFP

des politiques de diversité, d'équité et d'inclusion sur les campus et un «audit» des opinions des étudiants et du corps enseignant. Mi-avril, fort de ses moyens financiers exceptionnels (elle dispose d'un fonds de dotation de 53 milliards de dollars), l'établissement avait refusé. La Maison Blanche avait alors annoncé le gel

de plus de deux milliards de subventions fédérales. Trump avait aussi menacé de supprimer les avantages fiscaux dont bénéficie Harvard. James Newton, un porte-parole de l'établissement, a promis que celui-ci allait «s'engager pleinement à maintenir la capacité de Harvard à accueillir nos étudiants et universitaires internationaux». La plainte déposée vendredi auprès du tribunal fédéral du Massachusetts dénonce un nouvel «acte de représailles» de la part du gouvernement, accusé de chercher à «prendre le contrôle de la direction de Harvard, de ses programmes et de l'idéologie de l'université».

«C'est un privilège, et non un droit, d'inscrire des étudiants étrangers.»

Kristi Noem
ministre de la Sécurité intérieure



LIBÉ.FR

Entre AG feutrée et actions éco- los festives, TotalEnergies main- tient le cap des hydrocarbures

Lors de l'assemblée générale des actionnaires organisée au siège de la multinationale à Paris, où il a été beaucoup question des énergies renouvelables, Patrick Pouyanné a assumé la poursuite des investissements bruns. A Montmartre, une «contre AG» d'Extinction Rebellion a rapidement été dispersée. PHOTO AFP

Le Scouarnec: le maximum de vingt ans de réclusion criminelle requis

«Un long chemin vers la liberté». C'est par le titre de l'ouvrage de Nelson Mandela que l'avocat général, Stéphane Kellenberger, a ouvert son réquisitoire, vendredi, au procès de Joël Le Scouarnec, à Vannes. Une adresse aux victimes du chirurgien pédocriminel, auteur de 111 viols aggravés et 189 agressions sexuelles aggravées. Dans le box, éternellement avachi, le septuagénaire écoute, las, les deux heures et demie d'un panorama dont la pestilence étreint toujours la gorge. «Les trois mois que nous venons de vivre étaient à la limite du supportable et par-delà le concevable, lance Stéphane Kellenberger. Vous [les victimes] n'appartenez

pas à Joël Le Scouarnec. Vous ne lui avez jamais appartenu. J'ose même avoir l'espérance que plusieurs d'entre vous ne se sentent plus tout à fait dans le même état d'esprit qu'avant le procès.»

Avant de plonger dans la fange des carnets et du garage charentais de Le Scouarnec, l'avocat général a une pensée pour N.M., l'enquêtrice de gendarmerie qui, souvent recluse dans la solitude, a épluché et retracé les 37 disques durs du médecin, bibliothèque des horreurs mêlant photos d'enfants et de corps démembrés, mutilés, scarifiés. N.M. a développé «un traumatisme vicariant», celui de personnes exposées à l'extrême violence et «qui

est le corollaire de l'empathie», poursuit Stéphane Kellenberger. L'empathie, ce sentiment dont est dénué l'accusé. Mais, insiste l'avocat général, Le Scouarnec est «un homme et non un monstre. C'est cela qui rend cette affaire aussi effroyable.» Sur ses aveux : «Joël Le Scouarnec bafoue la loi et la morale. Il garde la main, qualifie les faits lui-même, imprime ses choix. Il fait, refait, défait les victimes, les tient. Il croit qu'il les contrôle encore.» Stéphane Kellenberger est aussi revenu sur ce qui a été qualifié de fiasco judiciaire. Ce signalement du FBI, qui a conduit à la première condamnation de Le Scouarnec, en 2005, pour importation,

détention et recel d'images pédopornographiques. Le chirurgien avait été placé en garde à vue, perquisitionné et condamné à quatre mois et demi de prison avec sursis. «Aurait-on dû rechercher autre chose, aller plus loin ? Oui ! affirme Stéphane Kellenberger. Du reste, Joël Le Scouarnec a dupé son monde, jusqu'aux gendarmes. Ses carnets étaient dissimulés dans le fatras de son garage.» Stéphane Kellenberger requiert notamment la peine de vingt ans de réclusion criminelle assortie d'une sûreté des deux tiers – le maximum encouru.

WILLY LE DEVIN

Envoyé spécial à Vannes
L'article en intégralité sur Libé.fr

Allemagne Une attaque au couteau fait douze blessés à Hambourg

Une attaque au couteau, vendredi, a fait douze blessés, dont plusieurs grièvement, dans la gare centrale de Hambourg, dans le nord de l'Allemagne, ont indiqué les pompiers et la police, qui a interpellé un suspect. Selon un porte-parole des pompiers de Hambourg joint par l'Agence France-Presse, plusieurs blessés se trouvaient dans un état critique vendredi soir.

«Druide» Le tueur de l'Aveyron condamné à trente ans de réclusion

Philippe S. dit «le druide», 58 ans, a été condamné vendredi par la cour d'assises de l'Aveyron à trente ans de réclusion criminelle pour avoir séquestré et tué Georges M., alias «Diego», 60 ans, et fait disparaître son cadavre en le découpant et le faisant bouillir dans des marmites. Ses deux complices ont écopé de six et treize ans de réclusion.

Pas tout rose à Marseille, du sursis requis contre un élu socialiste

Vingt-quatre mois de prison avec sursis ont été requis contre l'ex-adjoint aux sports socialiste de Marseille, Sébastien Jibrayel, pour l'agression, avec son père l'ex-député PS Henri Jibrayel, de deux militants LFI en janvier.

«Chien galeux» Le macroniste Hubert Falco condamné pour injures

L'ex-maire Horizons de Toulon Hubert Falco a été condamné vendredi en correctionnelle à verser 1000 euros de dommages et intérêts au journaliste de Mediapart Simon Fontvieille, qu'il avait insulté de «chien galeux» en 2023, et 500 euros au Syndicat national des journalistes, partie civile. La Cour de cassation se prononcera par ailleurs le 28 mai sur sa condamnation à cinq ans d'inéligibilité pour détournement de fonds publics.



STÉPHANE LAGOUTTE

Chauffeurs de taxi: une semaine de mobilisation, un rendez-vous avec Bayrou

A quelques pas du ministère des Transports, sous le soleil printanier, des centaines de conducteurs de taxi bloquent le boulevard Raspail, qui grimpe jusqu'au XIV^e arrondissement de Paris. Quelques pétards éclatent sur fond de

musique dansante, rythmée par le concert de klaxons. Une mobilisation aux allures d'un aprem barbecue entre copains, jeudi, mais qui révèle néanmoins un profond malaise, exprimé depuis lundi contre la réforme de la

tarification des transports de malades prévue par l'assurance maladie, qui diminuerait leurs revenus, et contre la concurrence déloyale de VTC. A la veille d'une réunion décrochée au ministère des Transports, ce samedi

avec François Bayrou, les chauffeurs mobilisés ont entravé l'accès à des gares parisiennes et poursuivi les blocages, notamment à Pau (Pyrénées-Atlantiques) et à Marseille. **B.Dr.**
Reportage à Paris sur Libé.fr

IDÉES /

Par
DIDIER ARNAUD
 Photo
VINCENT GOURIOU

«Vous voulez une gueule de marin ? Aux hommes, vous leur demanderiez cela ?» Elle a le caractère bien trempé, et le féminisme naturellement ancré, Marie Tabarly, qui nous apostrophe d'emblée. «Les trois quarts du temps, les journalistes savent ce qu'ils veulent écrire. Pourquoi ne pas accepter ce qu'on est réellement ? Je ne suis pas mannequin. Je ne ferai pas de photos sur la plage», prévient-elle. Décrire sa vérité, elle s'en est chargée elle-même en écrivant *Cavalcade océane. Victoire autour du monde sans satellite à bord de Pen Duick VI*, qui vient de paraître chez Arthaud, l'éditeur historique des aventures salées. On la rencontre au Salon du livre, à Paris, au Grand Palais, un jour d'avril.

Dans ce milieu dominé par les hommes, où certains la ramènent à la figure mythique de son père en la hélant d'un simple «Tabarly», elle a su faire sa place. Sans se revendiquer féministe pour autant. Dans son livre elle raconte le jour où un sponsor lui demande : «Vous êtes capitaine ? Mais, du coup, qui est vraiment en charge ?» Sans se laisser manœuvrer, elle lui répond : «Tiens ! Prends les clés du Pen Duick [son bateau, un ketch de 22,25 mètres, 34 tonnes, grand mât de 25 mètres de haut, ndlr] et va me le garer ! Fais une manœuvre de port ! Après on en reparle !» Elle dit aussi que les Zodiac de secours vont toujours voir «directement le mec à l'avant». Et pas elle à la barre.

CE BATEAU EST UN PERSONNAGE...

La navigatrice basée à Gouesnach, près de Bénodet en Bretagne, dit qu'elle est «beaucoup plus à l'aise, chez elle, pieds nus au milieu de la forêt, qu'à Paris». Où elle ne rechigne pourtant pas à se rendre pour chercher des financements à ses projets. Son livre marque aussi une certaine délivrance : la sortie de onze mois de déprime. L'hiver dernier, elle a été victime d'un burn-out après une dernière virée en mer. «Mon retour un peu compliqué, la vie, la maladie, la mort (de proches). Deux ans de paperasses. Je n'avais pas la flamme, le caractère assez solide. On chute un peu, on se raccroche aux branches... Elles sont pourries.» Elle n'est bien que dans l'élément marin ou en pleine nature. Mais elle est aussi résolument décidée à être heureuse dans la vie. Pour se rétablir de son passage à vide, elle est partie deux mois dans un refuge en

montagne, «se remettre le corps dans du sport, reprendre la lumière. Depuis 2018, je n'avais pas arrêté». Elle ne parle pas de son père, Eric Tabarly (1931-1998), mais ses choix, son visage, tout semble la ramener dans son sillage, comme si elle le recherchait malgré

elle. Elle avait 14 ans à la mort du navigateur, disparu en mer d'Irlande. Et c'est Olivier de Kersauson qui l'a prise sous son aile et lui a appris les bases. Son tour du monde, elle l'a fait sur le mythique *Pen Duick VI*, le monocoque sur lequel son père a remporté la transat en solitaire en 1976. A son bord à elle, elle embarque des artistes et des sportifs, chacune des escales de deux semaines étant filmée pour un documentaire pour le projet «Elément Terre» à visée écolo. Après le Groenland avec le skipper Franck Cammas et le peintre Jacques Godin, elle a sillonné les océans Atlantique, Indien et Pacifique. Avant de participer en septembre 2023 et en avril 2024, à Ocean Globe Race, toujours à la barre du *Pen Duick VI*. Et dans les conditions de son père en 1973, sans GPS, sans satellite et sans moyens de communication moderne. Pour elle, ce bateau est un personnage. «Je navigue sur des bateaux qui sont des copains.» Son *Pen Duick VI* a forcément «un truc» à part. Par son nom d'abord, qui s'ins-

crit dans la lignée légendaire des voiliers de son géniteur. Avant, il y a eu «Mariska, une très jolie dame et une belle guerrière» : 28 mètres, plan Fife de 1908, avec spis de 400 mètres carrés. «Ce sont des bateaux qui ont de grandes histoires, qui ont survécu à toute une vie, plus grande que la nôtre.» Pour Marie Tabarly, cet objet «soi-disant inanimé» a peut-être «une magie qui opère pour tous ceux qui ont navigué sur lui, marché sur son ponton. Si on le pose là, à Paris à côté du Grand Palais, il aura une "gueule", on le remarquera».

Quand elle a touché le fond, ce n'est

RENCONTRÉE
 «Faire les choix qu'on fait.
 Prendre les risques qu'on prend.
 En étant à ce poste-là, on comprend ce que c'est, capitaine. Ce n'est pas la même chose (que équipier, sans doute). Y a un truc.»

pas vers la mer qu'elle s'est tournée, mais vers la montagne, à la Grave dans les Hautes-Alpes. Enfant, elle a effectué sa scolarité aux Grands Montets à Chamonix, en Haute-Savoie. A l'époque, elle «faisait» le premier trimestre en montagne, le second en Bretagne. Elle dit : «Je n'aime pas aller en montagne pour deux semaines. Je n'ai pas de mari, pas de gosse. Juste mon cheval, raconte celle qui a fait des études d'éthologie, spécialiste du comportement des équidés. J'ai vraiment besoin de la montagne, cela m'évite l'étouffement. Je skie. Glisser sur l'eau et la neige, les sensations se ressemblent. Dès que la puff [poudreuse] arrive, ce sont les mêmes mouvements et sensations. La vitesse, sans sentir un quelconque accrochement.»

«LA CHANCE, C'EST LES INTÉRÊTS DU TRAVAIL»

Elle n'aime pas qu'on se trompe en comparant les noeuds (vitesse sur l'eau) et les kilomètres heures. «On ne va pas mettre une mobylette à côté d'un bateau pour mesurer les deux rapidités...» Et puis sur l'eau il y a les réglages. Le choix des voiles. De l'allure. La technique. Marie Tabarly se risque à établir un parallèle entre les deux milieux. «Les très bons montagnards ont envie de rester en vie et doivent savoir lire la montagne, plus traitresse que la mer, où la chance

Marie Tabarly

De mer en fille

Sur terre et mer, la navigatrice maîtrise flots et monts. A l'occasion de la sortie de son livre «Cavalcade océane», rencontre avec la fille de... qui n'aime rien tant moins que de glisser sans accroches.



La navigatrice Marie Tabarly, ici



à Combrit (Finistère), le 23 avril.

compte vachement.» Elle raconte que cet hiver, dix-sept gars étaient sur une face et sont partis sur la gauche. Mais pas le dix-huitième, quand l'avalanche est survenue. «Aucune chance. Au revoir.» Sur la chance, souvent également appelée à la rescoussse en mer, elle a une formule qu'elle aime bien, Marie Tabarly: «La chance, c'est les intérêts du travail.» Elle, elle s'en est sortie parce que son navire est solide, affirme-t-elle. «On est passé à deux doigts quand on a couché le bateau. Si c'est ton heure, c'est ton heure.» Au départ de la quatrième étape de Ocean Globe Race 2023, Guillaume, son équipier, est tombé à l'eau. «Il était à l'avant, avec beaucoup de houle, de vent. Il prend le spi pour le gréer, et tout d'un coup il se retrouve sans bateau sous ses pieds. Il a été récupéré en quatre minutes. Il n'y avait aucun danger, l'eau était chaude. Mais la rapidité du truc...» Elle raconte aussi les coups de tabac quand ça déferle de partout. «On a peur. On peut se faire mal. Tout devient projectile. Le pot de confiture éclaté qui fait ressembler le truc à une scène de crime... Plein de choses à l'intérieur sont pétées. Une équipière s'est brisé une vertèbre. Le bateau, lui, ne s'est aperçu de rien. La quille a fait son travail.»

«C'EST DUR DE LES QUITTER, LES BATEAUX»

Une fois à quai, il est parfois difficile de passer des hauts d'adrénaline au silence. Quand elle revient à bord, où il n'y a plus d'équipage sur le pont, tombe alors une certaine mélancolie. «C'est dur de les quitter, les bateaux. Vous prenez de leurs nouvelles au fil du temps....» Elle déplore qu'ils soient parfois «maltraités» par ceux qui les ont repris.

Et puis, il y a les corps qui prennent cher pendant les courses: «On perd ses muscles en mer. Marcher à terre, quand on débarque, provoque des crampes. Il faut donc refaire du gainage.» L'océan éprouve aussi l'égalité entre les hommes et les femmes. «On n'est pas pareils. Heureusement, sinon, ce serait chiant à mourir. On ne cherche pas les mêmes choses. On a plein de façons différentes d'être sur l'eau.» «Une fois à bord du Mariska, c'était flagrant. Les hommes débarquent pour hisser une voile très lourde... Mais les femmes se sont déjà mises dans une autre position et les hommes ont dit: "C'est pas con ! On va faire ça." Les femmes ont une vision beaucoup plus globale. Les équipages mixtes, c'est la vie. Mais on doit montrer notre façon de naviguer. Plus on va pouvoir le faire, plus on va inspirer des jeunes filles.»

Avec sa fibre écoféministe, Marie

Tabarly s'inscrit discrètement dans la lignée des Florence Artaud et Isabelle Autissier. Sur les flots, le capitaine, c'est elle ! «Si une manœuvre engage une contre-performance ou la sécurité de l'équipage, il n'y a personne d'autre que moi qui prend la décision.»

Si Marie Tabarly est souvent sérieuse, elle ne rate pas les occasions de se marrer. Elle s'est «régalée» avec l'équipage italien sur l'Ocean. «L'empathie qu'ils ont pour les autres. Leur drôlerie, l'amour du bateau qui se transmet chez eux de génération en génération», s'enthousiasme la dernière de la dynastie Tabarly.

Née d'un père breton et d'une mère martiniquaise, elle évoque sa condition de femme, métisse. Elle dit endosser le «poids des fautes des deux mondes». «Je me sens comme cela. Aux Antilles, je porte tout le fardeau des blancs.» Ailleurs, le fait de n'être «ni accepté chez les noirs, mais pas chez les blancs non plus». Elle affectionne l'écrivain Gaël Faye qui sait parler du métissage. Elle assure vouloir continuer à faire partie de cette «grande caravane en transhumance» autour du monde, de ce «mouvement perpétuel». Elle bosse en tout cas là-dessus. Comme elle travaille sur sa confiance, et son absence, parfois, et sur la solitude du commandement. Elle lâche: «Il y a encore du boulot. Vers cette acceptation. Sur le fait de parvenir à se connaître vraiment. Faire les choix qu'on fait. Prendre les risques qu'on prend. En étant à ce poste-là on comprend ce que c'est, capitaine. Ce n'est pas la même chose (que équipier, sans doute). Y a un truc.» Et elle conclut: «Le temps en mer est suspendu. On est dans un monde complètement différent, une autre planète.»



**CAVALCADE OCÉANE.
VICTOIRE AUTOEUR
DU MONDE SANS
SATELLITE À BORD
DE «PEN DUICK VI»**
MARIE TABARLY
Editions Arthaud,
304 pp. 21,50 €.

IDEES/

A ma mère, féministe version kabyle

Pour l'écrivain Nadir Dendoune, pas de bouquet ni de carte pour célébrer ce dimanche la fête des Mères, mais un texte, une tentative de rendre visible l'invisible pour célébrer Messaouda, celle qui s'occupait de tout sans jamais réclamer.

Ce n'est pas un brunch, ni un bouquet acheté en vitesse. Ce n'est pas une carte en forme de cœur, ni un poème collé sur un frigo. C'est la fête des Mères, oui – mais pour celles qu'on ne célèbre jamais. Juste un texte. Une tentative de rendre visible l'invisible. De raconter ce que fut une mère – ma mère, Messaouda – femme immigrée, pauvre, analphabète. Dans un monde où les femmes s'effaçaient pour que les autres avancent. Dans un monde où elles s'usaient sans qu'on s'en

aperçoive. En 1959, Messaouda a quitté les montagnes kabyles pour rejoindre son mari en région parisienne. Ce bout de France qui ne disait pas encore son nom, mais qui sentait déjà le goudron, la pluie et la fatigue. Elle est arrivée avec deux filles dans les bras, un bébé en elle, une valise en carton, des robes pliées à la hâte, un châle pour les nuits froides... et pas une seule illusion dans la poche.

LA DÉBROUILLE

C'était la France, oui – sur le papier. Mais entre les

lignes, c'était surtout la débrouille, le chantier, les papiers qu'on ne comprenait pas, et les regards qui disaient : vous êtes chez nous, mais pas vraiment. Ils ont atterri dans un bidonville à l'Île-Saint-Denis. Une pièce de 9 m² pour cinq. Le père, la mère, les deux gamines, et la troisième qui poussait doucement dans le ventre de Messaouda. Une quatrième fille naît en 1961. Une chambre-cuisine-salon-future-nurserie, avec un matelas à même le sol, un poêle qui toussait plus qu'il ne chauffait, et des cou-

rants d'air qui passaient à travers les os. Elle calfeutrait les fenêtres avec des torchons mouillés et priait pour que l'hiver soit court. Mais elle ne s'est pas écroulée. Non. Elle se relevait chaque matin comme on monte à l'assaut. En silence. Avec cette force muette qu'ont les femmes qu'on ne remarque jamais. Elle préparait les petites pour l'école, marchait jusqu'au marché le ventre rond, portait des sacs de pommes de terre comme d'autres portent des sacs à main. Elle faisait des merveilles avec trois fois rien : un peu de semoule, quelques légumes, et l'idée que manger chaud, c'était déjà gagner une bataille.

UN F5 À LA CITÉ

Puis, un jour de mars 1968 : miracle. Un F5 à la cité Maurice-Thorez. Toujours à l'Île-Saint-Denis. Presque

un palais. Une baignoire ! Des placards ! Un ascenseur ! Un appartement où les murs étaient droits et où ils ne pleuraient pas. Elle l'a regardé comme une promesse qu'on n'osait plus attendre. Et elle s'est mise à le faire vivre, ce F5, comme on allume un feu. La maison sentait les épices, la Javel, le café noir du matin, et les enfants riaient – enfin – plus fort que les tuyaux de chauffage. Elle s'occupait de tout : le linge, les repas, les devoirs, les rendez-vous, les boutons à recoudre, les poux à traquer. Première levée, dernière couchée. Une horloge humaine avec un cœur à la place du balancier. Mon père travaillait dur, du matin au soir. Chantier, usine – peu importait, tant que ça payait le loyer. Il rentrait crevé, mangeait en silence, regardait un peu la télé, s'endormait

HÔTEL EUROPA

Par TERREUR GRAPHIQUE



Certaines sont loin, d'autres sont parties. Beaucoup n'ont jamais eu le droit de dire «je suis fatiguée».

souvent devant. Trop usé pour les câlins, pour les histoires du soir. Alors, c'est elle qui comblait les trous, réparait ce que la fatigue cassait, portait ce qu'on appelle aujourd'hui la «charge mentale» – qu'on appelait à l'époque la «vie normale d'une femme». Ma mère, ce n'était pas une femme comme les autres. C'était la direction générale du destin, en tablier. Chez nous, elle organisait tout avec une autorité qu'on ne nommait pas, mais que personne ne contestait. Kabyle de naissance et de profession, elle avait ce regard qui te faisait regretter d'être venu au monde avec deux jambes au lieu de racines. Tu ne bougeais plus. Et pourtant, elle disait rarement un mot. Elle levait un sourcil, et le monde comprenait.

LA BOUSSOLE

Officiellement, mon père était le chef de famille, d'accord. Mais c'est elle qui gardait la boussole... et le pain. Il portait le nom. Elle portait le monde. On disait: demande à ton père, mais elle avait déjà tout tranché deux jours avant. Elle lui laissait toute la place – tapis rouge, fauteuil en cuir, illusion de grandeur. Il trônait, oui, mais sur un coussin qu'elle avait brodé en douce, entre deux lessives. C'était ça, sa révolution, c'était ça, le féminisme ver-

sion kabyle : faire croire à son homme qu'il menait, le laisser régner dans les discours, pendant qu'elle sauvaient tout le monde, et qu'elle gouvernait dans le réel. Discrètement. En avance. Sans médaille. Elle s'occupait de tout, sans jamais réclamer. Même quand elle souffrait, c'était en silence – par dignité, ou par habitude. Elle ne parlait pas beaucoup. Mais quand elle parlait, c'était comme si toute la montagne kabyle te tombait dessus, avec les chèvres, les oliviers et les ancêtres. «Tu fais ça parce que je t'ai dit», elle disait. Et tu faisais. Pas de débat, pas de démocratie, pas de république: juste ma mère. Elle avait des mains qui avaient bercé et corrigé, parfois en même temps. Une tendresse qui te poussait à devenir quelqu'un, même si t'avais pas demandé à l'être. Et personne ne disait merci. Parce que dans cette société-là, les mères, on ne les remercie pas. On les use, on les oublie, on les remplace parfois. Mais on ne les voit jamais vraiment.

LA TERRE FERME

Pourtant, c'était elle, le socle. La terre ferme sous nos pieds d'enfants un peu perdus. Et si aujourd'hui on tient debout, c'est peut-être parce qu'elle, elle ne s'est jamais autorisée à tomber. Dimanche, c'est la fête des Mères. Et beaucoup d'entre elles n'auront ni fleurs ni poèmes. Certaines sont loin, d'autres sont parties. Beaucoup n'ont jamais eu le droit de dire «je suis fatiguée». La mienne, Messaouda, a eu dix enfants – huit filles, deux garçons, quatre fausses couches. Et elle faisait partie de celles-là. Elle ne portait pas de cape, elle portait le monde. Ce texte, c'est mon bouquet. Un merci en retard. Un merci tout court. Un hommage à Messaouda, et à travers elle, à toutes les mères invisibles. Celles qu'on oublie dans les grandes histoires, mais sans qui aucune n'existerait. Et c'est aussi, pour moi, une tristesse profonde : celle de savoir que ma mère ne pourra jamais lire ces mots. Elle ne sait pas lire. Mais j'espère qu'elle les ressentira. ◆

Par
NADIR DENDOUNE



Ecrivain

C. MILLERAND



INTERZONE

Par
PAUL B. PRECIADO
Philosophe

Refusons de nourrir la bête ChatGPT

Avec l'IA, un double processus de capture mercantile et politique est en cours : le langage est colonisé par un petit nombre de sociétés capitalistes et par les réseaux extrémistes qui se réapproprient les mots.

La langue déraille, disjoncte, mute. Elle cesse d'être salutation, cri, cadeau, ode, promesse, alarme. Et devient devise et drone. Un double processus de capture mercantile et de re-signification politique est en cours. D'une part, le langage, le plus abstrait des biens communs, est en train d'être colonisé par les entreprises technico-cybernétiques. D'autre part, les nouveaux discours fascistes se réapproprient les mots (antisémitisme, mémoire, femme, féminisme, viol, inceste...), qui avaient servi jusqu'ici d'instruments d'émancipation politique des subalternes, pour entamer une nouvelle extermination.

Tout d'abord, une clôture numérique, semblable à celle mise en place sur les terres communes à la fin du Moyen Age précipitant la transition du féodalisme au capitalisme, s'opère aujourd'hui sur les terres communes des systèmes de communication verbale. Le capitalisme dans sa phase cybernétique pénètre ainsi le dernier territoire qui lui était refusé : l'espace immatériel des relations humaines codées au moyen de signes culturellement construits, le continent inconnu et insondable des cerveaux qui bouillonnent de mots jour et nuit, la société tout entière comme réservoir de créativité linguistique. Ce processus de capture ne se fait pas à travers l'extériorité de l'institution gouvernementale, de l'usine ou du supermarché. L'administration est devenue un téléphone portable, l'usine un ordinateur, et le supermarché une application. Les trois ont fusionné et ont pris la forme et la fonction de deux des gadgets les plus affables et addictifs de la fin du XX^e siècle : le téléphone et la console de jeux portables. Motorola et Game Boy. Communiquer et jouer. Parler et flirter. Cortisol et dopamine. Le smartphone, condensé informati-

que de toutes les machines capitalistes précédentes, fonctionne comme un dispositif d'extraction individualisé, une plateforme de forage, une sorte de puits de pétrole électronique miniaturisé et portable, connecté au corps humain par lequel les entreprises et les gouvernements (désormais en hybridation mutuelle) extraient langage et données (mots, mouvements, images, battements de cœur, préférences, achats, etc.) de leurs utilisateurs vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Comme Paolo Virno l'avait prévu, lorsque nous parlons, nous travaillons. Lorsque nous écrivons, nous codons la bête. Le problème fondamental de l'IA n'est pas métaphysique, mais politique et économique : un petit nombre de sociétés (OpenAI et son alter ego chinois DeepSeek) se disputent le monopole de son développement. Le processus de capture et de privatisation du langage est si vaste et vertigineux que les mots que nous prononçons cesseront rapidement d'être les nôtres. Bientôt, nous ne parlerons plus nos langues vernaculaires (ou plus que oralement, comme une sorte de patois rétro à l'ère cyborg), et nous écrirons (toujours avec l'IA) une langue unique : la langue artificielle générative intégrée. La nouvelle langue imposée par la technologie ne fera pas de distinction entre les locuteurs vivants et inorganiques, entre le vrai et le faux, l'agresseur et la victime, elle se contentera de reproduire les mots, selon une loi de probabilité statistique et un protocole politiquement automatisé. Nous oublierons que nous avons parlé un jour librement et gratuitement et nous finirons par payer pour pouvoir parler. Et tandis que la langue subit une capture capitaliste sans précédent, les gouvernements de restauration pétro-sexo-raciale, ceux qui cherchent à réinscrire les hiérarchies coloniales

et patriarcales qui ont dominé les cinq derniers siècles, mènent un processus similaire de capture politique des signifiants qui ont servi d'instruments d'émancipation pour les subalternes. Si Judith Butler avait parlé d'*«inversion performative de l'insulte»* pour décrire les processus à travers lesquels les subalternes sexuels et de genre se sont approprié de manière critique l'insulte «queer» pour en faire un lieu d'énonciation politique et d'action collective, nous sommes aujourd'hui confrontés à un redoublement de l'inversion : la droite nationale chrétienne reprend les notions que nous avons forgées comme instruments d'émancipation (antisémitisme, femme, féminisme, genre, abus sexuel, inceste...) et les transforme en dispositifs de surveillance, de contrôle, et d'exclusion des minorités. Le langage se retourne sur lui-même et contre ceux qui l'ont utilisé pour lutter contre l'oppression. Nos mots sont en train de devenir nos ennemis. Ils nous policient, nous enferment dans une fausse identité, nous contrôlent, nous criminalisent. Les exemples les plus violents de cette expropriation performative des langages de l'émancipation sont l'instrumentalisation du mot antisémitisme pour justifier un génocide en Palestine et l'utilisation, par des lobbys nationaux-chrétiens, des termes femme et féminisme contre les femmes trans, migrantes, musulmanes ou travailleuses sexuelles, comme récemment avec la décision de la Cour suprême du Royaume-Uni sur l'interprétation de la loi sur l'égalité de 2010 ou avec la proposition de criminalisation du voile au nom de la protection et la libération des femmes. L'alliance inattendue des corporations technologiques et des gouvernements autoritaires dans ce double processus de privatisation et de détournement des mots annonce une destruction totale de la mémoire de la libération et des stratégies de résistance. Un écrivain minoritaire subalterne au milieu de ce changement épistémique et politique est comme un scribe égyptien courant de pyramide en pyramide au IV^e siècle avec une tablette hiéroglyphique à la main, alors que les colonisateurs grecs proclamaient déjà Alexandre le Grand Pharaon. Cent ans plus tard, personne n'a pu déchiffrer un seul hiéroglyphe. Face à un nouvel impérialisme cyber-fasciste, une grève des mots et de clics pour stopper l'extraction et la numérisation des données pourrait être aussi efficace, sinon plus, qu'une grève de la production ou encore de la faim. Refusons de nourrir la bête ChatGPT. Laissons la police et les influenceurs lui donner à manger. Arrêtons de cliquer et agissons. Ou bien nos mots seront les hiéroglyphes illisibles du futur. ◆



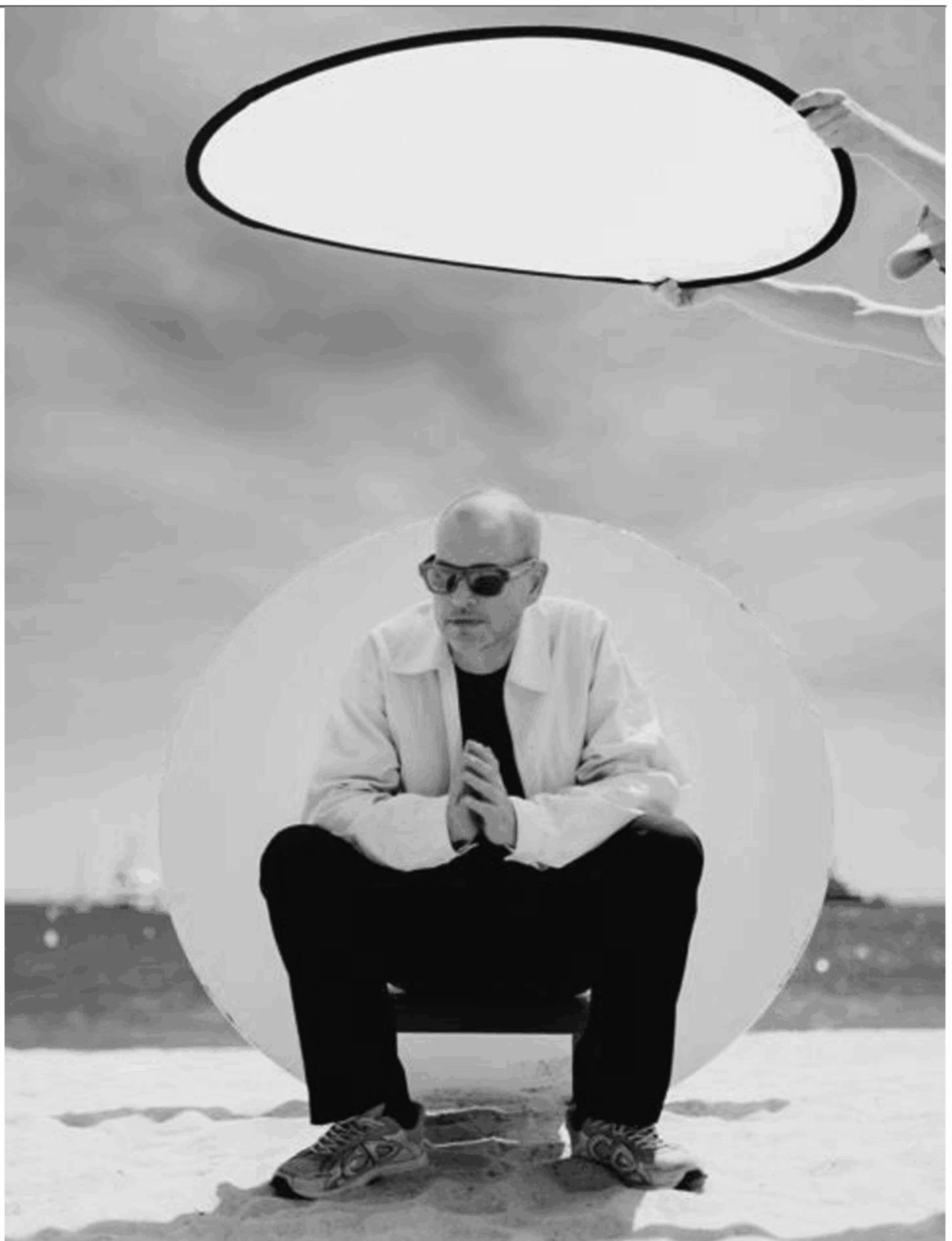
CANNES/

Tout ceux qui brillent

Envoyée par «Libé» sur la Croisette pour photographier stars, festivaliers et Cannois quelque peu bousculés, la photographe Marie Rouge revient sur deux semaines de péripéties.



Llúcia Garcia
(Romeria),
Vincent
Lacoste
(Vie privée)
et la Croisette
qui voit
rouge.



Texte et photos
**MARIE
ROUGE**

« J'adore Cannes. Parce que j'aime le cinéma, et que c'est un endroit où tout le monde brille. Il y a une conjugaison d'efforts pour être au maximum de soi-même, partout, même dans la rue, des gens habillés en strass en plein jour. Pour moi qui m'habille toujours comme si on était le 31 décembre, ça a quelque chose de rassurant (*rires*). Entre les rendez-vous, je photographie des scènes d'ambiance, de rue. Je l'ai beaucoup fait à vélo, car comme je suis timide, ça me permet d'arriver et repartir vite! Généralement à Cannes, les gens sont contents d'être photographiés. Ils me sourient, me disent hello.

«Pour les comédiens, les cinéastes, on a très peu de temps. Généralement, deux, trois minutes. Il faut réfléchir dans l'urgence. Et comme il y a souvent cinq ou six autres photographes sur place, parfois les meilleures places sont déjà prises quand on arrive. Il faut composer avec ce qui reste. Mais c'est stimulant. Lorsque j'arrive sur la terrasse de Chez Albane pour photographier Marina Foïs avec des bougies d'anniversaire qui crépitent, et j'étais contente d'oser. Ça peut être dangereux pour les acteurs d'avoir du feu si près du visage quelques heures avant la montée des marches, mais c'était très drôle, on a même chanté joyeux anniversaire. En revanche j'ai voulu mettre une fleur blanche entre les mains de Scarlett Johansson, ce qui n'est quand même pas un accessoire dingue, et son assistant s'est jeté sur moi. Elle a ri en disant "*he's a flower hater*" ("il déteste les fleurs"), mais les stars paient des gens pour être désagréables à leur place. C'était un niveau de contrôle totalement absurde.

«Le pire à Cannes, c'est d'attendre, on a le temps de stresser. Pour Kristen Stewart qui avait une demi-heure de retard, j'étais dans le Salon des ambassadeurs et je tournais en rond en faisant des essais beaucoup trop classiques, tout en me disant que je ne pouvais quand même pas la photographier sur un fond gris avec deux flash. Et puis j'ai trouvé un cagibi où étaient rangées des bouteilles. Avant même que j'aie le temps de faire des tests, elle est arrivée avec son entourage de quinze personnes et j'ai dit: "Ça va être là." Ils ont fait une drôle de tête, mais quand j'ai vu le résultat, que ça marchait, j'ai été tellement soulagée! Un de mes meilleurs souvenirs.»

**Nadia Melliti,
Park Ji-Min
et Hafsia Herzi
(*La Petite
Dernière*),
Nadav Lapid
(*Yes*).**



«La Venue de l'avenir», passé composté

Naïveté A Cannes pour la première fois, Cédric Klapisch sert une histoire de famille et de bons sentiments qui rêve d'un Paris pittoresque et gouailleur.

HORS COMPÉTITION
LA VENUE DE L'AVENIR de Cédric Klapisch
 avec Suzanne Lindon, Abraham Wapler,
 Vincent Macaigne... 2 h 06. En salles.

La critique est méchante, injuste, elle se trompe tout le temps, c'est bien connu. On entend beaucoup plus rarement les cinéastes et producteurs touiller ce venin à l'encontre des responsables de gros festivals. Cédric Klapisch aurait toutes les raisons de se sentir ostracisé, lui qui en trente ans de carrière et des nombreux succès n'avait jamais été sélectionné à Cannes. Pas sympa. *La Venue de l'avenir* était donc projeté hors compétition mais avec le privilège tardif pour l'auteur de *l'Auberge espagnole* d'une montée des marches en présence de son casting. Le film, dont le scénario est cosigné Santiago Amigorena, alterne le contemporain et l'évocation du début du XX^e siècle au gré d'une histoire de succession, une maison normande laissée à l'abandon et dont le terrain est convoité par des promoteurs immobiliers pour y construire un parking écoresponsable et un hypermarché.

La délégation des héritiers (ils sont 30 en tout) en ouvrant la baraque découvre photos et tableaux qui sont autant de signes d'un destin évanoui, celui d'Adèle, fille de la campagne qui monte à Paris pour y retrouver sa mère qu'elle n'a pas connue et croise pendant ce périple Sarah Bernhardt, Nadar, Claude Monet... Le pittoresque du Paris d'autan avec ses artisans, sa gouaille de caboulot et la campagne encore omniprésente (la rue Caulaincourt au bout d'un champ de luzerne, ce genre) permet à Klapisch de rêver l'autrefois pour contempler les ravages de la modernité avec ses zones d'activités commerciales tout béton, ses perspectives ouvrant sur des cheminées d'usines, sa population constamment stressée et sous la domination des smartphones.

Le projet intrigue au début puis la naïveté ou l'in-vraisemblance des situations s'accumulent, on se dit qu'il va toujours droit vers la facilité, les bons sentiments cœur avec les doigts plébiscitant en dépit du bon sens la «famille» comme garantie de l'épanouissement. Le casting jeune est d'ailleurs une illustration de ce sens de la famille avec une flopée de «nepo babies»: Suzanne Lindon (fille de Vincent Lindon et Sandrine Kiberlain), Vassili Schneider (fils de Jean-Paul Schneider, acteur), Paul Kircher (fils d'Irène Jacob) et Abraham Wapler (fils de Valérie Benguigui). Ce qui ne les empêche pas d'être tout à fait charmants et bons dans leur rôle respectif.

DIDIER PÉRON

Polar Le long métrage de Kelly Reichardt sur la cavale d'un petit voleur d'art est desservi par son burlesque bridé et son image délavée.

EN COMPÉTITION
THE MASTERMIND de Kelly Reichardt
 avec Josh O'Connor, Alana Haim,
 John Magaro... 1 h 50.

J. B. Mooney y est-il allé «carrément» en volant quatre tableaux du peintre moderniste Arthur Dove en plein jour dans un petit musée du Massachusetts avec deux acolytes idiots qui ont tenu en joue une gamine et tabassé un gardien? Sans doute, et c'est un ratage complet: Mooney (Josh O'Connor, l'air accablé) est en cavale, des mafieux ont récupéré le butin, sa femme ne lui parle plus. Personne ne s'attendait à une telle tentative de coup d'éclat de la part de ce *Mastermind* (le titre du film est ironique) abonné à la *lose* et vivant des chèques de sa mère (Hope Davis) dans une Nouvelle-Angleterre encore confite dans un conservatisme bourgeois - les hippies qui manifestent contre la guerre du Vietnam sont tabassés, le père de Mooney (Bill Camp), juge, ne comprend toujours rien à l'art abstrait et soliloque dans les repas de famille. Le casse survient au premier tiers du film, le reste décrivant la molle cavale de Mooney dans une Amérique ultra-fliquée mais ne bénéficiant pas des techniques de surveillance contemporaines qui aurait interrompu l'affaire bien plus tôt.

Sur le papier, le polar aurait pu être très drôle, ou haletant, si Kelly Reichardt, pour la deuxième fois en compétition après *Shoving Up* (2022), y était elle aussi allée *carrément*, épousant les saccades de jazz du Chi-



Josh O'Connor,
 l'air accablé.
 THE MATCH
 FACTORY

«The Mastermind», cavale fade

cago Underground Duo qui ambiantent la bande-son. Mais tout est retenu - l'image léchée lorgnant du côté d'un Stephen Shore ou d'un William Eggleston passés en machine et délavés, un comique de situation dont les curseurs auraient mérité d'être poussés à l'excès et qui ne fait guère que sourire.

Faisant défiler des scènes dont on devine l'intention burlesque - de laborieux allers et retours dans une porcherie pour cacher les tableaux volés, une portière de voiture qui s'ouvre et d'où s'échappe un jet de vomit après que Mooney a laissé ses enfants s'occuper seuls dans un centre commercial -,

le film les pétrifie et les neutralise, donnant l'impression de regarder un Paul Thomas Anderson au ralenti.

Le rythme *downtempo*, et l'esquisse façon haïku de quelques pistes signifiantes (l'éventualité que Mooney pourrait être un véritable amateur d'art, son aveuglement à l'Histoire qui finira par le rattraper), s'adressaient sans doute à un parterre de spectateurs à l'esprit autrement plus aiguillé et subtil que celui de festivaliers en bout de course en cette dernière journée de compétition.

ÉLISABETH FRANCK-DUMAS
 et OLIVIER LAMM

«Planètes», en expédition pollen

Cosmos
 Dans sa fascinante
 expérience
 plastique, Momoko
 Seto suit l'épopée de
 grains de pissenlit
 rescapés d'une
 explosion nucléaire.

SEMAINE DE LA CRITIQUE
PLANÈTES de Momoko
 Seto (1 h 15). En salles
 le 11 mars 2026.

Sur le papier, *Planètes* convoque le souvenir du splendide *Flow* de Gints Zilbalodis révélé à Un certain regard l'an dernier. Sur le papier seulement, car le pari de fiction - conte d'animation antispéciste, sans dialogues et situé en pleine apocalypse - est tout autre, frayant plus carrément avec l'expérimental. «Arrête de regarder l'herbe pousser» est une phrase que n'a apparemment jamais entendu Momoko Seto, réalisatrice de documentaires scientifiques au CNRS, née à Tokyo et venue étudier en France au Fresnoy. Avec son premier long métrage, elle signe



Les quatre pissenlits et leur grâce de ballerines en tutu blanc. GEBEKA FILMS

une épopée du vivant au ras du sol, suivant le trajet intergalactique de grains de pissenlit réchappés d'une explosion nucléaire, à la recherche d'un sol habitable où prendre racine. Ils sont quatre (mais faut-il les genrer?), ont même des petits noms si l'on en croit le synopsis: Dendelion, Baraban, Léonto et Taraxa. Coiffés différemment, coupe pétard pour l'un, le front plus dégarni pour un autre, sensibles au moindre coup de vent, ils ont la grâce de

petites ballerines en tutu blanc quand ils s'enfoncent dans la terre en virevoltant sur eux-mêmes, et communiquent avec des mignons couinements, façon infrasons extraterrestres. Tous les périls seront dressés sur leur chemin, de tsunamis en dantesques tempêtes de sable, et donnent lieu à une folle expérience de foisonnement plastique. Une flore alien éclot, avec ses étranges tubercules et protubérances érectiles. Un couple d'amants limaces trace sa route.

On éprouvera la texture des sols, la collerette duveteuse des champignons, le grouillement d'un monde organique et gluant, l'immensité du cosmos. Pour saisir cette vie microscopique, Momoko Seto mêle les techniques de l'animation à d'impressionnantes prises de vues réelles en *timelapse*, et recourt à toutes les ressources narratives de la musique de Nicolas Becker et Quentin Sirjacq. Assez unique.

SANDRA ONANA

«Jeunes Mères», le cœur et les poupons

Aimant Suivant des ados recueillies dans un centre pour mères en difficulté, les Dardenne signent un film inégal mais émouvant.

EN COMPÉTITION
JEUNES MÈRES
de Jean-Pierre et Luc Dardenne avec Babette Verbeek, Elsa Houben, Janaïna Halloy Fokan, India Hair... 1 h 45. En salles.

Il y a des films où les bébés sont joués par des poupees enveloppées dans des langes. Les comédiens berceront ces petits paquets inanimés comme des sacs de farine, remuent distraitemment une poussette tout en jouant leur texte. On n'imaginerait jamais une telle combinaison chez les Dardenne, historiquement loués pour pétrir la glaise du réel à mains nues. Auraient-elles l'air si juvéniles et vulnérables, ces

«filles-mères» au centre de leur nouveau long métrage, si l'on n'avait pas collé de vrais nourrissons dans les bras des actrices?

Toutes sont constamment en train de foncer quelque part, s'extraire gauchement d'un bus, poursuivre un petit ami défaillant, semer une mère alcoolique – flèches d'opiniâtreté qui, comme toujours chez les Dardenne, traversent le film en guerrières. Elles arborent un même gabarit frêle, enfonçant le clou de cette jeunesse promise par le titre. Or il n'y a pas un plan qui permette d'oublier le poids de ces petits chargements vivants dans leurs bras, et l'insensée responsabilité qu'il représente.

Communauté. *Jeunes Mères* suit le parcours de cinq (plus justement quatre) ados mineures à Liège, prises en charge dans un centre pour mères en difficulté. Là, ces pensionnaires en détresse, la plupart en âge d'être au collège, forment une communauté soudée, épaulées dans leur choix de confier leur enfant à l'adoption ou formées

par les travailleuses sociales à s'en occuper. Un travail d'observation nourri a précédé l'écriture du scénario qu'on sent d'abord tourné vers l'envie d'exposer le fonctionnement quotidien du lieu.

Ça devrait logiquement jouer contre le film, tant de zèle pédagogique. Ça touche pourtant au cœur: comme si chaque scène «inutilement» attachée à décrire comment tourne une maison maternelle (le partage des tâches domestiques, la générosité stoïque du personnel, qui jamais ne juge ni n'infantilise) traduisait l'émotion des deux cinéastes à l'idée qu'un tel lieu existe. C'est-à-dire d'utilité publique, aux prises directe avec la bonté: une anomalie dans l'individualisme général qui vaudrait comme métaphore de l'optimisme des deux metteurs en scène.

L'optimisme, c'est ce qui explique aussi l'impression de trajectoires trop nettement téléguidées de ces p'tites mères dans un scénario chorale, organisé en va-et-vient entre Jessica, Perla, Julie, Ariane. A chacune ses douleurs, sa partition de mélodrame «mon gosse, ma bataille», son arc narratif à résoudre. A ce jeu-là, le couple d'anciens toxicos amoureux offre le cheminement le plus attachant, celui qui rendrait l'absence de happy end insupportable. Voilà donc la prose du film, démonstratif et aimant, au clair avec son humanisme (au risque de laisser la pénombre au vestiaire). Embarrassé, hélas, par le jeu inégal de comédiennes pour la plupart novices.

Bravoure. C'est bien pourquoi le surgissement du naturel dans *Jeunes Mères* est à chercher du côté de ses passagers en couches-culottes. Cette légion de bébés en alerte, qui semble dicter l'humeur des scènes en fonction de leurs réactions spontanées – volant sans scrupule la vedette aux adultes qui



La légion de bébés vole sans scrupule la vedette aux adultes. PHOTO DIAPHANA

essayent d'en placer une lors d'une scène de déjeuner qui tient du morceau de bravoure à suspense. Mais c'est

en réalité la dernière scène qui donne raison au projet du film, décollant autour d'un piano d'où s'envole

la Marche turque de Mozart, et d'un sourire poupart à faire fondre la banquise.

S.O.

THÉÂTRE MUSICAL ET CIRQUE AU CHATELET!

★★★
CRÉATION CHATELET!



HISTOIRE DU SOLDAT

MUSIQUE IGOR STRAVINSKY
TEXTE CHARLES-FERDINAND RAMUZ
DIRECTION MUSICALE ALIZÉ LEHON
MISE EN SCÈNE KARELLE PRUGNAUD

DU 19 AU 29 JUIN 2025

TRANSFUGE

Libération

châ-telet
THÉÂTRE MUSICAL DE PARIS

VILLE DE PARIS

Photo © Thomas Armandoux - Direction artistique : Basile Design - Réalisation : com un poisson dans l'eau - Licences N° L-R-21-4060 / L-R-21-4095 / L-R-21-4059

LE PALMARÈS RÊVÉ DE LIBÉ

- **Palme d'or**
Sirat d'Olivier Laxe
- **Grand Prix**
L'Agent secret de Kleber Mendonça Filho
- **Prix de la mise en scène**
Résurrection de Bi Gan
- **Prix du jury**
La Petite Dernière d'Hafsa Herz
- **Prix d'interprétation féminine**
Ex-aequo entre Léa Drucker dans Dossier 137 de Dominik Moll et Parinaz Izadyar dans Woman and Child de Saeed Roustayi
- **Prix d'interprétation masculine**
Stellan Skarsgård dans Valeur sentimentale de Joachim Trier
- **Prix du scénario**
Nouvelle Vague de Richard Linklater
- **Palme du même pas peur**
Un simple accident de Jafar Panahi
- **Prix du film qui aurait dû être en compétition**
Yes de Nadav Lapid
- **Caméra d'or**
Nino de Pauline Loquès

La mélodie du bossueur



A Cannes, mardi.

Daniel Kaluuya Juré pour la Semaine de la critique, le flegmatique acteur londonien, 36 ans et déjà oscarisé, veut continuer à réaliser ses propres projets.

Le problème que pose l'exercice des portraits réalisés en série durant les deux semaines du Festival de Cannes, c'est d'abord que tout le monde vous apparaît un peu sous le même jour – sur le toit-terrasse d'un hôtel ou dans l'un des salons du Palais des festivals – et toujours très (trop) préparé. Ça donne parfois lieu à des échanges un peu lisses, le plus souvent à des moments intéressants mais qu'on aurait aimé prolonger. Et puis il y en a toujours un dans le lot avec qui on a l'impression que la rencontre aurait été la même qu'on l'aït faite chez lui avec l'après-midi à tuer ou sur une plage de la Croisette avec une poignée de minutes devant nous. Dès qu'on le voit débouler, on sent que Daniel Kaluuya vient sans plan pré-établi.

Hyper intensité. Survêtement noir, bagues dorées, il a l'air plus avenant et décontracté que tous les gens que vous avez vus depuis le début du festival, y compris la caissière de Monoprix – surtout la caissière de Monoprix, en fait. Il faut dire que l'acteur anglais de 36 ans, découvert dans la série

Skins avant d'exploser internationalement dans *Get Out* et *Nope* de Jordan Peele, n'est venu à Cannes présenter aucun film mais rallier le jury de la Semaine de la critique. Ce qui ne signifie pas pour autant qu'il soit au repos – bien au contraire. Il rit beaucoup, vous tape sur la jambe, a cette familiarité qu'on sent sincère mais est aussi capable de virer à l'hyper intensité, d'installer de longs

«Pour raconter mes histoires, il a fallu que je m'éduque. C'est comme quand tu joues au foot: tu sais ce que tu veux faire, mais tu n'es pas assez entraîné pour ça. J'avais besoin de me muscler.»

silences pour trouver le mot juste, de tirer sur la paille fichue dans son Coca en vous regardant fixement, comme s'il attendait que vous lui annonciez les résultats d'un examen médical.

Partageant aujourd'hui son temps entre Los Angeles et Londres, il est né et a grandi à Camden, où il a écrit sa première pièce à l'âge de 9 ans avant de rejoindre un théâtre d'improvisation. Lorsqu'on l'interroge sur les origines de cette vocation précoce, il répond sans hésitation : «*L'envie de montrer de quoi j'étais capable. Quand tu es un jeune garçon noir au Royaume-Uni, on projette énormément de choses sur toi – ce que tu seras ou ne seras pas capable de faire. Enfant, tout me semblait atteignable. C'est quand j'ai découvert les limites qu'on m'imposait que tout a changé. J'avais une barrière à franchir.*»

«Authentiques». Son parcours témoigne de la formidable réussite du projet, carrière éclectique qui passe par la série télé (*Skins*, dont il écrit deux épisodes), le théâtre et bien sûr le cinéma, avec un Oscar à la clé pour *Judas and the Black Messiah*. Si pour beaucoup, le tournant est son rôle dans *Get Out*, lui cite un tout autre film: «*Sicario de Denis Villeneuve a complètement reformé mon cerveau. Je n'aurais pas pu jouer dans Get Out ou Nope sans avoir vu travailler Benicio Del Toro. Il ne fait pas que jouer, il a une philosophie: "Quel est mon point de vue sur ce que je suis en train de raconter, d'incarner?" Ce tournage m'a fait prendre conscience de la latitude dont je disposais pour m'exprimer, évoluer.*» Et réfléchir à l'étape suivante: faire ses propres films. Après *The Kitchen*, qu'il a co-réalisé avec Kibwe Tavares en 2023, il s'autorise à y penser. «*Quand j'ai écrit pour Skins, j'avais 18 ans, je ne connaissais rien à la vie. Pour raconter mes histoires, il a fallu que j'aie des points de vue sur le monde, que je m'éduque. C'est comme quand tu joues au foot avec tes potes : tu sais ce que tu veux faire, mais tu n'es pas assez entraîné pour ça. J'avais besoin de me muscler.*»

Parmi ses films favoris, il cite *Memento* et *Un prophète*, mais se dit surtout inspiré par la musique. «*D'un côté, je suis admiratif de gens comme Kendrick Lamar ou Rihanna, qui réussissent à rester authentiques et vulnérables à un haut niveau de popularité.*

De l'autre, je reste un inconditionnel de la scène grime du début des années 2000, tous ces types qui animaient des émissions de radio sur des fréquences pirates comme Ghettos et Fuck Radio. J'adore qu'on puisse dire: "Si vous ne voulez pas de nous, on va faire notre propre truc." Quand tu fais quelque chose d'excitant et novateur, l'opposition est forte. J'aime voir des gens passer outre et rencontrer le succès, sans pour autant sacrifier la qualité de leur travail.»

Un défi que beaucoup n'ont pas forcément le courage de surmonter, surtout face à des financeurs de plus en plus frileux. «*Il faut se battre pour la pureté de son travail. Je n'ai pas envie qu'on voie à l'écran les notes de production et les ristournes fiscales. Aux Etats-Unis, la priorité c'est souvent de vendre, pas de raconter. Il faut vendre bien sûr, parce que ça reste un business. Mais moi, mon boulot, c'est de raconter. Et de le faire bien.*» Daniel Kaluuya est venu à Cannes sans rien à vendre, il nous a tout raconté: mission accomplie.

LELO JIMMY BATISTA
Photo MARIE ROUGE



PROJO PRIVÉE

CATHERINE DENEUVE

Cette année, Catherine Deneuve n'a pas de film à Cannes mais son nom vient d'apparaître au côté de Léa Seydoux et 900 autres signataires dans la pétition publiée par Libé en début de Festival : «A Cannes, l'horreur de Gaza ne doit pas être silencieuse».

La première image ?

Dans un journal, une immense photo de Staline de profil en noir et blanc, gisant. C'était la première fois que je voyais une photo aussi précise de quelqu'un de mort.

Le chef-d'œuvre dont tout le monde vous parle et que vous n'avez jamais vu ?

Forcément un Bergman parmi ses premiers, il en a tellement tourné. J'en ai vu beaucoup, mais j'ai un doute sur le Septième Sceau. Pas sûre de l'avoir vu.

Un film secret qui en sait long sur vous ?

Tous ceux d'Hitchcock et en particulier *Pas de printemps pour Marnie*. Il m'avait proposé un film d'espionnage basé sur une histoire vraie, malheureusement le projet n'a pas abouti. Alors je revois *Marnie*.

La bande originale qui vous trotte dans la tête ?

Je suis incapable de vous la fredonner immédiatement mais c'est la musique d'un film de Martin Scorsese.

Un film où il ferait bon vivre ?

Dans un autre siècle, en Bretagne. Vous me soufflez un titre ?

Votre palme d'or favorite ? (ou un film qui ne l'a pas eu et c'est un scandale !)

En tout cas, je suis très heureuse de m'être battue afin que Quentin Tarantino l'ait pour *Pulp Fiction*, l'année où Clint Eastwood et moi coprésidions le jury [en 1994, ndlr].

Votre vie devient un biopic. Qui dans votre rôle ? Et qui derrière la caméra ?

Arnaud Desplechin est derrière la caméra et les deux Léa, Seydoux et Drucker, me jouent à différents moments de ma vie.

Le monstre ou le psychopathe de cinéma dont vous vous sentez le plus proche ?

Le voyeur de Michael Powell. Tellement troublant ! Et j'aime regarder.

La scène qui vous fait pleurer à tous les coups ?

Une scène dans *l'Incompris* de Luigi Comencini. Ah bon, Isabelle Huppert a cité le même film ? Elle a bien raison. C'est absolument impossible de le voir sans pleurer.

Le film le plus drôle de tous les temps ?

To Be or Not To Be d'Ernst Lubitsch ou *The Party* de Blake Edwards. Ça dépend des jours.

La dernière image ?

Aucune. Pas tout de suite. Je peux vous parler des deux derniers films que j'ai vraiment aimés : *la Chambre de Mariana d'Emmanuel Finkiel* et *Black Dog* de Guan Hu.

Recueilli par ANNE DIATKINE

Pour les 15 ans du prix trans-sélections, son président, Franck Finance-Madureira, fait le point sur les avancées et résistances passées et à venir.

Cette année, la Queer Palm, prix trans-sélections qui récompense une œuvre LGBT+ en marge du Festival de Cannes, fête ses 15 ans. Quinze ans à s'imposer dans le paysage cannois, de montées des marches en fêtes, à se financer à la force des bras et à devoir composer avec les frilosités du milieu – à *Télérama* il y a quelques jours, le président du jury de 2025, Christophe Honoré, évoquait notamment le cas d'un film de la sélection qui aurait paniqué à l'idée d'avoir «un tampon Queer Palm». Après avoir remis le sésame l'an dernier à *Trois Kilomètres jusqu'à la fin du monde* d'Emanuel Pârvu, le jury de l'édition 2025 a eu le choix entre seize films piochés dans les différentes sélections du Festival. Libé s'est entretenu avec le fondateur de la Queer Palm, Franck Finance-Madureira, pour évoquer ces quinze années passées à queeriser la Croisette.

Qu'est-ce qui a changé depuis 2010 ?

Quand on a lancé le prix, on avait 5 ou 6 films sur lesquels débattre. Depuis une dizaine d'années, on est plutôt entre 15 et 20 films. C'est dû forcément à l'évolution de la présence de ces sujets, mais je pense aussi que le fait qu'un prix existe aiguise l'appétit et le regard des sélectionneurs des sections cannoises.



Franck Finance-Madureira et Christophe Honoré à Cannes.

Queer Palm : «On est devenus un point d'ancrage»

Ça a «queerisé» le Festival de Cannes ?

On est devenus un point d'ancrage de toute la communauté du cinéma queer, programmateurs, réalisateurs... avec les rendez-vous qu'on organise et les lieux qu'on met en place à Cannes. C'est tout un écosystème queer qu'on a petit à petit développé pendant le Festival.

Comment êtes-vous accueillis ?

Il y a parfois des résistances. On le constate notamment quand le prix est annoncé : certains distributeurs nous demandent de leur passer le logo pour l'intégrer à l'affiche du film, d'autres non... Il y a une peur d'être catalogué dans une forme de cinéma de

niche. Mais nous, on dit que les films queers ne sont pas faits pour des publics queers, ils sont faits pour tout le monde. On se voit comme un prix d'ouverture, pas du tout un prix communautaire. Comme une forme de label,

Qu'est-ce que vous retenez de ces quinze ans de Queer Palm ?

Ce que je retiens, c'est que, malheureusement, les choses n'ont pas beaucoup bougé. Les récits queers restent des films plus difficiles à produire que les autres.

Comment parvenez-vous à vous financer ?

En quinze ans d'exercice, on a réussi à obtenir le soutien

financier du ministère de la Culture et du CNC. Mais notre budget se constitue essentiellement de la bonne volonté d'un club de partenaires, de distributeurs, producteurs ou entreprises techniques du cinéma, qui nous aident chaque année en contribuant à une forme de pot commun. Et on a une sorte de plafond de verre pour toucher des gros annonceurs : en France, il reste très compliqué d'associer des grandes marques à des sujets LGBT. Cette année, en plus, on ressent les effets de l'arrivée de Trump au pouvoir aux Etats-Unis, qui indique clairement une phase de désengagement à plein de niveaux. On avait des partenariats avec des marques américaines qui pouvaient par exemple nous financer nos soirées de clôture sur des plages. Là, ça a été un no-go direct. Mine de rien, les Etats-Unis imposaient un peu que le sujet soit regardé avec intérêt. Mais là, il y a un backlash qui se ressent très fort. Peut-être qu'on peut convaincre ceux qui s'en rendent compte que c'est le moment de résister. C'est un peu mon espoir pour réussir à boucler notre budget.

Vous avez une Queer Palm préférée ?

Quand en 2010, le premier jury a décidé de récompenser *Kaboom* de Gregg Araki, ça m'a touché à plus d'un titre. Ce cinéaste est peut-être un des premiers à apporter un vrai *queer gaze* ; il traite ses personnages de façon très naturelle, sans que l'homosexualité ou la bisexualité ne soient un sujet. La deuxième, c'est forcément *120 Battements par minute* de Robin Campillo. Ça a été le dîner de délibération le plus court de l'histoire de la Queer Palm.

Cette année, ça s'annonce comment ?

Dans les seize films qu'on avait à voir, on avait un spectre très large. Ça prouve que ce n'est pas une niche, que ce n'est pas un genre, mais que c'est vraiment quelque chose de très transversal, qui traverse plein de territoires de

cinéma, des auteurs reconnus comme émergents.

C'est quoi la suite ?

On s'est rendu compte qu'on était devenus une sorte de hub de références pour tous les futurs cinéastes queers du monde entier qui, chaque année, venaient vers nous avec des tonnes de questionnements, avec la peur de se coller dans des institutions dans des pays très différents, ou des écoles de cinéma, ou des commissions qui ne seraient pas ouvertes sur ces sujets-là. Donc on a eu l'idée, l'année dernière, d'utiliser la marque qu'on a créée pour aider, chaque année, cinq projets de premiers longs métrages à se développer, ce qu'on a appelé le Queer Palm Lab. L'appel à projets est ouvert jusqu'à fin juin pour la deuxième promotion, qui sera parrainée, marrainée, par Charlotte Wells. C'est une évolution naturelle, parce que faire de la visibilité sur un prix à Cannes, c'est hyper important, mais c'est bien aussi de mettre un peu les mains dans le cambouis et d'être aux côtés de jeunes réalisateurs de la communauté qui ont besoin d'un soutien.

Recueilli par

CAMILLE PAIX

Photo MARIE ROUGE

Gaza : des voix s'élèvent à Cannes

Organisée par la cinéaste iranienne Sepideh Farsi, une conférence s'est tenue vendredi pour alerter sur la crise humanitaire en cours dans l'enclave palestinienne.

«C'est pas facile pour moi d'être là, dans cette bulle d'indifférence», attaque Francesca Albanese, rapporteuse spéciale des Nations unies sur les territoires palestiniens occupés. «Ça me paraît surréaliste de voir ces festivités pendant que des enfants sont affamés à mort.» Vendredi, sous un soleil de plomb, quelques dizaines de personnes se pressent sur la moquette rose du Village international, devant le pavillon palestinien. C'est là que se tient une conférence de presse d'hommage à la mémoire de la photожournaliste palestinienne Fatma Has-

souna et visant à alerter sur la crise humanitaire en cours dans la bande de Gaza sous blocus israélien. Dans la clinquante mais feutrée atmosphère cannoise, la cinéaste iranienne Sepideh Farsi a passé la quinzaine à charbonner en sous-marin pour ne pas laisser retomber l'émoi qui a suivi la mort de la jeune Fatem – le surnom de Fatma –, son amie et l'héroïne de son documentaire *Put Your Hand on Your Soul and Walk*, sélectionné à l'Acid. Autour de la table, elle a réuni, outre Francesca Albanese, Nathalie Godard d'Amnesty International, Jonathan Dagher

de RSF, et Amande Bazerolle, de MSF. La conférence, annoncée mercredi, aurait dû se dérouler sous les ors de l'hôtel Majestic, où une exposition des photos de Fatma Hassouna s'est tenue pendant quelques jours en plein festival. Mais jeudi soir vers 20h30, le palace a finalement rétropédalé. Branle-bas de combat pour trouver une solution de repli. Si elle «brise la routine du Festival pour quelque chose d'autant politique», s'excuse presque Sepideh Farsi, c'est parce que la situation est inédite. Alors elle a besoin «d'utiliser le Festival de Cannes comme une plate-forme, de bâtir un pont de solidarité». Entre les prises de parole, la cinéaste fait défiler sur l'écran de son ordinateur des messages enregistrés par des soutiens de la cause, Adèle Haenel, Ken Loach et son scénariste Paul Laverty. L'heure tourne, le plateau de France Télévisions tout proche commence à cracher de la musique. Francesca Albanese se prend la tête dans les mains. En passant le micro, Sepideh Farsi soupire : «Well... it's Cannes.»

C.Px

A lire en intégralité sur [Libé.fr](#).

ture sur des plages. Là, ça a

été un no-go direct. Mine de rien, les Etats-Unis imposaient un peu que le sujet soit regardé avec intérêt. Mais là, il y a un backlash qui se ressent très fort. Peut-être qu'on peut convaincre ceux qui s'en rendent compte que c'est le moment de résister. C'est un peu mon espoir pour réussir à boucler notre budget.

Vous avez une Queer Palm préférée ?

Quand en 2010, le premier jury a décidé de récompenser *Kaboom* de Gregg Araki, ça m'a touché à plus d'un titre. Ce cinéaste est peut-être un des premiers à apporter un vrai *queer gaze* ; il traite ses personnages de façon très naturelle, sans que l'homosexualité ou la bisexualité ne soient un sujet. La deuxième, c'est forcément *120 Battements par minute* de Robin Campillo. Ça a été le dîner de délibération le plus court de l'histoire de la Queer Palm.

Cette année, ça s'annonce comment ?

Dans les seize films qu'on avait à voir, on avait un spectre très large. Ça prouve que ce n'est pas une niche, que ce n'est pas un genre, mais que c'est vraiment quelque chose de très transversal, qui traverse plein de territoires de

L'affiche de l'exposition 'Kader Attia au Louvre' présente le titre en lettres géantes. En bas, une photo de Kader Attia, un homme barbu portant un bonnet, est visible. Des informations pratiques sont également indiquées sur l'affiche.

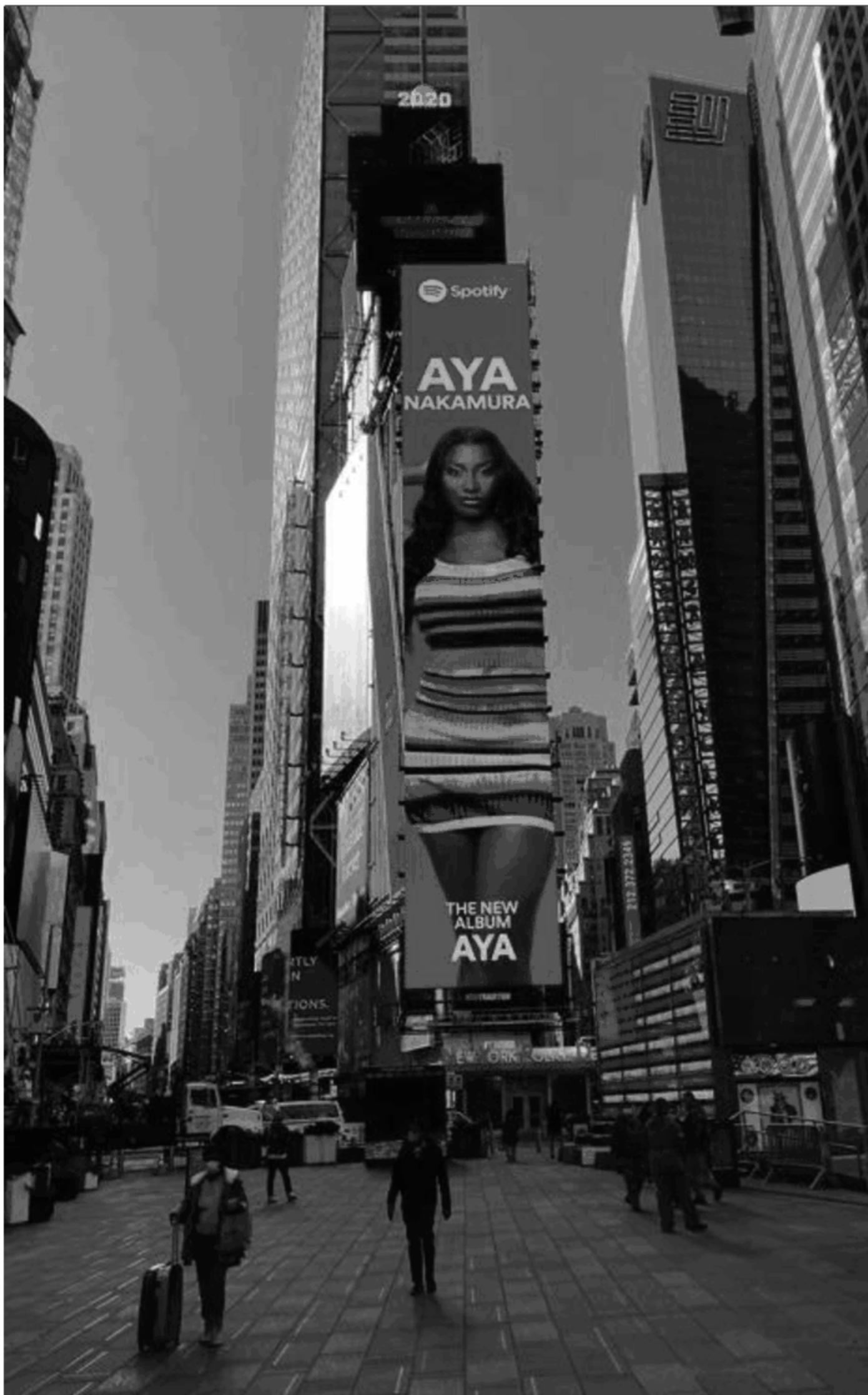
LOUVRE
KADER ATTIA
leçons d'artiste
AU LOUVRE

**Les 3 avril, 5 juin et
 25 septembre à 19 h
 à l'auditorium
 Michel Lacotte**

Réservation
 01 40 20 55 00, [louvre.fr](#)
 ou [fnac.com](#)

MINISTÈRE DE LA CULTURE
 Institut français

Le QUOTIDIEN DE L'ART



Aya Nakamura s'affiche à New York, en 2020. PHOTO AYANAKAMURA OFFICIEL

L'annonce faite aux fans

Bandes-annonces, courts-métrages, morceaux créés pour l'occasion... Au moment d'annoncer la sortie d'un album ou la date d'un concert, les artistes rivalisent d'imagination pour concevoir des campagnes de promotion singulières.

Par
VINCENT BRUNNER

Lundi, le groupe Feu Chatterton! va annoncer sur ses réseaux un événement encore mystérieux. Il n'aura pas recours à la forme désuète du communiqué de presse et privilégiera une vidéo teaser. Sans dévoiler la nature de l'information, Mélissa Phulpin, l'attachée de presse des Français, sourit : «*Ils veulent marquer le coup. Ça les amuse de faire les choses un peu différemment. Ils pensent que leur public est aussi friand de ce genre d'annonce événementielle.*» D'autres artistes aiment s'adresser à leurs fans avec des vidéos sophistiquées. En mai de l'année dernière, David Guetta a annoncé qu'il jouerait au Vélodrome de Marseille avec une vidéo montrant un motard circulant à pleine vitesse dans la ville avec, en guise de final, un monolithe, symbole de sa tournée, posé au milieu du stade. Révélé par le programme rap de Netflix, *Nouvelle Classe*, Yorssy a choisi, lui, pour annoncer l'ouverture de la billetterie de son concert à la Cigale en octobre prochain, de se mettre en scène dans une caméra cachée en plein Paris, galérant pour rallier la salle.

Ce genre de coup marketing pour annoncer un concert ou la sortie d'un disque est de plus en plus fréquent. Des happenings toujours plus imaginatifs, dont l'origine remonte sans doute à une trentaine d'années lorsque les équipes de Michael Jackson avaient installé neuf statues géantes à son effigie dans neuf villes du monde pour promouvoir la sortie de la compilation *HISTORY*. Il y a quelques années, les Rolling Stones s'étaient lancés dans un jeu de piste inventif : en août 2023, leur maison de disques a publié dans la presse locale londonienne une publicité au nom d'une société fictive, Hackney Diamonds, en réalité le titre de leur nouvel album. Le faux encart promotionnel adressait des clins d'œil aux fans en reprenant des titres phares de leur discographie comme *Satisfaction*. En septembre dernier, pour signaler son retour, The Cure a fait afficher un poster à l'extérieur du pub où le groupe avait joué son premier concert en 1978 dans la ville de Crawley.

En Corée du Sud, où l'audience des groupes de K-pop est faramineuse, la promotion des nouvelles sorties se fait généralement en multipliant les teasers. «*En termes de business model, la K-pop est plus sur une logique à la Marvel*, résume Ophélie Surcouf, journaliste et coauteure avec l'illustratrice Maud Riemann de la *K-pop. De la même manière que le studio américain arrose les réseaux d'innombrables bandes-annonces pour chaque nouveau film, une sortie K-pop s'accompagne de nombreuses micro-annonces pour allécher les fans.*» La recette fonctionne toujours en 2025. Lisa, membre de Blackpink, a teasé son nouvel album solo, *Alter Ego*, avec une multitude de vidéos courtes bourrées d'effets spéciaux avant qu'une plus longue, de trois minutes, ne resserre son propos.

Au diapason de la K-pop, le rap français ne manque pas de présence et d'audace, à l'instar d'Aya Nakamura s'affichant sur Times Square pour Aya en 2020. «*Ce genre musical*

a toujours été précurseur, commente Fred Musa, animateur de l'émission phare de Skyrock, *Planète Rap*. *Il y a depuis longtemps un concours à l'originalité.* Dès 2006, Sinik avait fait déposer dans Paris 25 blocs de glace renfermant les premières copies de son album *Sang Froid*.» Depuis, la méthode a fait école et les manières d'événementialiser les annonces se sont raffinées. Ainsi, Lacrim, pour son album *Force et Honneur* en 2017 a réalisé une websérie de quatre épisodes, une fiction inspirée de sa vie. En juin 2021, avant la sortie de l'album *l'Etrange histoire de Mr Anderson*, Laylow a joué dans un court-métrage pour résumer son concept. Les rappeurs ont aussi recours à des morceaux inédits qui deviennent d'habiles supports promotionnels. En 2017, Niska présentait le tracklisting de son album *Commando* dans un *freestyle* où il reprenait les titres de chaque chanson.

La patte Werenoï

Numéro 1 des ventes en France depuis deux ans, le regretté Werenoï, disparu brutalement le 17 mai, avait une technique bien à lui : enregistrer avant chaque album un morceau dont le titre indique directement le jour de sa sortie. Plusieurs semaines avant le drame, Babs, son producteur, se souvenait de l'urgence dans laquelle est né le morceau *10.03.2023*, titre publié juste avant la sortie de Carré. «*J'ai dit à la maison de disques Believe qu'il manquait un dernier titre fort, un dernier coup de marteau. Pour le premier album de Werenoï, on devait trouver une manière de se démarquer de toutes les sorties de la semaine. Les médias parlaient déjà énormément de son album mais personne se savait quand il allait sortir. Dix jours avant la sortie, Werenoï a écrit très vite tandis que j'organisais le tournage du clip... Et on a appelé le nouveau morceau 10.03.2023 de sorte que personne n'ignore la date ! L'album Carré aurait pu marcher sans ce titre mais il lui a donné une vraie dynamique.*» Depuis, avaient suivi 16.02.2024 et 11.04.2025, annonçant respectivement les disques *Pyramide* et *Diamant Noir*. «*Le coup était d'autant plus fort que Werenoï se payait à chaque fois une pub gratuite sur les plateformes*», salut Fred Musa, également affecté par la mort du rappeur.

Indéniablement, l'astuce de Babs et Werenoï a donné des idées à leur collègue Ninho. Le 31 janvier 2024, surgissait sur les sites de streaming le morceau 3 mai 2025 pour que ses fans cochent la date de sa venue au Stade de France. «*Comme Skyrock est partenaire, je savais que l'annonce était imminente*, se souvient Fred Musa. Mais je ne savais pas quelle manière Ninho utiliserait pour la promotion. Quand le morceau est sorti, on s'est tous pris dans la gueule son refrain : "et puis le 3 mai 2025, on s'ra 80 000/C'est plus d'humains que dans ta ville".» Ecouter plus d'une dizaine de millions de fois, le morceau a été autrement plus efficace que tous les communiqués de presse possibles. Toutes les places se sont écoulées en sept heures et une seconde date a été ajoutée, le 2 mai, tout aussi rapidement remplie.

Les méthodes du rap pour faire le buzz sont-elles recyclables par les artistes de la chanson française ? Selon Vincent Delerm, c'est



Statue de Michael Jackson pour lancer *HISTORY*, à Londres en 1995 . MARK BAKER

loin d'être évident. «Il est certain qu'on a intégré à semer des graines le plus tôt possible en révélant la couverture et le concept de l'album. Il ne s'agit pas d'une compétition entre artistes mais plutôt de se démarquer du flot quotidien d'informations. Mais ce n'est pas une bonne idée de copier-coller le chemin des autres, la foudre ne frappe pas deux fois au même endroit. Ça ne me gêne pas de faire quelque chose en amont d'un album, tant que cela reste cohérent avec mon projet, que ça ne m'oblige pas à faire n'importe quoi.»

Clarifier le sujet

A la mi-mars, le chanteur a posté sur les plateformes de streaming le morceau parlé *la Fresque* qui sert à la fois de bande-annonce et de générique d'ouverture à l'album du même nom qui sort en juin. «Pour moi, il est assez précieux parce qu'il clarifie le sujet, la célébration des autres dans notre vie, mieux qu'un autocollant posé sur la pochette. Pendant un moment, on ne savait pas s'il ferait partie de l'album ou s'il en serait simplement l'annonce.» Le morceau a même fait l'objet d'un clip tourné le jour de son enregistrement aux studios Ferber. «Normalement tu ne t'amuses pas à ça en plein milieu des prises de son, explique Vincent Delerm. Pour que ça soit beau à l'image, il fallait éclairer le studio d'une certaine manière. Ce qui n'était pas

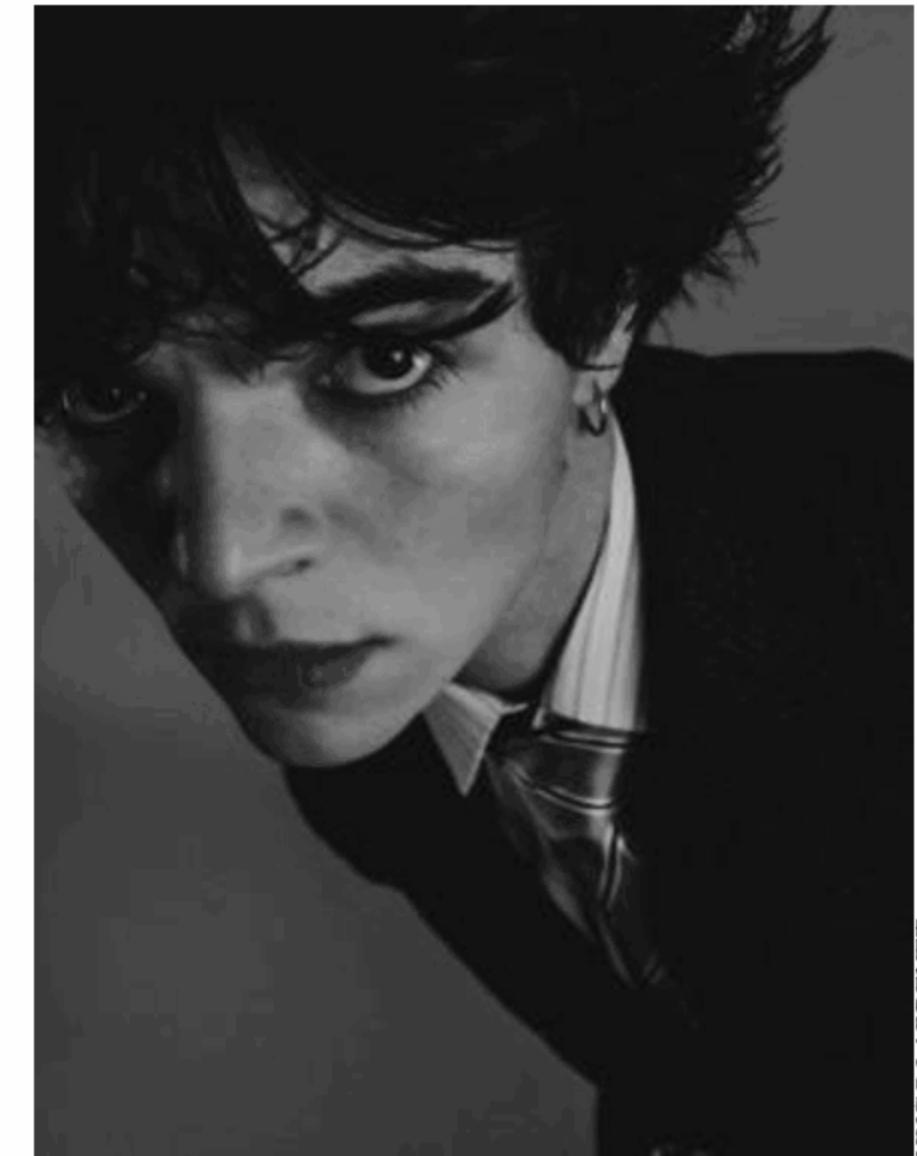
forcément idéal pour que les musiciens travaillent confortablement, mais ça ajoute de l'excitation.» L'attachée de presse Mélyssia Phulpin confirme: «J'encourage les artistes à laisser place à la spontanéité. La vidéo de la chanteuse néo-zélandaise Lorde où on la voit présenter son nouveau titre What Was That sur une mini-scène dans un parc de New York, donne cette impression de fraîcheur.» Elle se souvient encore avec émotion de son plus beau coup quand, il y a six ans, elle a emmené toute une nuit une quarantaine de personnalités en bus pour les sensibiliser en amont de l'album de la chanteuse Cléa Vincent *Une nuit sans sommeil*. «On était parti à la mer, on s'était arrêté dans un restaurant routier, un casino. Dans une maison qu'on avait louée pour l'occasion, Cléa avait donné un concert vers deux ou trois heures du matin alors que l'on dégustait des plateaux de fruit de mer. C'était génial, il y a eu tellement de relais de cette nuit-là sur Instagram. On avait tout monté avec Cléa après y avoir réfléchi toutes les deux. Maintenant tout le monde se creuse la tête pour trouver la meilleure idée au point que j'ai l'impression que la musique devient parfois secondaire. Il ne faudrait pas qu'elle ne devienne qu'un prétexte.» C'est la limite à ne pas dépasser dans cette course à la révélation événementielle: que le storytelling n'occulte pas l'essentiel. ▶

MUSIQUE /

LA DÉCOUVERTE

L'enfant Sam Sauvage

Il y a quelques mois, nous vantions dans la playlist de ces pages la fulgurance d'une chanson *les Gens qui dansent (J'adore)* signée par un jeune homme dont on s'est pris la voix brute et réellement tonitruante en pleine poire. Une rareté que ce coffre! Très prometteur. On a attendu la suite avec une certaine impatience. La promesse allait être tenue ou bien le soufflé allait-il se dégonfler? Comme souvent, hélas, avec ces nouvelles pousses trop vite exposées après un titre initial qui cartonne. Les cinq morceaux inédits de son premier EP, qui s'ouvre bien sûr par son fameux coup d'essai, permettent de lever le pouce en l'air. Car ce ch'ti qui a grandi du côté de Boulogne-sur-Mer, à l'allure de jeune homme moderne new wave, possède avec cette puissance empreinte vocale particulière un atout majeur, lui donnant largement quelques mètres d'avance sur la concurrence. C'est bien elle qui nous fascine et nous embarque dans un univers intime où les coups de boutoir rock côtoient, enfant du siècle oblige, des effluves electro. Un autodidacte sacrément doué dont la vocation démarre suite à la découverte



HUGO LARDENET

d'un live de Bob Dylan sur YouTube. Hugo Brebion, de son vrai nom, pratique à haute dose, autodérision, ironie, mais aussi ouverture aux autres (*Ali roule de nuit*, sorte de *Joe le Taxi* pour Génération Z) dans l'emphase d'ambiances héroïques, qui là encore évoluent en terre inconnue, même si des Alain Bashung ou Bertrand Belin

peuvent jouer, à des degrés divers (voix, attitude) le rôle de figures tutélaires. En espérant que Sauvage, il restera.

PATRICE BARDOT

SAM SAUVAGE EP (Cinq7). En concert à Paris le 5 juin au PopUp du Label et le 7 octobre à Paris, la Maroquinerie.

LA RÉDITION

Orbital sur sa lancée

Battre le fer tant qu'il est encore chaud. Un an après la très réussie réédition du premier album d'Orbital, le *Green Album*, c'est au tour du *Brown Album* de connaître sa version très allongée. Si cette édition est un peu plus chiche en termes d'inédits, l'ajout de 22 titres bonus (extraits de maxis, de Peel Sessions ou d'un live enregistré à New York en 1992) suffira amplement à tous ceux qui (re)découvriront ce standard inusable de l'électro-nique britannique. Moins directement rave – mais tout aussi hypnotique – que les pre-



ORBITAL
BROWN ALBUM
(London/Because)

miers essais des frères Hartnoll, ce *Brown Album* fut considéré dès sa sortie en 1993 comme l'un des meilleurs disques électro-niques jamais publiés. Et à raison. Porté par les imparables singles *Halcyon* et *Lush 3*, ce classique voyait poindre les premières velléités expérimentales d'Orbital, qui n'hésitait pas à incorporer des motifs répétitifs plus académiques à sa techno très accessible.

Une orientation confirmée l'année suivante par l'étonnant *Snivilisation*. Mais ceci est une autre histoire.

BENOÎT CARRETIER

MUSIQUE/



PLAYLIST

LA POCHETTE

Spill tab «Vraiment un projet entre amis»

Le premier album de la Franco-Coréenne s'inscrit dans l'air d'un temps où rien ne s'annule, mais tout se mélange. Cette pop audacieuse et ludique se vit à plusieurs comme l'indique une pochette que Claire Chicha de son vrai nom raconte.

A l'origine. «Mes pochettes précédentes pour les singles, c'était surtout des photos et pour mon premier album tout part d'une envie de bosser avec Alexandra Rizk, une amie qui est dentiste, mais surtout peintre. Ce disque est vraiment très collaboratif. Je crois qu'une dizaine de producteurs ont dû participer à sa réalisation. Je voulais donc montrer que c'est un projet conçu entre amis. Quand on a commencé à travailler, *Angie* n'était pas terminé, mais je lui envoyais les morceaux pour qu'elle comprenne l'ambiance. On a démarré par créer les pochettes des singles afin que cela soit cohérent. C'est la première fois que je sortais une copie physique de ma musique et j'avais envie que ce soit quelque chose que je puisse conserver et mettre sur un mur.»

La technique. «Au départ on a réalisé une photo qui a servi de modèle à Alex. Je trouve que le disque explore, entre autres, les relations entre organique et digital et c'est un peu la même chose avec la méthode qu'on a utilisée. Avec Photoshop, on a rajouté des petits détails, les ciseaux par terre, les joints, le saumon, pour procurer une impression de bizarre et rappeler des chansons de l'album, le poisson par exemple fait référence à *Angie*. C'est comme un jeu de piste. Ensuite elle a commencé à chercher une teinte de base, qui même si elle est recouverte par d'autres couleurs donne le ton de la peinture finale. On est parti sur un turquoise, entre vert et bleu, un peu sombre émotionnellement. Elle a été très vite pour réaliser cette peinture, à peine dix jours, alors qu'elle est quand même dentiste à plein temps!»



SPILL TAB ANGIE (Because Music)

La mise en scène. «J'ai invité des amis pour créer une sorte de mise en scène, comme une petite fête. Ça me rappelait l'ambiance quand j'étais à la fac à New York, où le weed n'était pas légal et où on fumait uniquement dans les appartements. Je crois qu'il n'y a qu'un seul marqueur temporel, c'est David en haut à gauche qui a l'air d'être

sur un téléphone, mais il pourrait être ancien. Le but c'était vraiment de refléter la complexité de l'album, le trouble que peut dégager la musique.»

Recueilli par PATRICE BARDOT

En concert le 6 juin à Saint-Laurent-de-Cuves (Festival Papillons de Nuit), le 7 juin à Paris (Festival We Love Green).

DJ PONE

Organology

DJ talentueux, l'ancien Birdy Nam Nam est également un producteur aventureux, aimant mixer différentes influences. Comme ce titre réussi construit autour de bass music, samples vocaux et abstract hip-hop. Copieux.

SARAH MAISON

Divad

Cette puissante ode contre l'homophobie nous embarque entre chanson et musique orientale sur fond electro. Réaliste et poétique. Le témoignage vibrant d'une chanteuse-auteure-compositrice habitée.

ON Y CROIT



DR

MRCY Soul mates

Refrains optimistes et arrangements raffinés au programme du nouvel album de ce duo anglais expert en soul millésimée.



omme Curtis Mayfield bien avant eux, Barney Lister et Kojo Degrift-Johnson ont d'abord fait leurs armes auprès d'autres artistes. Le premier, DJ et multi-instrumentiste de formation, a collaboré avec Celeste et Olivia Dean, tandis que le second, chanteur dont la voix puissante et intense exercé au sein des chorales gospel du sud de Londres, on l'a remarqué au côté de Little Simz, Cleo Sol ou Liam Gallagher. Mais là où beaucoup de jeunes premiers à la tête d'un tel CV deviendraient d'insupportables crâneurs, le duo britannique n'a jamais besoin d'afficher son savoir-faire pour émouvoir : au grand étalage, eux opposent une fascinante flexibilité mélodique.

Sur un même morceau, ils peuvent passer avec finesse d'un groove afrobeat à des intentions plus pop (*Flicker*), d'une rythmique jazz à des

orchestrations puisées dans les plus beaux trésors que compte la soul (*Fear*), d'un couplet sans chichis à un refrain ample (*Wandering Attention*), tout en conservant une cohérence de son. Un exploit quand on sait que l'association de Barney Lister et Kojo Degrift-Johnson est récente, datant seulement de 2020. Les deux complices ont profité du confinement et des questions existentielles qu'il charriaient pour faire le tri dans leurs idées et n'en conserver que les plus immédiatement séduisantes. Les plus optimistes, aussi. Avec, en toile de fond, l'envie d'une soul coquette, aux mélodies gracieuses avec un chant qui garde constamment la tête haute. Ils en avaient déjà fait la démonstration l'an dernier avec l'irrésistible *Flowers in Mourning*, extrait de leur premier album. Voici, qu'ils le démontrent à nouveau avec *Man*, indéniable climax de ce second album plus joueur, moins scolaire, et promis aux plus beaux éloges. *Volume 2* est typiquement ce que les fans de

Michael Kiwanuka écoutent en s'imaginant ce que pourrait donner un disque de leur artiste préféré si celui-ci était enregistré aux côtés de Jungle et Obongjayar.

MAXIME DELCOURT



MRCY
VOLUME 2
(Dead Oceans/Secretly Canadian)

Vous aimerez aussi

WILLIE WRIGHT

Telling the Truth

Album oublié d'un perdant magnifique de la soul américaine des années 1970 dont l'optimisme se résume en un morceau, au titre éloquent : *I'm so Happy Now*.

ASHLEY HENRY

Who We Are

Ecouter le deuxième album du Londonien (2024), c'est se trouver un ami fidèle, capable de réconforter ou d'adoucir le spleen. Tout ça en quatorze titres équilibrés.

WESLEY JOSEPH

Ultramarine

Publié en 2021 sur Secretly Canadian, l'album d'un artiste prêt à magnifier la mélancolie, le romantisme et tous ces instants suspendus que ses mélodies suggèrent.

BAXTER DURY

Allbarone

Comme souvent avec le fils du grand Ian, le registre slalome entre electro et pop dans une énergie très dancefloor. Est-il question d'un village dans la banlieue d'Arles ou bien d'un grand vin italien ? On n'a pas tranché.

LOS FANFARONS

La Source

«On va t'envoyer de la grosse tek dans ta gueule pour que tu oublies la source de tes problèmes». Un morceau au boum boum minimaliste et à la crétinerie assumée mais jouissive. On tient le tube des BBQ de l'été.

EKKSTACY

She will be Missed

Extrait du troisième album d'un rocker canadien tatoué qui semble encore un peu hésiter entre les Pixies et Billy Idol, mais qui en a sous la pédale pour devenir la nouvelle icône des skaters. It's 90's again.



Retrouvez cette playlist et un titre de la découverte sur [Libération.fr](#) en partenariat avec Tsugi radio

**CASQUE T'ÉCOUTES ?**

Valentin Raffali Cuisinier

«La musique de Blink-182 est intemporelle»

Son audace et son inventivité ont crevé l'écran de *Top Chef* millésime 2024 dont il a atteint la finale. Le chef marseillais est le coprésident du jury qui a choisi les restaurants de la prochaine édition du festival We Love Green qui se tient à Paris début juin. La cuisine et la musique, une histoire d'amour.

Quel est le premier disque que vous avez acheté adolescent avec votre propre argent ?

En 2005, Black Eyed Peas, *Monkey Business*. J'avais 10 ans, je me souviens de l'avoir écouté en boucle avec ma petite sœur. Ma chanson préférée de l'album était *Don't Lie*. J'adorais aussi le clip. C'était le temps où on mettait un tee-shirt manches longues avec un T-shirt manches courtes par-dessus, ça m'a marqué.

Votre moyen préféré pour écouter de la musique, MP3, autoradio, platine CD, vinyle... ?

Avec mes écouteurs, ils sont toujours avec moi.

Le dernier disque que vous avez acheté et sous quel format ?

Zamzane, SOLSAD. Un coffret double CD.

Où préférez-vous écouter de la musique ?

Sur ma terrasse, à la maison.

Est-ce que vous écoutez de la musique en travaillant ? Quel genre de musique ?

J'écoute toujours de la musique, surtout en travaillant, elle apporte de la cinématique à ce que je vis, ma playlist est éclectique: ambient (André 3000, Aphex Twin), hip-hop (Kid Cudi, Gunna) Rock 1970 (David Bowie, Neil Young)

La chanson que vous avez honte d'écouter avec plaisir ?

Yolanda Adams, *I Believe*. La bande originale de *Honey* avec Jessica Alba, mais finalement je n'ai pas vraiment honte, elle tue.

Le disque que tout le monde aime et que vous détestez ?

Louise Attaque, *J't'emmène au vent*. Pas évident de répondre, je déteste rarement.

Le disque qu'il vous faudra pour survivre sur une île déserte ?

Jimi Hendrix, *Electric Ladyland*. Rock, blues, funk, jazz, expérimental, psychédétique, tout se mélange. Il est puissant, c'est un paysage mental, une présence. On y retrouve tout le lexique émotif: tu veux pleurer, tu veux t'énerver, tu veux gamberger, tu veux méditer, tout est dedans.

Y a-t-il un label ou une maison de disques à laquelle vous êtes particulièrement attaché et pourquoi ?

Def Jam pour Nas, Warren G, Frank Ocean et Columbia Records pour 3.6 MAFIA, The Offspring, Daft Punk, Ray Charles, Lauryn Hill...

Quelle pochette de disque avez-vous envie d'encadrer chez vous comme une œuvre d'art ?

Pink Floyd, *The Dark Side of the Moon*.

Un disque que vous aimerez entendre à vos funérailles ?

Willie Nelson, *On the Road Again*. J'adore simplement cette musique et je l'écoute depuis que je suis jeune. Elle s'écoute et se chante à plusieurs dans une voiture, mais aussi en solo en voyage. Je ne sais pas si je crois à une vie parallèle, mais autant se dire que ça existe,

alors «on the road again». Je ne veux pas qu'on pleure à mon enterrement.

Savez-vous ce que c'est que le drone metal ?

Je ne connaissais pas, cool de découvrir mais ce n'est pas mon délice.

Préférez-vous les disques ou la musique live ?

Ça dépend. Le disque c'est l'intimité, le live c'est la foule et le bruit. Le disque c'est accessible, le live c'est rare. Je préfère écouter *Ipséité* (Damso) avec mon casque parce que c'est un bijou de production. Je préfère écouter *One* (Metallica) en live parce que ce sont les boss. J'aurais rêvé vivre certains live: Linkin Park, Blink-182, System of a Down, Limp Bizkit. C'étaient des rêves d'ados.

Votre plus beau souvenir de concert ?

Il y a quelques années, Thomas Grünberg, responsable de la restauration sur le festival We Love Green, m'a proposé d'y participer. Je me rappelle installer mon stand et mes barbecues la veille du festival. On était seul, et j'avais en arrière-fond les répétitions. Celles de PNL, instrumentales, étaient puissantes, atmosphériques. Et puis deux jours après je les vois en live, la boucle était bouclée.

Allez-vous en club pour danser, draguer, écouter de la musique sur un bon soundsystem ou n'allez-vous jamais en club ?

Pas de club.

Votre film musical préféré ou votre musique de film préférée ?

Spike Lee, *He Got Game*, avec la BO de Public Enemy.

Quel est le disque que vous partagez avec la personne qui vous accompagne dans la vie ?

Hilary Duff, *Lizzie McGuire Anthem What Dreams are Made of*, le thème de la série.

Le morceau qui vous rend fou de rage ?

Les chants des racistes.

Le dernier disque que vous avez écouté en boucle ?

Vegyn, *The Head Hurst but the Heart Knows the Truth*.

Le groupe dont vous auriez aimé faire partie ?

J'ai écouté Blink-182 toute ma vie, c'est mon groupe préféré. Travis Barker, Mark Hoppus, Tom DeLonge, la culture skate et rock connectés. Ce sont mes plus belles années. Leur musique est intemporelle.

La chanson ou le morceau de musique qui vous fait toujours pleurer ?

Idir, *A Vava Inouva*.

Recueilli par
PATRICE BARDOT

FESTIVAL WE LOVE GREEN

à Paris, du 6 au 8 juin avec LCD Soundsystem, Charli XCX, Clara Luciani, Gesaffelstein...

SES TITRES FÉTICHES

CHARLES AZNAVOUR

Emmenez-moi (1967)

EMINEM

Stan feat. Dido(2000)

APHEX TWIN

Avril 14th (2001)

AGENDA

Alors qu'il est entré dans un conflit verbal assez raide avec le fureux de la Maison-Blanche, le Boss, le seul et unique **Bruce Springsteen**, revient pour une mini-tournée française. Si le concert de ce samedi soir à Lille affiche complet (tout comme celui de samedi prochain au Vélodrome marseillais), il reste des places pour celui de mardi.

Une chance de voir sur scène le «futur du rock'n'roll» et son live épique qui dépasse souvent les trois heures.

Mardi à Lille, Stade Pierre Mauroy.

De Lille, on poussera jusqu'à Bruxelles pour l'épatant festival des **Nuits Botanique**. Au menu de cette institution, une programmation entre valeurs sûres indé et découvertes, avec pour têtes d'affiche ces samedi et dimanche Malik Djoudi, Stereolab, Greentea Peng ou encore Wu Lyf. Samedi et dimanche à Bruxelles, Le Botanique.



Les Grandes Locos, nouveau site de **Nuits sonores**, à Lyon.
PHOTO GAETAN CLEMENT

Tout amateur éclairé d'électronique connaît le phénomène de transhumance de **Nuits sonores**. Depuis 2002, la ville de Lyon se transforme en dancefloor géant, accueillant la fine fleur de la scène électronique mondiale. Une fête quasi ininterrompue qui verra se succéder aux platines Jeff Mills, Busy Pb2b Mad Rey, Mall Grab, Manu le Malin, Luke Vibert, Peggy Gou, Ellen Allien, Solomun ou encore Irène Drésel, parmi une centaine de noms. Immanquable. Dès jeudi à Lyon.

ART ROCK

6-7-8 JUIN • 2025 • ST BRIEUC



TEXAS • FRANZ FERDINAND • PHILIPPE KATERINE
YELLE 20TH ANNIVERSARY • ROYAL DE LUXE • YSEULT
CAT POWER SINGS DYLAN '66 • LA FEMME • ANGÉLIQUE KIDJO
OXMO PUCCINO • KOMPROMAT • ZAMDANEALIOCHA
SCHNEIDER • SOLANN • LA MANO 1.9 • THEODORA
MYD LIVE • DOMBRANCE • ELOI • SCRATCH MASSIVE
CLAUDE • JUNIORE • POGO CAR CRASH CONTROL
SEXTILE • ROCK'N TOQUES...



LIVRES

Graham Greene Les héros doubles d'un agent secret

En 1942, à Freetown où il était en poste, l'écrivain et espion anglais écrivit «le Ministère de la peur», adapté à l'écran par Fritz Lang. Ce livre, ainsi que son premier roman, «Deux Hommes en un», sortent dans une nouvelle traduction signée Claro, un décapage.

Par PHILIPPE LANÇON

Les lecteurs français de Graham Greene ont plongé dans ses abysses catholiques pleins de cavernes secrètes, de crustacés louche, d'épaves psychiques et de péchés sous pression, au fond desquels vit cette chimère difficilement observable : la grâce. Ils le devaient d'abord aux traductions canoniques de Marcelle Sibon (1894-1980). Celles-ci ont été réunies en 2011 dans deux bons volumes de la collection Bouquins. Chaque texte y était présenté, annoté. Des récits autobiographiques éclairaient la gestation de l'œuvre. Flammarion entreprend, avec le traducteur Claro, une réédition de la plupart des romans de l'écrivain britannique. C'est un décapage : le texte, rien que le texte, sans fioritures ni lenteurs. La concision inventive et la lucidité minutieuse de Greene, bien restituées, accentuent la tension des récits. Une phrase de jeunesse donne une idée de son art romanesque : «*Il y avait peu de satisfaction à tirer d'une image qui remplaçait un fait.*» Plus Greene se perfectionne, plus ses images et ses analyses ressemblent à des faits.

Tailleur nazi suicidé

Un Anglais relativement médiocre, luttant contre la cinquième colonne nazie qui le persécute, préfère l'aventure solitaire au soutien efficace de la police : «*La pitié se profilait, mais l'immaturité tenait bon.*» Une jeune exilée autrichienne lui explique la mentalité des nazis : «*Ils sont tous économies. Vous ne les comprendrez jamais si vous ne comprenez pas ça. [...] Le maximum de terreur infligé au plus petit nombre en un temps record.*» Greene à son meilleur, c'est ça : le maximum de trouble infligé au plus grand nombre de lecteurs avec un minimum de mots. On est dans un monde où «*le Diable – comme Dieu – avait toujours recouru aux gens ridicules, aux fâts, aux petits banlieusards, aux estropiés et aux difformes*

pour servir ses intérêts.» Dans ce monde, le mal est comme un poisson dans l'eau – souvent, un beau poisson. Le même Anglais, Arthur Rowe, surprend un jeune nazi endormi, *Sonnets à Orphée* de Rilke dans les mains : «*Il paraissait si profondément serein et vulnérable qu'on aurait pu le croire innocent. Ses cheveux blonds et clairs reposaient en bataille sur son visage comme s'il s'était couché après avoir disputé un match. Il paraissait très jeune ; ainsi allongé, il n'appartenait pas au même monde que Cost se vidant de son sang devant un miroir ou Stone en camisole de force.*» Cost est un tailleur nazi qui, acculé, s'est égorgé avec des ciseaux; Stone est le patient d'un asile psychiatrique qui, ayant vu quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir, est enfermé puis assassiné.

Le jeune nazi dort toujours : «*On n'était pas loin de se dire : "C'est de la propagande, juste de la propagande. Il serait incapable..."*». Rowe trouva son visage très beau, plus beau que celui de sa sœur, lequel pouvait être gâté par le chagrin et la pitié. Tout en observant l'homme endormi, il eut une vague idée de la force, de la grâce et de l'attrait du nihilisme – ne tenir à rien, faire fi des règles, ignorer l'amour. La vie devenait simple [...] C'était comme s'il était la seule violence au monde et que, quand il dormait, la paix régnait partout.» Au réveil, il a l'air froid, rien ne l'étonne, «*son esprit se trouvait d'obscurs compagnons partout où l'on massacrait.*»

Les deux premiers livres retraduits paraissent aujourd'hui. *Deux Hommes en un*, premier roman de Greene publié en 1929, est l'histoire d'un jeune contrebandier anglais qui, au XIX^e siècle, trahit sa bande et la femme qu'il aime. Il ne trouve l'accès à la grâce qu'en traversant les cerveaux de feu de sa propre misère morale. Greene est alors sous l'influence du poète Wordsworth et d'un romancier, lointain cousin de sa mère : Stevenson. Son héros, Andrews, est comparé à David Balfour, personnage créé par l'auteur de *l'Ile au trésor*.

C'est un jeune homme minable et partagé, d'où le titre, entre ses mauvaises actions et le sarcastique Jiminy Cricket qui ne cesse de le juger et de le réprimander. Bref, un jeune homme divisé. Autour de sa conscience torturée, il y a des landes brumeuses, des silhouettes meurtrières, une maison isolée, un père monstrueux et un autre, adoptif et mystérieux, des enfances solitaires et malheureuses, des brutes, des policiers, des grands sentiments salis, de l'amitié bafouée, de l'amour malheureux, la Bible, une héroïne très digne et sacrifiée. Le roman est didactique et empathique, les images et les conflits psychologiques remplacent souvent les faits : «*Les ombres se réfugierent au fond de la pièce où elles restèrent tapies tels des chiens qu'on a grondés.*» Cependant, tous les thèmes que Greene va développer sont là, et plusieurs scènes sont mémorables par les visions qu'elles provoquent. L'écrivain n'est pas cinéphile pour rien.

«La forêt en contrebas»

Il a alors 24 ans et, en congé du *Times*, récupère à l'hôpital d'une opération de l'appendicite quand, après deux romans refusés, il se met à écrire le livre. Dans ses souvenirs, *les Chemins de l'évasion* (1980), il se demande pourquoi il se souvient de la première phrase «*alors que j'ai oublié toutes celles que j'ai écrites depuis*». La voici : «*Il parvint en haut de la colline aux toutes dernières lueurs du jour et manqua pousser un cri de soulagement en apercevant la forêt en contrebas.*» Un demi-siècle plus tard, Greene trouve qu'«*elle n'est pas bonne, car elle sonne comme du vers plutôt que de la prose : j'ai songé à la modifier, mais cela ressemblerait à une trahison du jeune homme d'alors.*» Dans une note de la même année à la réédition du livre, il précise qu'il a tenté d'améliorer le livre entier, pour finalement renoncer, car «*j'avais éliminé ce qui était peut-être sa seule qualité : sa jeunesse.*»

Deux Hommes en un, contre toute attente, a du succès. Aldous Huxley et Jacques Mari-

Graham Greene,
en 1929.
PHOTO BETTMANN.
GETTY IMAGES



tain le célèbrent. Greene, en 1980, en reste surpris, lui qui, affirme-t-il, n'aurait jamais édité un tel texte. On le traduit dans plusieurs langues. A Denyse Clairouin, sa première traductrice en français, celle de *Deux Hommes en un*, alors titré *l'Homme et lui-même*, il écrit le 25 avril 1931 : «*Ils ont enlevé (je suppose avec tact) le bandeau qui me qualifiait de "Stevenson de l'âme".*» Il ajoute : «*J'ai à peine trempé*



dans votre traduction, mais ce que j'en ai lu me rend nettement préférable la version française.» Qu'aurait-il écrit à Claro? Le titre anglais a été inspiré par une phrase du poète Thomas Browne (1605-1682): «Il y a un autre homme en moi et cet homme est en colère contre moi.»

Le Ministère de la peur est publié en 1943 par l'auteur confirmé du *Rocher de Brighton* et de

la Puissance et la gloire. Il conte l'histoire d'un homme qui, ayant tué sa femme pour lui épargner un excès de souffrance (excellent cas pratique du débat sur la fin de vie), a fait la une des journaux et a été relaxé. Ce survivant mal en point est pourchassé par des espions nazis pendant le Blitz sur Londres, entre ruines et sous-sols, à la suite d'un malentendu extravagant: on lui a donné dans une

GRAHAM GREENE

DEUX HOMMES EN UN Traduction de l'anglais par Claro. Postface de William Boyd, Flammarion, 344 pp., 20 €.

LE MINISTÈRE DE LA PEUR Traduction et postface de l'anglais par Claro, Flammarion, 383 pp., 20 €.



kermesse un gâteau («avec de vrais œufs», chose rare en ces temps de pénurie) où est caché un microfilm, parce qu'il a donné par hasard et sans le savoir le mot de passe. Le roman devient un train fantôme. Un nazi tente de l'éliminer, un bombardement le sauve, d'autres nazis l'attirent dans une séance de spiritisme où ils lui font croire qu'il a tué un homme. En fuite, blessé par l'explosion d'une valise piégée dans un hôtel démesuré, le fugitif est interné dans un asile psychiatrique où, à son réveil, il a oublié sa vie antérieure et changé d'identité. Comment retrouvera-t-il la mémoire et s'en sortira-t-il?

Comme le héros de *Deux Hommes en un*, Andrews, Rowe est un homme divisé. Greene, qui était lui-même bipolaire, avait expérimenté leur état et il trouvait «quelque drôlerie» au *Ministère de la peur* qu'il résumait ainsi: «Un homme acquitté du meurtre de sa femme (quoiqu'il connaisse sa propre culpabilité) se trouve poursuivi pour un meurtre dont il est entièrement innocent, mais qu'il croit avoir commis.» Après l'avoir écrit, il se dit que l'histoire n'était finalement «pas si drôle que cela, bien qu'elle pût avoir d'autres mérites». Notons-en un: la description précise, teintée de fantastique, de Londres sous les bombes, et la manière dont cette ville fantôme reflète l'état social et mental d'un personnage lui-même en ruines, et qui doit, comme Londres, endurer puis se reconstruire. La propagande est inséparable de l'atmosphère et de l'intrigue.

Codage et décodage

Greene écrit *le Ministère de la peur* en 1942, essentiellement à Freetown, capitale du Sierra Leone, où il a été envoyé par le MI6. Il vient d'entrer dans les services secrets par l'intermédiaire de sa sœur. Il commence ce roman policier pour se divertir et par défi: sur le bateau qui l'amena en Afrique, il a lu un polar de Michael Innes et s'est dit qu'il devrait pouvoir en faire autant, autrement dit, mieux. C'est dans son bungalow vétuste et sous-équipé, inondé quand il pleut, qu'il s'y met entre séances de codage et de décodage, en se souvenant du Blitz qu'il a subi à Londres. Autour de lui, dans une chaleur humide épouvantable, un domestique poursuit l'autre avec une hache. La cuisinière hurle parce qu'on lui a pris la boîte à sardines vide où elle fait cuire un œuf, chaque matin, pour l'écrivain. «Notre récréation, se souvient-il, consistait à chasser les cafards à la lueur de nos lampes électriques, en marquant au crayon sur les murs un point par bête certifiée morte, un demi-point quand le cafard disparaissait dans le trou du lavabo.» Les rats courrent en tous sens. Ils reviennent, dans le roman, en métaphore. Rowe ne cessait de relire chez lui *David Copperfield* et *le Magasin d'antiquités* de Dickens (Greene considérait les deux premiers chapitres de *David Copperfield* comme un sommet romanesque sans égal). Il a perdu ces deux livres en fuyant son appartement détruit: «Il ne pouvait plus reporter sa pitié sur la souffrance imaginaire de la petite Nell - sa pitié ne savait plus où donner de la tête - trop de rats qu'il fallait tuer. Et il était l'un d'eux.»

Nous sommes tous des rats, et ce que Rowe recherche, c'est ce que nous avons tous perdu: cet âge où nous vivions «sous la grande lumière de l'immortalité - le paradis

est aussi proche et réel que le bord de mer. Ce monde complexe est sous-tendu par des choses simples: Dieu est bon, les adultes, hommes comme femmes, connaissent la réponse à toutes les questions, la vérité n'est pas une chose vaine, et la justice est aussi précise et irréprochable qu'une horloge. Nos héros sont des gens simples: ils sont courageux, disent la vérité, savent manier l'épée et ne sont jamais vaincus à la fin. C'est pourquoi aucun livre récent ne nous satisfait autant que ceux qu'on nous lisait quand nous étions enfants - car ces derniers promettaient un monde d'une grande simplicité dont nous connaissions les règles, mais les livres suivants se révèlent complexes et contradictoires de par leur expérience; ils sont formés à partir de nos propres souvenirs décevants - un officier décoré traduit en justice, de fausses déclarations de revenus, des péchés commis en douce, la voix creuse de l'homme qu'on méprisait nous parlant de courage et de pureté. [...] Nous ne savons pas reconnaître les méchants et nous soupçonnons les héros et le monde d'être un petit endroit étriqué.»

Plusieurs scènes du *Ministère de la peur* font penser tantôt à l'univers de Hitchcock, tantôt à celui de Lang. Greene écrit à la lisière entre les deux, là où circulent le mal, la culpabilité, la paranoïa, la sensation d'être enfermé ou piégé. Les innocents ont connu la chute, comme tout le monde. L'enfer qu'ils traversent est un rêve, ou une kermesse, habité par la menace et la jouissance des formes. Le livre semble donc taillé pour l'un comme pour l'autre, mais Greene n'a jamais été tendre avec Hitchcock, dont il ne comprend pas l'irréalisme. En 1936, il écrit de lui: «En tant que producteur, il n'a pas le sens de la continuité, et en tant que scénariste, il n'a pas le sens de la vie.» L'ayant rencontré, il le qualifie de «clown stupide et inoffensif». Il préfère de loin celui qu'il appelle «le Hitchcock allemand» et c'est lui, Fritz Lang, qui va adapter *le Ministère de la peur* (en français: *Espions sur la Tamise*). Naturellement, Greene est déçu par le résultat. Il ne comprend pas pourquoi le séjour du héros dans l'asile psychiatrique a été occulté. C'est que Lang a un souci d'efficacité cinématographique. Il fait un film de propagande à suspense, et il le fait bien. Il sera lui aussi déçu, considérant qu'il a manqué de liberté. Le film, excellent, est conforme à l'esprit du roman.

Il existe un lien tragique entre les deux romans aujourd'hui publiés. Au Sierra Leone, tandis qu'il écrit *le Ministère de la peur*, l'écrivain et agent secret contrôle le carnet qu'un homme d'affaires suisse, soupçonné d'être un espion nazi, a laissé traîner dans la cabine du bateau le conduisant au Portugal. Greene épluche le carnet en douce, pendant qu'on contrôle le passeport. Il recopie vite fait, en tapant à un doigt sur sa machine, comme il a fait pour le manuscrit du *Ministère de la peur*, les noms et adresses des cibles qui y figurent. Soudain, il tombe sur ceux de la traductrice de *Deux Hommes en un*, Denyse Clairouin. Il ignorait qu'elle travaillait pour la Résistance et les services secrets anglais: «A partir de ce moment, j'ai eu peur pour elle, mais je n'ai appris qu'après la guerre qu'elle était morte sous la torture dans un camp de concentration.»

LIVRES / POCHES

Rose Vidal sonde nos âmes en peine Enquête sur une société usée

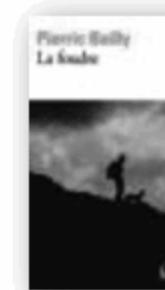
Par ALEXANDRA SCHWARTZBROD

«Pourquoi est-ce si douloureux de vivre dans nos sociétés contemporaines ?» La littérature n'en finit pas d'explorer le sujet mais Rose Vidal a une façon bien à elle de répondre à cette question : par le biais des antidouleurs et autres opioïdes qui sont devenus synonymes d'accoutumance, d'excès et souvent même de mort. «J'avais l'intuition assez forte que les antidouleurs pouvaient être une clé de compréhension de l'époque, et un symptôme aussi», explique cette autrice et artiste de 27 ans, à mettre en parallèle avec l'expansion du libéralisme.» *Drama Doll*, étrange et fascinant roman qui joue avec les phrases et les mots à la manière d'un Rubik's Cube mental, est en effet une plongée dans nos addictions contemporaines encouragées par le monde de l'argent, du toujours plus, du capitalisme qui nous transforme peu à peu en souris de laboratoire courant sans répit dans sa roue. «Le premier antidouleur, ce n'est pas le médicament, c'est l'argent qui apaise car il a le pouvoir de prendre n'importe quelle forme (luxe, soins, voyage, plaisirs...»), dit-elle. D'ailleurs, prononcez «*Drama Doll*» plusieurs fois à haute voix, et le titre prendra une tout autre signification: drama doll, drama doll... tramadol, du nom de cet opioïde qui a longtemps été prescrit sans modération provoquant des addictions parfois mortelles. *Drama Doll* est aussi le cri d'une génération qui se cherche, qui souffre de ne pas se voir d'avenir, de se heurter à des murs, et d'être considérée comme immature. «On a sans doute des trucs à apprendre de cellezéceux qui nous ont précédés, mais pas forcément plus que ce que nous avons à leur apprendre», écrit Rose Vidal. Une révolution est aussi cela : du nouveau apparaît qui n'est pas seulement l'induction directe de ce qui a été, mais autant une rupture dans un mouvement inverse, comme si l'aiguille se mettait à battre le temps dans son autre sens.» De la douleur à l'amour, il n'y a souvent qu'un pas, surtout pour cette génération bousculée par la révolution Metoo et l'explosion de tous les codes et tous les genres. «C'est au cœur des choses que je veux aller», écrit Rose Vidal, et c'est par la douleur que je prétends aller au cœur des choses, depuis mon intuition première jusqu'au fil confortant (et j'espère réconfortant) de mon enquête, parce que je prétends que la douleur est peut-être, comme l'amour, une catégorie de l'entendement, qui partage sans doute avec l'amour un terrain, un terreau commun, et que nous avons toutes ces choses à cœur, comme nous avons au cœur toutes ces choses.»

Rose Vidal termine l'Ecole des arts décoratifs après avoir validé un master de lettres, arts et pensées contemporaines et travaillé sur la contemporanéité des formes d'art depuis la Renaissance. Elle a passé une partie de l'an dernier à la Villa Médicis, à Rome, pour prolonger ses recherches sur les antidouleurs, dans l'art comme dans la littérature. «Je pensais que l'écriture serait une manière de me forger des armes contre la douleur mais, dès le début de ce roman, je me suis rendu compte que c'était passé», dit-elle. Son objectif désormais : créer et écrire pour inventer le monde, le déplier et le faire exister. ▶

ROSE VIDAL DRAMA DOLL, ROMAN SANS HISTOIRE
Gallimard «Aventures», 199 pp., 20 € (ebook : 14,99 €).

PIERRIC BAILLY
LA FOUDRE
Folio, 432 pp., 9,50 €.



«D'abord ce nom, Alexandre Perrin, et un peu plus loin ce geste étrange et criminel, un coup de planche. La coïncidence me fait rire sur le moment. Quand je dis que j'en ris, c'est de son rire à lui, bien sûr. L'affaire s'est déroulée dans les environs de Lyon, l'article prétend que le coupable s'est rendu après vingt-quatre heures à se cacher dans la nature.»

Le cas Marc'O sans Tabou Paroles d'un créateur libre et insatiable au roman exhumé

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

Derrière les figures de proie, des ombres s'agissent. Leur nom ne dit rien ou pas grand-chose, ils ont pourtant été dans la roue de *big name*. Pas par servilité ou vacuité, en étant simplement eux-mêmes. On peut considérer Marc-Gilbert Guillaumin dit Marc'O comme un créateur insatiable et un agent révélateur. Il vient d'avoir 98 ans, il a été résistant FFI à 14 ans, il a fait tous les métiers, écrivain, producteur, metteur en scène, théoricien activiste, réalisateur. Il a fréquenté les lettristes, les surréalistes, André Breton et Guy Debord, les frères Vian, les séminaires de Lacan, Jean Eustache; Il a découvert Pierre Clémenti, Bulle Ogier, Catherine Ringer; il a dirigé une école de théâtre, inventé le théâtre musical, exploré la Nouvelle Image... Son parcours donne le vertige. Ce «Cas'O» a été filmé en 2011 par Sébastien Juy (*l'Archipel du Cas'O*) et il offrait un client de choix pour la collection d'entretiens tendance situ de Gérard Berréby. Après Jean-Michel Mension, Ralph Rumney, Piet de Groof, Raoul Vaneigem, l'éditeur poursuit sa bibliothèque de témoignages, ramasse les éclats et les voix d'une époque avant qu'il ne soit trop tard. S'y rajoute désormais *l'Art d'en sortir*, fruit d'entretiens menés avec Marc'O de juillet 2022 à septembre 2024, assortis de contrepoints, de photos et de documents. «L'Art d'en sortir» dit bien la qualité de funambule du personnage, une nature qui ne tient pas en place, qui cherche toujours à se dépasser. Allia publie en même temps un texte exhumé de ses archives, le livre de jeunesse de quelqu'un qui n'est pas vraiment devenu écrivain: plus de 600 feuillets manuscrits et tapuscrits avec le titre de *Benjamin l'innocence*, sous-titré *Roman*.

Caveau de jazz. *Benjamin l'innocence* a mué à sa publication en *Délire de fuite*, plus punk qu'un banal roman d'éducation. Venu de Clermont-Ferrand où il est né le 10 avril 1927, Marc'O a 20 ans quand il débarque à Paris dans l'immédiate après-guerre. Il cherche du travail, vit de peu, ne mange pas toujours à sa faim, cherche «des filles» et des amis, passe ses après-midi au Dupont rue des Ecoles, boit du mauvais rouge rue Mouffetard, fréquente les lieux à la mode en premier lieu le Tabou, caveau de jazz réputé être le rendez-vous des existentialistes. *Délire de fuite* décrit un jeune homme qui



se cherche, se perd en beuveries et castagnes, s'exalte pour un rien et déprime souvent, surtout le dimanche. «Deux heures. Je n'ai envie de rien. J'ai mal au crâne. Je ne sais pas ce que l'on peut faire durant toute une vie, quand je pense que j'existe depuis une vingtaine d'années seulement. Demain, je serai mort peut-être. Il faut agir, se buter, construire comme si nous étions éternels.» L'écriture, on le voit, joue le rôle d'une logorrhée exorciste, tente d'éloigner la silhouette d'un père dominateur pour prendre la main sur soi-même. Le narrateur qui a tout à apprendre découvre la poésie, aime Prévert «par sentimentalité et par

plaisir», n'hésite pas à le dire à un type un peu snob chez Dupont qui lui rétorque «mais c'est un poète pour bonniche. On ne peut pas aimer Prévert». Marc'O s'affirme, se met à écrire des poèmes, et puis ce roman qu'il pensait d'abord être un journal. La suite de cette petite curiosité littéraire se trouve dans *l'Art d'en sortir*. Marc'O raconte près de soixante-dix ans plus tard ce que le jeune homme de *Délire de fuite* a fait de sa longue vie. On y entre par le Tabou, rue Dauphine, comme si on ne l'avait pas quitté juste avant. Marc'O y tombe sur Isidore Isou qui cherche de l'argent pour *Traité de bave*

ANNE PLANTAGENET
DISPARITION
INQUIÉTANTE
D'UNE FEMME DE 50 ANS
Points, 144 pp., 6,95 €.



«Un tel besoin d'exister, coûte que coûte, de sortir du lot au risque de se faire détester par le groupe... Est-ce de la hardiesse ? Du désespoir ? C'est cela peut-être qui m'attire chez cette femme. Sans doute aussi autre chose de plus souterrain, de sensible.»

Tournage du *Traité de bave et d'éternité*, à Paris en 1951.
Au premier plan : Isidore Isou et Marc'O (de profil). PHOTO DR



et d'éternité. «Mais le plus étonnant dans l'histoire, c'est que je me suis retrouvé producteur à vingt-quatre, vingt-cinq ans. Pour produire cet unique film, j'ai créé la maison de production Marc Guillaumin. Ce sera le seul film à son catalogue : après avoir produit le film d'Isou, je me suis dit que plus jamais de ma vie je ne voudrais faire cela à nouveau. Ce que je voulais : devenir réalisateur !» Le plus étonnant, c'est que Marc'O, qui fut très proche de leurs leaders, ne fut jamais ni lettriste, ni surréaliste, ni situationniste, et bien sûr pas existentialiste («Nous étions tous anti-sartriens, le monde nouveau était in-

GÉRARD BERRÉBY ET MARC'O
L'ART D'EN SORTIR
Avec la collaboration de Sébastien Coffy, Allia, 304 pp., 18 €.
MARC'O DÉLIRE DE FUITE Edition établie par Gérard Berréby et Safa Hammad, Allia, 192 pp., 12 €.

GABRIELLE FILTEAU-CHIBA
LA FORÊT BARBELÉE
Préface de Cécile Coulon, Pocket, 112 pp., 7,70 €.



«dehors
forêt noire
domaine ébène
je préfère de loin
les présences
qui acceptent de négocier»

Fangio, élément moteur Eduardo Berti revient sur une rencontre de jeunesse avec le champion automobile

Par CLAIRE DEVARRIEUX

Un jour de 1979, Eduardo Berti et son ami Fernán traversent Buenos Aires (l'écrivain de langue espagnole et française y est né en 1964), prennent deux bus et arrivent dans le quartier excentré où les attend Juan Manuel Fangio. Fangio : légende de la course automobile, incarnation de la vitesse. En deçà de quel âge n'a-t-on jamais entendu «Vas-y Fangio ?» Munis de leur magnétophone à cassettes, les deux garçons viennent interviewer «le demi-dieu national», le héros, cinq fois champion du monde, quatre fois à la suite entre 1954 et 1957. Ils ont créé un magazine sportif. Non qu'ils soient eux-mêmes sportifs, c'est l'esprit du sport qui les intéresse. On voit bien, sans qu'il soit besoin de les énumérer, les valeurs qui peuvent exalter un cœur adolescent, courage, dépassement de soi. Sinon, ils s'intéressent plutôt au cinéma, à la musique, aux livres, comme tout le monde. Justement, ils veulent parler d'autre chose.

«J'ai encore du mal à m'expliquer pourquoi Fangio, le plus grand sportif du siècle (chez nous on l'appelait comme ça, sans crainte de l'hyperbole), allait du lundi au vendredi, jours fériés compris, travailler dans une concession automobile. Avait-il besoin de cela ?» Mais *Faster*

n'est pas vraiment un livre sur Fangio, même si l'entretien réalisé alors court jusqu'à la fin du livre, par bribes, disparaissant, réapparaissant tout à trac. La disposition en brefs chapitres rend le procédé naturel. Première intervention : «Qu'est-ce que la compétition automobile pour vous ? La compétition a été un moyen pour moi. Très jeune, j'avais la passion des moteurs, je voulais apprendre la mécanique. Mon père voulait que je travaille avec lui comme maçon, mais je préférais les voitures [...]». La modestie de Fangio est telle qu'il semble le premier étonné de ses exploits, et de ses réponses, note rétrospectivement Berti adulte.

Téléphoner chez Mercedes, obtenir un rendez-vous, traverser des quartiers dont on ne soupçonne pas l'existence, poser des questions, boire un verre de lait proposé par Fangio, peut-être même monter dans la voiture de course qui trône dans l'entrepôt : les choses s'enchaînent comme si rien n'était exceptionnel, et pourtant ça l'est. Bien sûr, se dit-on, c'est la vie telle qu'elle s'est présentée ensuite qui fait de cet entretien «une ligne de démar-

cation». Mais Eduardo Berti se plaît à penser le contraire, que Fernán et lui sont devenus grâce à cette rencontre les hommes qu'ils devaient être. Ils ont continué, pendant quelques années, à signer ensemble leurs interviews de stars. Puis Fernán est resté journaliste cependant que Berti a «migré vers le pays de la fiction» – il a aussi migré vers une autre langue, un autre continent, installé à Paris puis à Bordeaux où il vit toujours, avec sa femme et son fils, lequel a son mot à dire dans cette histoire, renvoyant le passé de l'auteur à «un âge de pierre».

S'en allant à rebours, vers l'enfance, *Faster* est

dans la continuité d'*Un père étranger* et d'*Un fils étranger*, parus à La Contre Allée en 2021,

traduits par Jean-Marie Saint-Lu. Fernán surgit dès le début comme l'ami inattendu, l'ami idéal pour celui qui n'avait jusqu'alors que des copains. Il n'est pas tout de suite évident

qu'Eduardo Berti se sert de la course comme métaphore, et que le chemin emprunté avec le fanzine de son adolescence – d'abord photocopié par les parents au bureau, puis ronéoté-mène à la littérature. «Fangio laisse entendre que gagner est plus qu'une question de vitesse [...] Que la clé réside dans l'art de choisir la moindre lenteur pour chaque moment.»

moindre lenteur pour chaque moment. [...] Une vitesse optimale, construite à force de réticence, à coups de judicieuses décelérations.» *Faster* avance de cette manière, avec un calme apparent, avec d'agréables détours, quitte à inventer quelques détails pour épauler l'exactitude du souvenir.

Emmanuel Bove, Marguerite Yourcenar, Julio Cortázar, Karl Kraus et quelques autres balisent la piste. La référence essentielle reste George Harrison, l'auteur de la chanson *Faster* (1979) dédiée à la mémoire du coureur Ronnie Peterson. La première fois que l'Eduardo Berti du livre s'est trouvé assis dans un bus à côté de Fernán, celui-ci lui a demandé s'il aimait les Beatles et lequel des quatre il préférait. Cela a toujours été George, «mon favori comme talent discret et élégant». Il s'avère que le jeune Berti est tombé amoureux des Beatles en écoutant une chanson qui n'était pas d'eux, mais de Los Shakers, un groupe uruguayen. ▶

EDUARDO BERTI *FASTER* La Contre Allée, 180 pp., 20 € (ebook : 13,99 €).

LIVRES / POCHES

Faille de fiançailles L'irlandaise Naoise Dolan dans les pas de Sally Rooney

Par VIRGINIE BLOCH-LAINÉ

«Honnêtement, j'ai du mal à savoir ce que je veux.» C'est le vertige de la liberté et de l'illusion amoureuses qu'autopsie la jeune écrivaine irlandaise Naoise Dolan dans *The Happy Couple*, titre vendeur et ironique dans lequel il faut entendre à peu près le contraire, mais pas totalement, puisque si Luke et Celine entretiennent l'apparence du bonheur pour la galerie, ils le font aussi pour se rassurer eux-mêmes. Ils sont catholiques et libérés à la fois; l'alliance des contraires est l'un des motifs de ce livre qui prend l'allure d'une comédie romantique enlevée et agréable. Les héros sont sur le point de se marier alors que tout leur indique qu'ils devraient se fuir l'un l'autre: Luke était absent à ses propres fiançailles et ses «ex» masculins et féminins sont omniprésents dans sa vie. Le catalogue des signaux négatifs, les «red flag», comme disent les personnages, n'est pas close. La persévérance dans l'erreur en matière de relations amoureuses n'est pas un sujet inédit ni aboli par la fin des unions arrangées, mais Naoise Dolan parvient à faire du contemporain avec de l'archaïque. *The Happy Couple* est un texte très vif qui indique parfois trop sa capacité à attraper l'époque et ses tics, mais le lecteur ne doit pas bouder son plaisir pour autant.

Sally Rooney, vedette et compatriote de Naoise Dolan, est sa marraine en littérature. La sororité se remarque. Rooney, jusqu'à *Intermezzo* (Gallimard, 2025), était publiée en France par L'Olivier. En revanche, elle refuse toujours d'être traduite en hébreu pour boycotter Israël. Naoise Dolan arrive chez L'Olivier. Sally Rooney a poussé sur le devant de la scène le premier roman de Dolan, *Rien de sérieux* (Presses de la Cité, 2021). Comme l'autrice de *Normal People*, Dolan comprend à merveille les moeurs de ces hommes et femmes qui approchent de leurs 30 ans, couchent avec des garçons et des filles, se cabrent devant l'engagement et se montrent soi-disant délicats alors qu'ils se conduisent en chiens de la casse. Céline et Luke habitent Dublin. Elle est une pianiste reconnue et heureuse de son métier; lui travaille dans la tech en traînant les pieds. Luke est agaçant, fuyant; l'écrivaine est plutôt du côté de Céline et ce sont surtout les atermoiements de l'héroïne qu'elle étudie. Luke et Céline se connaissent depuis trois ans lorsqu'ils décident de se fiancer. Le jour J, Luke est absent. Le couple envisage tout de même de s'unir officiellement. Le roman se termine quelques jours après la cérémonie.

Comme Sally Rooney, encore, Naoise Dolan marche dans les pas de l'Anglaise Jane Austen (1875-1917) en racontant des noces et des intermittences du cœur. Son talent consiste entre autres à donner à ses personnages une épaisseur alors qu'ils ne pratiquent pas l'introspection. Leurs silences, leurs bouduries, leurs amitiés, les coups bas qu'ils commettent définissent leur caractère. Céline a une sœur, Phoebe, moins mal intentionnée qu'on le pense; elles forment une bonne équipe. Le style est alerte, des SMS sont retranscrits, des listes sont établies, c'est à la mode. Il y a de bons moments de vérité, que l'on souligne: «2010: pendant l'heure du déjeuner dans un collège mixte de Dublin, un groupe de jeunes garçons discutent de comment les hommes jouissent. Plus loin, un groupe de filles discutent aussi de comment les hommes jouissent.» Mais la fiction triomphe: les familles sympathiques et les complications créées par le mariage passent comme une lettre à la poste. ➤

NAOISE DOLAN THE HAPPY COUPLE Traduit de l'anglais (Irlande) par Nathalie Perronny, 336 pp., 23 €.

HÉLÈNE COOPER
LA MAISON
DE SUGAR BEACH
Traduit de l'anglais
par Mathilde Fontanet,
Zoé «Poche», 448 pp., 11 €.



«Notre maison de Sugar Beach: un monstre futuriste de trois étages, style années soixante-dix, flanqué d'une véranda et surmonté d'un dôme de verre monumental. Il apparaissait dès que tu quittais la route pour t'engager sur le chemin de terre, à un kilomètre et demi de là.»

Miranda July, chambre avec vue Une fugue dans un motel à l'approche de la ménopause

Par YANN PERREAU



Miranda July en 2023. PHOTO ELIZABETH WEINBERG

A quatre pattes de Miranda July est un de ces livres que l'on referme en ayant l'impression de voir le monde autrement, avec la sensation que tout est possible. Finaliste du National Book Award et traduit dans 24 pays, c'est le quatrième livre de l'Américaine, également réalisatrice et performeuse. Un personnage, dont la vie et l'œuvre ne font qu'un (son compte Instagram vaut le détour pour ses vidéos aussi délirantes qu'elle). La narratrice, une femme approchant la cinquantaine, s'ennuie ferme dans son existence de *desperate housewife* d'une banlieue de Los Angeles. Terrifiée par les premiers symptômes de la ménopause, qu'elle associe à une tragique disparition de la libido, elle se laisse happer par un événement inattendu: un mot glissé sur le pas de sa porte par un voisin, signalant que «quelqu'un aurait pris des photos de l'intérieur de sa maison au télescope». Loin de s'inquiéter, elle dit quelques pages plus loin qu'elle «espère cela depuis sa naissance».

Photos d'elle nue. Peu après, elle reçoit une somme d'argent conséquente pour avoir vu une de ses phrases reprise dans une publicité. Elle réserve aussitôt une chambre dans un hôtel

chic à New York. Puis elle envoie par textos des photos d'elle nue à ses copines (*on s'en envoie régulièrement, avec des photos de nos gosses et de nos animaux - une façon comme une autre de garder le contact*), se masturbe en attendant que le voisin Brian lui en dise davantage sur le type qui l'observe avec son télescope (*Je me suis caressée en imaginant le photographe ventru et barbu en train de se branler dans sa Subaru cinq portes noire, face à mon corps nu rayonnant sur l'écran minuscule de son appareil photo.*). Au lieu de partir, elle s'arrête dans un motel à trente minutes de chez elle, à Moravia, où elle restera plusieurs semaines, prétendant à sa famille qu'elle est en route vers la côte Est. En fait, elle tombe éperdument amoureuse d'un jeune homme du coin. Ce qui suit est bien plus qu'une banale aventure extra-conjugale. La crise existentielle qu'elle décrit, associée au «précipice» comme elle l'appelle (*cliff*) de la seconde moitié de sa vie, et les effets de la ménopause qu'elle détaille, l'amènent à réinventer totalement sa manière de vivre. Elle lit Simone de Beauvoir, dont elle s'inspire pour exposer les tensions entre liberté, désir, vieillissement et les rôles assignés aux femmes. Et tache de se laisser porter uniquement par ce qu'elle souhaite et désire. ➤

Ses jours et nuits dans ce motel deviennent autant de méditations philosophiques qu'érotiques. Elle s'éprend de femmes et d'hommes, se fait balader comme une ado romantique. Mais sa lucidité désarmande face à ses propres désirs, ses peurs, et son besoin de se libérer des normes sociales, forcent l'admiration. «On est tous dans nos bulles», lui dit son amie Jordi. «Regarde la technologie! Ça avance vite parce que les gens partagent. Les logiciels open source.» D'où cette question de la narratrice: «Pourrait-on régler une crise conjugale en open source?» Elle invite alors toutes ses amies à l'hôtel Excelsior (*Il y aura de quoi grignoter*) pour leur exposer sa situation. Nazarin, «la butch la plus tradi du monde, mariée depuis vingt ans», répond qu'elle rêverait d'avoir, ailleurs, un amant trans ou un homme très masculin. Une autre souhaite être cryogénisée à sa mort.

Acte ontologique. *A quatre pattes* est un livre dérangeant et profondément touchant, souvent hilarant, parfois désespéré. Il déborde de sexe: joyeux, subversif, homo, hétéro, effréné. La narratrice unit l'innocence d'une ado curieuse et l'expérience d'une femme mûre. Faire l'amour devient un acte ontologique et presque mystique – une façon de repenser le monde. «L'opposé de Simone de Beauvoir», note-t-elle dans son cahier. «POSSÈDE CE QUE TU VEUX. Ne te laisse pas limiter par ce qui ressemble à la réalité.» Mais la réalité revient au galop: un mail de l'école l'informe que son enfant s'est blessé. Et elle se sent nulle d'avoir, une fois encore, fui sa famille.

Le «point aveugle» du livre – ce non-dit que l'écrivain espagnol Javier Cercas attribue aux chefs-d'œuvre – Miranda July l'évoque presque par inadvertance en interview. Elle confie que son besoin de vérité absolue et de refus du compromis lui vient de son enfant. Elle ne veut pas lui expliquer plus tard qu'elle n'a pas vécu librement. Elle estime ne pas en avoir le droit. Car cet enfant, non binaire, vit son existence pleinement. Librement. ➤

MIRANDA JULY
A QUATRE PATTES
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Nathalie Bru. Flammarion, 400 pp., 22,90 € (ebook : 15,99 €).

**PHILIPPE CHANTEPIE
LOUIS WIART**
ÉCONOMIE DU LIVRE
La Découverte «Repères»,
128 pp., 11 €.



«Le deuxième défi est celui des pratiques de lectures, qui sont à la fois en recul et de plus en plus diversifiées. L'hybridation des pratiques entre les genres, les formats et les supports de lecture à laquelle on assiste s'inscrit dans un contexte d'hyper-abondance éditoriale.»

ROMANS

PATRICE GUIRAO
TROIS NOYAUX D'ABRICOT
Au Vent des îles,
240 pp., 16 €.



Beaucoup de livres et romans ont été publiés sur la guerre d'Algérie, qu'elle soit vue par les yeux des Algériens ou par celle des pieds-noirs, mais assez peu ont été écrits à hauteur d'enfant. Patrice Guirao a choisi de raconter cette page d'histoire tragique (dont l'actualité montre qu'elle n'est pas vraiment tournée) par les yeux d'un petit garçon de 8 ans, Sauveur Solin, dont on devine sans peine qu'il est largement nourri de sa propre histoire puisqu'il est né en 1957 à Mascara, au nord-ouest de l'Algérie. Sauveur est un enfant turbulent, qui adore jouer avec les copains et il ne comprend pas bien pourquoi, au fil du temps, certains ne viennent plus jouer avec lui, notamment ceux que sa famille appelle «les Arabes». A la saison des abricots, il se gare de ces fruits, même s'ils lui donnent la colique, car il a besoin des noyaux pour en faire des pignons et les projeter dans une des gouttières de l'école. Les billes, que sa mère récupère dans les paquets de lessive, il les donne aux orphelins, de toute façon les billes c'est plutôt pour les filles, lui, c'est un pignoleur, un vrai. Un soir, pourtant, il faut prendre le bateau pour la métropole et c'est presque un soulagement : sa mère lui interdisait de sortir par peur des coups de feu, il ne pouvait plus aller à l'école et jouer aux pignons. *Trois Noyaux d'abricot* est un livre bouleversant, empreint de tendresse et d'humour. **A.S.**



rencière motivationnelle. Elle est aussi l'autrice d'un livre publié et traduit en 27 langues.» Toute ressemblance avec une blogueuse existante est possible, mais Anna ressemble ici plus à la Jeanne Dielman du film de Chantal Akerman, répétitive et obsessionnelle, qu'à Béa Johnson. C'est en effet face à la vanité de sa vie apparemment comblée qu'elle décide de faire le vide, de guetter la pelure gaspillée et l'opercule pas recyclé. En vain, hélas : «j'ai l'impression que j'ai déjà vécu cette vie. Comme si ma vie avait déjà été vécue. Parqui? Par moi? Par mes enfants?» Sous la plume de Camille Azaïs, autrice et critique d'art, ces angoisses muées en éologie ascétique deviennent le portrait d'une féminité malmenée – au même titre que la nature –, de «quelqu'un qui tombe et qui, se rattrapant à la nappe, emporte avec lui le monde entier». **É.Lo**

MARIE-SABINE ROGER
LUPITA
Calmann-Lévy,
255 pp., 20,50 €
(ebook : 14,99 €).



Joseph, un homme âgé et malade, vit reclus dans son appartement et rêve sans fin de son amour perdu, de ses parents et grands-parents et du théâtre miniature créé par son aïeul. Le vieil homme se promène dans le passé comme on se promène dans la vie et ne sait plus vraiment quelle dimension il habite. Un soir, il découvre Lula, la fillette de sa voisine, seule sur le palier. Il l'invite à attendre sa mère chez lui et dès lors son quotidien va être bouleversé par cette

enfant lumineuse et innocente. Mais l'irruption de la vie est-elle toujours un cadeau? Car Joseph cache chez lui une trace étrange d'un passé heureux, Lupita, la marionnette éponyme qui hante le récit comme une figure à la fois fascinante et inquiétante, l'hôte très conciliante d'un théâtre miniature où les émotions sont codifiées et maîtrisables. Or dans la vie où tout est mouvement ça ne marche pas comme ça... **N.A.**

ANNE TYLER
TROIS JOURS EN JUIN
Traduit de l'anglais
(Etats-Unis) par Cyrielle Ayakatsikas.
Phébus, 192 pp.,
20,90 € (ebook : 14,99 €).



Vingt-cinquième titre de la discrète championne des aventures domestiques, dont les débuts remontent à 1964. Anne Tyler avait 22 ans. On craint un instant que l'intrigue patine dans l'ornière désuète d'un dilemme : la fille de la narratrice est informée, à la veille de se marier, que son promis a fauté. Faut-il tout annuler? Finalement, non. Entre répétition de la cérémonie du mariage et «journée beauté», bienvenue dans l'Amérique profonde et ses coutumes bizarres. Mais voici que le roman bifurque pour s'intéresser à la génération des parents. La narratrice, 61 ans, contrainte d'héberger son ex qui débarque avec un chat, se livre à une introspection en bonne et due forme. A quoi ressemblait leur couple? Pourquoi ont-ils divorcé? L'heure est propice aux bilans, et, peut-être, à l'espoir. Elle vient d'apprendre qu'elle est virée. Adjointe depuis onze ans de la directrice d'une école de jeunes filles, elle ne lui succédera pas alors que celle-ci prend sa retraite. Motif: «Les interactions sociales n'ont jamais été votre point fort.» Et si c'était vrai? **C.I.D.**

HÉLÈNE VEYSSIER
PARMI TOUTES
LES AUTRES
Buchet-Chastel, 176 pp.,
17 € (ebook : 11,99 €).



«Tu es sotte», lui avait lancé le grand homme sur le pas de la porte, après une rencontre en chambre d'un jour de mai. La

ALAIN CORBIN
HISTOIRE DU SILENCE
DE LA RENAISSANCE
À NOS JOURS
Espaces libres «histoire»,
214 pp., 8,50 €.



«Huysmans n'a cessé dans ses romans, notamment dans ceux de la conversion, de montrer ses héros – Durtal par exemple – en quête de silence, désireux de s'y réfugier, attirés en particulier par celui qui règne dans "les églises désertes et les chapelles noires."»

MONTSERRAT ROIG

L'HEURE VIOLETTE
Traduit du catalan par Marc Audi. La Croisée, 240 pp.,
22 € (ebook : 14,99 €).



La Catalane Montserrat Roig (1946-1991) a été traduite pour la première fois en français en 2024. Grâce à la même maison et au même traducteur, Marc Audi, nous découvrons *l'Heure violette*, dont certains personnages étaient déjà ceux du *Temps des cerises*.

Le texte est vivant, dense et riche de réflexions. Natalia a trouvé le journal intime de sa mère, Judit, sous forme de «papier-lards». Elle demande à sa meilleure amie, Norma, une écrivaine, de les transformer en un roman. Judit a vécu la Seconde Guerre mondiale auprès d'une amie, Kati. Norma accepte d'accomplir ce que Natalia lui demande. En résultent plusieurs textes en un, des témoignages de femmes de générations différentes, puisque Natalia et Norma s'expriment aussi. Les héroïnes se posent des questions et comparent leurs expériences. L'appétit de pouvoir existe-t-il chez les hommes comme chez les femmes? Peut-on se contempler longtemps nue dans la glace sans éprouver de gêne? Quand les hommes se sont-ils mis à caresser le corps des femmes autrement? **V.B.-L.**

petite danseuse de l'Opéra, repérée par le peintre Edgar Degas, au lieu de se rebeller - en est au XIX^e siècle et les femmes manquent de défense - décide de lire et se cultiver. Toute sa vie, alors qu'elle a fait un bon mariage avec un gentil libraire, déconstruit comparé aux goulots de l'époque, elle se rappellera sa brève idylle avec l'artiste. Un dessin laissé par Degas puis disparu reste comme un talisman dans l'esprit de celle qui se prénomme Adèle. Une histoire de fidélité et d'amour secret à l'ancienne. **F.F.**

RECUEIL

**COLLECTIF (dirigé
par ROMAIN BOISSIÉ)**
D'UNE BIBLIOTHÈQUE
À L'AUTRE La Manufacture
de livres, 248 pp., 18,90 €
(ebook : 12,99 €).



S'il est simple d'agir - puisque les actions peuvent être de toutes sortes, des plus insignifiantes aux plus puissantes - il n'est pas aisément de définir le concept. De prime abord, l'action «doit a minima être entendue comme cette modification réelle du monde pouvant être produite par un comportement d'un certain type». Mais si l'on dit «produire», il faut supposer une certaine conscience, une intention : si on se retournant, on fait du coude tomber un vase, sans le faire exprès, est-ce une «action»? De plus, si «sentir, c'est éprouver une modification subie», comme l'écrit Jules Lagneau, que peut vouloir dire «se sentir agissant», vu qu'«aucune action ne peut-être éprouvée puisque éprouver signifie nécessairement recevoir et non produire»? Que donnerait alors une phénoménologie de l'agir, si, dans le sillage de Kant, on définit la phénoménalité par «sa réceptivité et son impuissance», et à quelles conditions est-elle possible? Docteur en philosophie (université Paris I-Sorbonne), membre fondateur de la Société francophone de phénoménologie, Charles-André Mangeney prend à la racine, dans cet ouvrage exigeant, sinon ardu, la question, en tentant de voir quelle «magie» pourrait résoudre la contradiction d'une action comme puissance et impuissance d'agir. **R.M.**

CAMILLE AZAÏS
MINIMALE
Rotolux Press, 96 pp., 15 €.

«Elle s'appelle Anna O. Elle est fondatrice du mouvement "zéro déchet". Elle est confé-

SUR LIBÉRATION.FR

La semaine littéraire Lundi, poésie : un recueil inédit d'Audre Lorde, *Une merveilleuse arithmétique de la distance. Poèmes 1987-1992* (traduit par Providence Garçon et Noémie Grunenwald, Gallimard). Mardi, c'est SF : Yusuke Kishi livre une vision future *Du nouveau monde* (tomes 1 et 2 traduits par Dominique Sylvain et Mai Beck, Pocket et Robert Laffont). Mercredi, on suit une sorcière dans *Black Girl Unlimited* d'Echo Brown (traduit par Marion Danton, l'Ecole des Loisirs). Jeudi polar : *Près du mur nord* de Petra Klabouchova (traduit par Barbora Faure, Agullo Noir).

LIVRES /

LIBRAIRIE ÉPHÉMÈRE

L'ode au fumier et à la Lune
de Jean-Noël Falcou

Par VINCENT THEVENIN paysan

Pour mes 56 ans, mon épouse Marilyne m'a offert *Journal d'un paysan* de Jean-Noël Falcou, ode à la matière naturelle, transformée, vivante et spirituelle. Etant paysan, en agriculture biologique depuis près de vingt ans dans la Drôme des collines, l'idée de lire le quotidien d'un autre agriculteur m'a séduit. D'autant que je m'étais essayé à écrire un haïku – ces petits poèmes japonais de 17 syllabes réparties en trois vers – chaque jour pendant un an. 365 petits morceaux de vie.

Le livre de Jean-Noël Falcou, écrit sous forme de journal intime, m'a touché car il rend compte de l'engagement du paysan, corps et âme. Et ce lien, je le ressens quotidiennement avec le vivant, dans sa plus grande beauté et simplicité. Il écrit : «*J'ai toujours pensé que l'échelle souffrance-plaisir était relative. Elle dépend de son étalonnage. Si l'on a beaucoup souffert, que notre référence basse est très basse, une situation mitigée surestimée bien au-dessus de la moyenne. On est heureux quand on sait que la distance entre le pire et le moment vécu est grande. En deux heures, le soleil m'a fait la courte échelle vers la plénitude.*» Ce lien à la terre est chaque jour renouvelé : le matin avec le plaisir de se lever et de sentir l'air du jour. Toute la journée, je partage avec elle et les rouges-gorges le labeur, les difficultés et les joies. Le soir, avec la Lune, je m'endors aussitôt couché, harassé d'une bonne fatigue. «*Si mon pays avait une bande-son, ce serait la musique de ces nuits douces et lumineuses. Elle déclenche automatiquement un sourire d'apaisement qui chasse les petites choses et fait remarquer les étoiles.*»

Jean-Noël Falcou, dans ses partages simples du quotidien, nous rappelle que pour comprendre la marche du monde, il faut être en admiration devant un tas de fumier, devant un croissant de Lune, devant la source qui bruisse doucement... L'alliance avec la rivière, la forêt, les humains et les non-humains, face au chaos climatique que nous vivons chaque jour dans nos fermes. «*Dimanche 20 février. Enfant, je me demandais pourquoi le mot "temps" désignait à la fois l'écoulement des jours et la météo. Depuis que je suis paysan, je sais. Pour la même raison que le mot "culture" désigne tout à la fois le travail de la terre et notre rapport au monde.*»

JEAN-NOËL FALCOU
JOURNAL D'UN PAYSAN
Wildproject, 224 pp., 20 €.



OLIVIER LABAN-MATTEI MYOP

Ecrivains
en live

A Littérature Live, à Lyon, Jan Carson présente *le Fantôme de la banquette arrière* (traduit par Dominique Goy-Blanquet, Wespieser) ce samedi à 18 h 30, tandis qu'à 11 h, Bora Chung (*la Ronde de nuit*, traduit par Kyungran Choi et Pierre Bisiou), Brian Evenson (*Membre fantôme*, traduit par Jonathan Baillechache, Rivages) et Simon Bréan (*Futurs POP*, PuPN) dialoguent à 11 h aux Imaginales à Epinal. A Marseille, à Oh les beaux jours ! Hélène Gaudy parle d'*Archipels* (l'Olivier) mardi à 18 h.

Prix de
saison

Olivier Paquet a le grand prix de l'Imaginaire du roman francophone (*l'Ost Céleste*, l'Atalante) et Alastair Reynolds celui du roman étranger (*la Maison des soleils*, traduit par Pierre-Paul Durastanti, le Bérial'). Frédéric Pajak (*les Etrangers*, Noir sur Blanc) reçoit le prix Paul-Jean Toulet et Caroline Hinault (*Traverser les forêts*, Rouergue) le prix littéraire de la Porte dorée. L'International Booker Prize va à Banu Mushtaq pour *Heart Lamp* (And Other Stories).

VENTES

Classement datilib des meilleures ventes de livres (semaine du 16 au 22 mai)

ÉVOLUTION	TITRE	AUTEUR	ÉDITEUR	SORTIE	VENTES
1 (2)	La Meute	Belaïch et Pérou	Flammarion	07/05/2025	100
2 (1)	L'Heure des prédateurs	Giuliano Da Empoli	Gallimard	03/04/2025	61
3 (10)	Clamser à Tataouine	Raphaël Quenard	Flammarion	14/05/2025	48
4 (3)	Les Heures fragiles	Virginie Grimaldi	Flammarion	07/05/2025	42
5 (5)	Intérieur nuit	Nicolas Demorand	Les Arènes	27/03/2025	34
6 (7)	Mon vrai nom est Elisabeth	Adèle Yon	Sous-Sol	06/02/2025	31
7 (86)	Wanted	Philippe Claudel	Stock	14/05/2025	23
8 (4)	A retardement	Franck Thilliez	Fleuve Editions	02/05/2025	23
9 (6)	Les Piliers de la mer	Sylvain Tesson	Albin Michel	02/04/2025	20
10 (13)	La Très Catastrophique Visite...	Joël Dicker	Rosie & Wolfe	04/03/2025	19

Il arrive au galop laissant à sa droite *les Piliers de la mer*, repoussant *A retardement* sur sa gauche pour s'infiltrer à la suite de *Clamser à Tataouine*, roman d'un psychopathe tueur de femmes, qui rêve de faire de l'ombre à *l'Heure des prédateurs* et à *la Meute*. Les titres du trio de tête montrent décidément les dents. Le nouvel arrivé, *Wanted* de Philippe Claudel, ne dépare pas : sur sa couverture, trois avis de recherche façon western, Wanted Donald Trump, Wanted Elon Musk, Wanted Vladimir Poutine. Le président de

l'Académie Goncourt a bien été inspiré par l'actualité. Dans la conférence de presse qui ouvre le «roman», Musk un bébé dans les bras répète qu'il offrira un milliard de dollars «à celui qui buterait ce fils de pute de Vladimir Poutine». Et puisque la réalité internationale dépasse aujourd'hui la fiction, Philippe Claudel a choisi la fiction pour surpasser encore cette réalité grotesque. Avec «une fable burlesque, une dystopie grinçante qui montrent les fous devenir plus fous». Et même mourir. **F. RI**

Source : Datalib et l'Adelc, d'après un panel de 358 librairies indépendantes de premier niveau. Classement des nouveautés relevé (hors poche, scolaire, guides, jeux, etc.) sur un total de 92581 titres différents. Entre parenthèses, le rang tenu par le livre la semaine précédente. En gras : les ventes du livre rapportées, en base 100, à celles du leader. Exemple : les ventes de *l'Heure des prédateurs* représentent 61% de *la Meute*.

Rendez-
vous

Ce samedi, à 10 h, au Festival du premier roman de Chambéry, rencontre entre Julia Deck (*Ann d'Angleterre*, Seuil) et Mathieu Larnaudie (*Trash vortex*, Actes Sud), et entre Dima Abdallah (*D'une rive l'autre*, Wespieser) et Minh Tran Huy (*Ma grand-mère et le pays de la poésie*, Flammarion). Mardi à 18 h, Antoine Compagnon présente *Désonoriser le contrat. Roland Barthes et la commande* (Gallimard) aux Cahiers de Colette (23/25 rue Rambuteau, 75004).

COMMENT ÇA S'ÉCRIT

Martin Suter, les embarras du détective

Par MATHIEU LINDON

«O n ne mesure pas la richesse à l'argent qu'on possède, mais à celui qu'on dépense.» Après quatre réjouissants épisodes entre 2011 et 2015 – *Allmen et les libellules*, *Allmen et le diamant rose*, *Allmen et les dahlias* et *Allmen et la disparition de Maria* –, voici une nouvelle aventure du spécialiste du «cosy crime» (dixit la quatrième de couverture) créé par le Suisse Martin Suter, né en 1948 et auteur, entre autres, de *Small World* et *le Cuisinier*. Johann Friedrich von Allmen est un ancien riche qui résout paresseusement de luxueuses affaires pour continuer à vivre comme avant. Dans *Allmen et le dernier des Weynfeldt* (*le Dernier des Weynfeldt* est un roman de Martin Suter paru en France en 2008), on trouve : un vol de tableau – vrai ou faux, telle est la question, comme toujours –, un cadavre dans l'escalier – meurtre, accident, qui sait ? – et une méfiance généralisée – «des suspects qu'on ne suspectait pas», politesse oblige, mais qui n'en sont pas moins suspects. Le dernier des Weynfeldt est ici le premier des riches mais Allmen n'a pas abandonné ce rôle, continuant à distribuer d'exagérés pourboires dont il ignore le montant, «il ne regardait jamais les billets d'au moins près». Et, comme «on n'a guère d'espoir d'être soutenu par Allmen quand on prône des mesures économiquement viables», Maria et Carlos, ses employés de maison et associés, passent outre le patron quand argent fait nécessité. Car Allmen n'est pas un foudre de guerre. Est-il «du genre à attaquer tout de suite les missions difficiles ? – Pas quand je peux l'éviter».

Lorsque le roman commence, il y a quelque chose qui ne va pas chez lui. «C'était la cravate. Elle n'allait avec rien. Ni avec son costume, ni avec le temps, ni avec son visage, ni avec son humeur.» Et, l'intrigue principale étant en fait secondaire quoiqu'on en attende la résolution avec l'intérêt de mise quand se posent de tels mystères, la psychologie du personnage et les métamorphoses de la lexicographie prennent une place considérable dans le charme du livre. Le mot «distingué», Allmen le trouve vulgaire. «Quelqu'un de réellement "distingué"

ne l'aurait jamais employé.» Il est habitué à «laisser une ardoise» dans les endroits où on le connaît. «Ou, comme il appelait ça, à "temporiser".» «Les gens comme nous n'ont pas de dettes, avait coutume de dire Allmen, les gens comme nous ont des embarras.» On ne dit pas sentir la transpiration mais «le curry», parce que les deux odeurs sont proches et l'une plus honorable que l'autre. Une contemporaine peut commenter la stratégie commerciale d'Allmen : «La différence entre un investissement et une bêtise est parfois égale à zéro.» Il n'empêche qu'il va faire le poids face à «une harpiste enchanteresse» aux «mains sales», un «dragon domestique venimeux», un «architecte buté» et un «artiste peintre» qui précise : «Comme on dit gymnastique artistique et artiste pétomane.» «Quand on manie beaucoup d'argent, on peut aussi en perdre beaucoup, dit Allmen qui savait de quoi il parlait», histoire que l'argent soit un mobile qui ne laisse personne de côté.

«Les exceptions sont plus belles que les règles», est-il dit quand un couple prétendument séparé se retrouve dans le même lit, tandis qu'un couple toujours prétendument en activité passe son temps à se séparer. Ce qui complique les choses. «La criminologie se veut rationnelle et dépourvue d'émotion. Nous devrions nous y tenir et aborder l'affaire d'un point de vue simplement théorique» : c'est ainsi qu'Allmen doit légèrement tancer son riche client. Mais les choses les plus compliquées peuvent déborder du cadre de la criminologie, par exemple quand la précieuse Maria «se mit à la partie la plus difficile de son travail pour une droitière : vernir les ongles de sa main droite». Et «vivre dans le moment présent», y a-t-il des gens pour arriver à faire ça ? «Allmen prit le temps de réfléchir. / – Je ne sais pas si je vis dans le moment présent. Mais pour être honnête, je pense encore moins au lendemain.» Après quoi il est «presque effrayé par cette auto-analyse un peu trop réaliste», lui qui a depuis l'enfance sa «technique pour masquer la prétendue réalité chaque fois que c'était possible». Et puis il n'y a pas que l'identité du voleur ou de la voleuse de l'éventuel Picasso ou le désir et l'amour qui soient des énigmes, l'amitié aussi, puisque le roman se termine ainsi : «– On n'est pas forcés de tout savoir, n'est-ce pas ? Y compris sur ses bons amis. / Ni de leur dire ce que l'on sait, pensa-t-il très fort.»

«C'était la cravate.
Elle n'allait avec rien.
Ni avec son costume,
ni avec le temps,
ni avec son visage,
ni avec son humeur.»

MARTIN SUTER ALLMEN ET LE DERNIER DES WEINFELDT Traduit de l'allemand (Suisse) par Olivier Mannoni. Phébus, 190 pp., 16,50 € (ebook : 11,99 €).



LE SEUIL

POURQUOI ÇA MARCHE

«Machérie» casée Roman-photo de Marguerite Abouet

Par FRÉDÉRIQUE FANCHETTE

Elle a une douce rose, s'appelle Meghan, appartient à l'âge où on croit que les crapauds se transforment en princes charmants et elle pleure. Peut-être que le clochard a été mangé par des pigeons affamés. Ah ouf, le voilà qui sort de l'immeuble parisien en briques, tout rutilant au bras de l'héroïne des *Amours de Machérie*.

Marguerite Abouet, l'autrice franco-ivoirienne des BD jeunesse à succès *Aya de Yopougon*, a embarqué dans sa nouvelle aventure – une incursion dans le roman-photo –, le chanteur hexagonal Albin de la Simone (Julio le clochard) et pour le rôle de Machérie, l'actrice et humoriste franco-camerounaise Izabella Maya.

Pitch : Machérie a été plongée à 30 ans par un certain Bienaimé qui «aime les aiguilles rouges à présent». Parenthèse : Il y a beaucoup de dictons et de métaphores inventés de toutes pièces dans ce livre mené à un train d'enfer, enfin train, ils prennent plutôt l'avion. Depuis Abidjan donc, la famille harcelante au téléphone réclame que Machérie amène Bienaimé, dont le portrait orne des boubous. Les parents, oncle et tante sont impatients, presque menaçants : on attend ce mariage pour caser les cou-

sines. Machérie s'arrache les tresses et finit par avoir une illumination : le clochard en bas de la rue qui fait la sérénade fera bien l'affaire. Julio prétendra être Bienaimé et de retour en France chacun reprendra sa vie. Enfin c'est ce qu'elle croit, le cœur à ses raisons... Hélas, à Abidjan, Julio que l'on croit riche – il serait le fils de Julio Iglesias et chante d'ailleurs plus qu'à son tour –, est enlevé. Machérie part à sa recherche, se retrouve dans un village, nommé Domolon, dont on a déjà entendu parler dans *Aya de Yopougon*.

1 Mais que lui trouvent-elles, à ce Julio ?

C'est la question que se pose un diplomate français expatrié, voisin de la famille, chez qui se déroule un cocktail avec piscine et personnel. Même la femme du diplomate se pâme intérieurement pour Julio. Comment peut-on s'enticher ainsi d'un homme avec une perruque jaune ? Les mystères du charme masculin... En tous les cas, sur la liste des femmes conquises, il y a aussi les cousines à caser, des bombes habillées de rouge avec des trou-trous, et une vieille femme de Domolon qui va protéger ce Blanc à la descente d'alcool légendaire. Il gagne d'ailleurs un concours entre villages.

2 Et la sororité dans tout ça ?

Ce n'est pas brillant, là encore beaucoup de retournements sont à venir. La femme de diplomate décide après le rapt d'aider Machérie qui ressent une sorte de manque. En tenue de brousse, elle l'embarque en voiture tout-terrain pour retrouver le disparu. Machérie va se retrouver saucissonnée. Quant aux cousins, elles ne manquent pas d'air.

3 Un roman-photo doit-il forcément être laid ?

Oui !!! C'est tout le charme du roman-photo. Les photos sont parfois tartinées de gouache, les vêtements sont douteux, et les acteurs adorent outrer leurs mimiques. Bref, les *Amours de Machérie* se lisent comme dans un rêve. On se tient les côtes. Et «que le meilleur buveur de koutoukou gagne !»



MARGUERITE ABOUET LES AMOURS DE MACHÉRIE Avec Albin de la Simone et Izabelle Maya, Seuil, 96 pp., 19,50 €.



La metteuse en scène de «A Tavola», Floriane Facchini, à Cavaillon, mardi.



Des pétales de coquelicots cueillis près de la Durance.



Par
ÉMILIE LAYSTARY
Envoyée spéciale à Cavaillon (Vaucluse)
Photos **LEONOR LUMINEAU**

Remettre du sensible dans la grande conversation de l'éologie: pour donner à «manger et boire» le paysage, la metteuse en scène Floriane Facchini mène des projets artistiques qui s'articulent autour des idées d'alimentation et de territoire. Avec pour médium, «des narrations culinaires». «On part de l'aliment pour questionner nos manières de vivre avec notre environnement. La recette est un point de départ», développe-t-elle. Aux côtés de la spécialiste en lactofermentation Sylvie Allegrini, Floriane Facchini a par exemple imaginé un cocktail poétiquement intitulé «Boire le coucher de soleil sur la Durance». Ortie, romarin, armoise, sureau, coquelicots... Composée de plantes cueillies le long de la rivière du sud-est de la France, la boisson se déguste comme un prélude à une discussion sur la Durance, «une ingestion consciente du paysage». «On parle ensuite du cadre dans lequel s'est faite la cueillette, de la pollution des cours d'eau, de biodiversité. Les gens nous disent qu'ils ont l'impression d'entrer dans des thématiques complexes à travers la chose concrète qu'est cette boisson», se félicite l'artiste, qui précise jouer ici avec l'idée de carte postale.

Vaste banquet

La démarche se veut située. «On va prendre le contrepied de l'agro-industrie qui a déconnecté l'agriculture à l'écosystème. Nous, on veut remettre le vivant et la biodiversité au cœur de

Alimentation De quoi demain sera frais?

A mi-chemin entre l'expertise scientifique et la démarche artistique, la metteuse en scène Floriane Facchini convoque agriculteurs, chercheurs et élus pour une grande enquête sur le repas de demain. Le projet a été lancé vendredi dans le cadre du festival Confit, dans le Vaucluse.

pratiques agricoles et alimentaires. Tout part donc de la table. C'est à partir d'elle que l'on va mettre collectivement à l'épreuve nos attachements, bons comme mauvais.» Vendredi, dans le cadre de Confit, festival qui mêle cuisine et théâtre à la Garance (scène nationale de Cavaillon, dans le Vaucluse), dont Libération est partenaire, la metteuse en scène a lancé A Tavola, un vaste projet d'enquête qui durera deux ans (1). Objectif: inventer le repas de demain, depuis le Luberon et les Alpilles, deux massifs particulièrement touchés par le réchauffement climatique. A mi-chemin entre l'expertise scientifique et la démarche artistique, ce projet de recherche-action «permettra de créer du lien, du dialogue et de nouveaux récits autant que de la connaissance et a pour objectif de faire émerger des solutions génératrices de biodiversité et de favoriser l'adaptation aux aléas climatiques». Il voit le jour dans

le cadre du programme national Erable, qui s'inscrit dans la stratégie nationale pour la biodiversité 2030. Ce dernier vise à accompagner les collectivités locales dans la construction d'une «mise en récit de la biodiversité». Très concrètement, «l'idée est de réunir autour de la table, au sens propre comme au sens figuré, les agriculteurs et agricultrices, scientifiques, élus, artistes... pour réfléchir ensemble au repas de demain», explique Floriane Facchini. Le projet se conclura en 2027 par un vaste banquet en collaboration avec la cheffe étoilée Nadia Sammut, pour donner à voir un horizon alimentaire souhaitable pour l'an 2040. «La démarche est inductive. On va

dérouler nos hypothèses au fur et à mesure de nos observations. Ce sera aussi l'occasion de proposer des ponctuations, dites «mises en bouche» pour montrer au public l'avancée de nos recherches.»

«Vertu transformative de l'art»

Autant d'enquêtes de terrain et de performances culinaires pour imaginer des modèles agricoles et alimentaires respectueux de la biodiversité. «Par le culinaire, on traverse la question politique et sociale», se réjouit l'artiste. Elle a travaillé ces dernières années sur des projets suivant le même fil rouge, comme Cucine, une performance immersive et sensorielle pour digérer et ingérer par les plats les récits agricoles. Ou encore la Pastasciutta antifascista de Casa Cervi, une épopee culinaire retracant l'histoire d'une famille italienne qui, en 1943, a cuisiné des pâtes pour tout son village (chose interdite sous le régime fasciste) afin de célébrer la destitution de Mussolini.

Cette fois, avec A Tavola, l'idée est d'explorer la «redirection écologique».

«Même s'il en est assez proche, ce concept diffère de celui de transition agroécologique en assumant le fait que le changement attendu ne sera ni une inflexion marginale du système dominant actuel, ni une utopie «hors sol» imaginée en dehors du cadre de contraintes du monde dans lequel on vit», explique Rodolphe Sabatier, chercheur en agronomie à l'Inrae prenant part à la recherche. «La ligne de crête est ténue mais cette posture vise à ne tomber dans les caricatures ni d'un côté ni de





Le cocktail «Boire le coucher de soleil sur la Durance», à base de plantes



Et si on apprenait à guérir nos émotions par le partage de la nourriture?

Avec sa performance «Freekeh», présentée à l'occasion du festival Confit, la dramaturge libanaise Hiba Najem ravive la mémoire de sa tante décédée et invite les spectateurs à partager sa mélancolie autour d'une même tablée.

l'autre», précise-t-il. Rodolphe Sabatier veut croire en «la vertu transformative de l'art», ou «la capacité de l'art à transformer les gens, pas juste à travers la diffusion d'une œuvre mais parce que le public participe au processus artistique». «On fait ça aussi en recherche: on ne se contente pas de produire des connaissances pour ensuite les diffuser; on fait aussi de la recherche-action qui implique de construire les problématiques avec les acteurs concernés.» Au quotidien, nous sommes régulièrement exposés à la problématique écologique, à travers une météo qui n'a aucun sens comme à une actualité qui n'en a pas beaucoup plus. «Mais quand l'alerte est constante et qu'elle reste au niveau rationnel, on finit par ne plus y prêter attention. Dans ce contexte, changer les pratiques est difficile», constate Floriane Facchini. Alors il y a un enjeu à imaginer de nouvelles manières de sensibiliser.» ◆

(1) *A Tavola*, une enquête de Floriane Facchini. En partenariat avec les parcs naturels régionaux du Luberon et des Alpilles, de l'Inrae et de Origens Medialab, le Citron jaune et la Garance.



CETTE SEMAINE DANS LA NEWSLETTER «TU MITONNES»

A découvrir : les tops de Libération, notre quiz Question pour un chapon, des recettes, reportages, chroniques...

Notre newsletter est envoyée tous les vendredis

Il y a quinze ans, quand le père de la dramaturge Hiba Najem est mort, les voisins se sont relayés aux fourneaux. Ils ont cuisiné pour la famille endeuillée afin de lui offrir la possibilité de ne penser à rien d'autre qu'à sa tristesse. Une solidarité discrète, à travers des plats chauds et des casseroles pleines. Depuis, la place du deuil a changé, observe la metteuse en scène d'origine libanaise. Récemment, «à la mort de ma tante, on a eu recours à du catering. Un buffet de sandwichs, impersonnel et rapide à mettre en place, car le temps du chagrin s'est raccourci». Comme il fallait reprendre le cours de son existence, aussi vite que

possible. Les rituels funéraires ont évolué. Moins de moments partagés, moins de cuisine, moins de soin. Simples et ordinaires, certains gestes abritent pourtant la possibilité d'une guérison. C'est précisément «ce temps qu'on laisse à la tristesse» que Hiba Najem a voulu travailler dans sa nouvelle pièce.

Résilience. Avec Freekeh (1), troisième performance de sa série culinaire (commencée avec Lentilles au fenouil - Aadas bi choumar - puis Chaussons aux tomates - Fatayer bi bana-doura -, accueillies à la Garance en mai 2024), l'artiste ravive la mémoire de sa tante Souad à travers son plat préféré qu'est le

freekeh. Il y a beaucoup à dire à propos de cette «graine de la résilience» : «On l'a longtemps cru bonne à jeter avant de finalement s'apercevoir de son bon goût. Née quelque part entre la Palestine et le Liban, cette graine symbolise aujourd'hui le deuil de la terre. Au-delà de mon deuil personnel, il y a aussi un deuil politique», commente Hiba Najem, à propos de la guerre à Gaza. Il n'est plus seulement question de perdre un être cher, mais aussi un territoire.

Au début de la performance, jouée à l'occasion du festival Confit, à Cavaillon, le public assis sur deux rangées de chaises se fait face, dans une lumière froide et le silence. Pesante, l'ambiance est typique de celle qui suit l'annonce des décès. Autour de Hiba Najem, les spectateurs sont peu à peu conviés à dresser une table, émincer des légumes, allumer des bougies. Doucement, des fleurs envahissent la scène, des couleurs ap-

paraissent, la pièce se réchauffe. Parce qu'elle est partagée, la mélancolie semble s'alléger un peu. «La table devient festive. Et si on apprenait à guérir nos émotions par le partage de la nourriture?» appelle de ses voeux celle qui, après avoir étudié le théâtre à Avignon, partage désormais sa vie entre le Liban et la France.

Universel. Passionnée par «la théâtralité de la nourriture», Hiba Najem propose ici une plongée dans les traditions et les rituels observés durant les quarante jours après un décès. Sur scène, les effluves du repas se mêlent aux mélodies populaires du Liban jouées par le musicien accordéoniste Samah Bou El Mouna. Bouchée après bouchée, l'universel pointe le bout de son nez. N'a-t-on pas tous quelqu'un à pleurer? Soudain, le deuil devient collectif. Au-dessus de la nappe circule alors une pensée pour celles et ceux qui nous ont quittés depuis quarante jours, quarante mois ou quarante ans.

E.L. (à Cavaillon)

(1) Freekeh, ce samedi à 12h 30 et ce dimanche à 19 heures. Dans le cadre du festival Confit, à la Garance, scène nationale de Cavaillon, en partenariat avec Libération.

FOOD/



Reproduction
en cire d'un buste
du XIX^e siècle. A l'usine
Trudon, dans l'Orne,
le 25 mars.

Par

MARIE OTTAVI

Envoyée spéciale
à Saint-Langis-lès-Mortagne (Orne)
Photos **LUCILE BOIRON. MODDS**

En tête de gondole, dans les supermarchés français, on trouve désormais un nombre non négligeable de bougies parfumées. Des produits vendus à très bas prix, à partir de 3,95 euros pour Red Love de Carrefour ou 5,90 euros pour la Forêt enchantée chez Leclerc. Marqués d'un «fabriqué en France», ces produits abordables au nom chatoyant sont bien assemblés sur le territoire français mais «le verre est fait a minima en Asie, les cires viennent des Etats-Unis, les mèches d'Allemagne, le parfum n'en parlons pas. Si vous avez fait le design et le développement en France, vous pouvez indiquer un made in...» explique un artisan cirier.

Le Covid et les mois de confinement ont boosté un marché en développement, et attisé les appétits. Des bougies de piètre qualité sont désormais à la portée de toutes les bourses, avec de multiples bémols: elles se consument plus vite, propagent une odeur forte ou à l'inverse un parfum très fade, une flamme noire voire des particules de suie dans la pièce où elles sont allumées. Avec ces produits plus qu'aucun autre, il est recommandé d'aérer la pièce où ils se trouvent et de ne pas les faire brûler quotidiennement pour éviter une trop forte concentration de particules fines dans l'atmosphère.

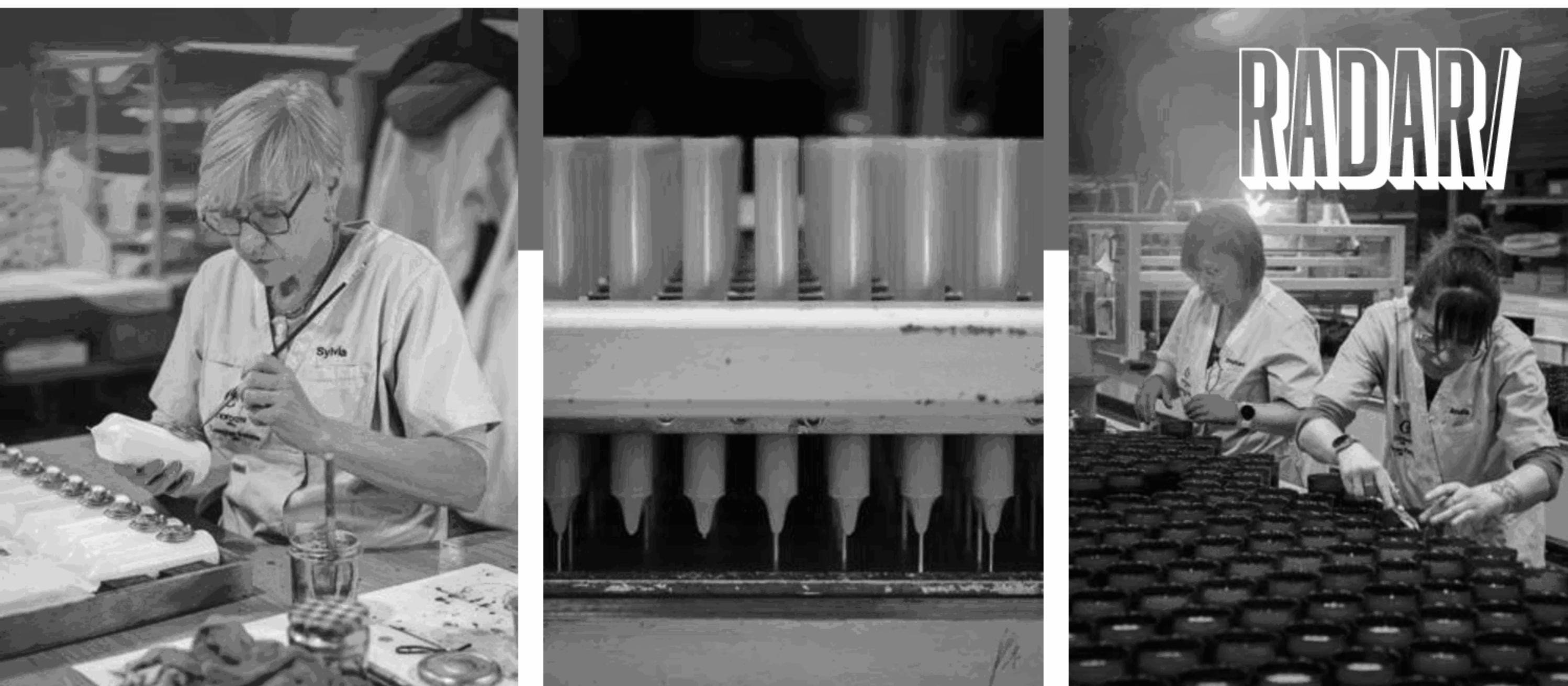
Cadeau facile quand on manque d'idées

Des maisons, plus ou moins anciennes, et des marques issues de la parfumerie de niche, se concentrent au contraire sur la qualité de leur production. A moins de trois heures de Paris, dans le Perche vallonné, région prisée des citadins en mal de verdure, voici l'usine des cires Trudon, dont le prestige fait écho à la royauté française et à son château versaillais. Fondée en 1643, Trudon est devenue manufacture royale en 1719, et fournisseur des cierges d'église – avant que celle-ci ne se tourne vers des produits moins chers venus de Chine. Elle est aujourd'hui une référence au rayonnement international. A Saint-Langis-lès-Mortagne, 31 employés se partagent entre la production, le laboratoire et l'administration, pour produire les bougies des deux marques, Trudon et Carrière Frères, du groupe CIR (Carrière icco réunis), et celles d'autres clients parfois prestigieux, dont certains préfèrent ne pas être mentionnés.

Pendant les périodes les plus denses, Noël en tête, ou le week-end de la fête des mères, la manufacture «peut produire jusqu'à 5000 bougies par jour», précise Mathilde Corbin, directrice marketing du groupe CIR, qui mène la visite. Le hangar, gris et haut de plafond, posé en rase campagne, n'a pas de charme particulier. Ce sont les plateaux garnis de pots de tailles diverses, les palettes recouvertes de cires multicolores, les étiquettes dorées marquées d'un blason inspiré d'un bas-relief très reconnaissable et les noms des bougies Trudon elles-mêmes, qui transportent

La bougie parfumée en odeur de sainteté

Alors que le marché a explosé au moment du Covid et que des bougies à petits prix envahissent les étals, des marques de parfumerie, comme Trudon dans le Perche, misent au contraire sur la qualité de leur production et un savoir-faire à la française.



A Saint-Langis-lès-Mortagne, 31 employés se partagent entre la production, le laboratoire et l'administration pour produire les bougies de Trudon et Carrière Frères.

dans un monde de rêve, évocateur d'un autre temps. Elles se nomment Abd el Kader et Ernesto, les deux best-sellers (entre 40 et 500 euros), Carmélite (110 euros) avec son odeur de «murs anciens et humides», Joséphine et son «jardin floral», Altaïr qui sent l'oud et la rose, ou encore Empire qui humerait le «maquis en feu». La force du marketing et du storytelling veut qu'en réalité, Trudon n'ait développé sa gamme de bougies parfumées (en dehors de senteurs de lavande, et de citronnelle qui permettait de lutter contre les moustiques attirés par les marécages présents aux alentours de Versailles) que très récemment, en 2007, sous la houlette d'un directeur artistique de talent, mais dont les méthodes de management ont été dénoncées par une dizaine d'employés, stagiaires et anciens collaborateurs dans une enquête de *Mediapart*: Ramdane Touhami, directeur artistique et entrepreneur, qui a «rebrandé» cette vieille maison alors seulement connue de quelques initiés.

Moins engageante à offrir qu'un parfum, plus apaisante aussi, la bougie parfumée a gagné une place de choix dans le panier des consommateurs en devenant un cadeau facile à faire quand on manque cruellement d'idée. Le marché, à la frontière de l'univers beauté (une senteur de bougie se rapproche de celle d'un parfum liquide) et de la décoration, est un territoire commercial à conquérir pour des marques d'acabit divers, de Zara à Dior ou A.P.C., à qui elle permet de pénétrer l'univers de la maison en marge de leur ligne mode ou beauté.

Tout est histoire de précision et de température

Dans le Perche, les ouvriers – principalement des femmes – de l'usine Trudon sont concentrés dès 7 h 30 du matin sur leur machine, et circulent entre les tapis roulants où défilent les premières unités. Après quelques heures passées sur le site, une odeur de cire persistante reste accrochée aux cheveux, lot quotidien des équipes en présence. Les bougies et chandelles Trudon sont fabriquées, comme



la majorité des produits présents sur le marché, en cire dite minérale, à base de paraffine. La maison n'utilise plus de cire d'abeille dans ses compositions depuis 2022, et teste la cire végétale, principalement à base de colza (ou de tournesol, de coco, de soja), ce qui s'avère long et complexe à mettre en place pour l'ensemble de la production. «La cire minérale s'adapte mieux aux variations de température et ne va pas trop bouger», précise Jean-François Cotreuil, le directeur de l'usine. Celle dite végétale est comme son nom l'indique pleine d'éléments végétaux qui vont vivre, se dilater et se contracter. Il y a encore un vrai travail à faire sur la méthode de refroidissement.»

Tout est histoire de précision et de température ambiante pour les artisans qui doivent faire en sorte que la cire soit la moins chaude possible en restant liquide, pour ne pas abîmer le parfum qu'on mélange avec la matière. Sur les différentes plateformes, deux ouvrières coulent la cire à l'oeil et au quasi-millimètre près, recentrent les mèches en coton qui ont tendance à se décentrer, comblent les bulles d'air apparues dans la matière à l'aide d'une petite perceuse. Plus loin, Sylvia, trente-cinq ans de maison, peint les camées à l'or fin, et démolit les bustes en cire, reproductions de sculptures issues des collections de la Réunion des musées nationaux, auxquels elle donne le dernier coup de scalpel. Elle a tout appris «sur le tas», dit-elle, et formé à son tour ses collègues comme elle-même a appris le métier à ses débuts.

L'autre pôle d'importance se situe au laboratoire où la couleur des flammes, la vitesse et l'évolution du «coulage», vilain mot pour évoquer la cire en train de fondre, l'odeur du parfum, sont testés à chaque fois qu'une production est lancée. Une équipe du laboratoire légal vérifie les réglementations des pays étrangers où les lots sont envoyés, «un aspect extrêmement compliqué car on exporte à l'international, et que chaque pays a ses propres règles dans l'étiquetage et la composition des produits», note Mathilde Corbin. L'augmentation des taxes douanières voulues par Donald

Trump complique sérieusement le business, les Etats-Unis étant l'un des principaux marchés de Trudon qui ne communique pas sur son chiffre d'affaires, mais dont l'aura a imprimé les esprits dans les sphères du luxe. La clientèle anglo-saxonne a l'habitude d'allumer des bougies parfumées dans toute la maison au quotidien, et a largement participé à lancer la tendance à partir des années 90. «Pour les Français, c'est plutôt un objet statuaire qu'on installe chez soi mais qu'on a du mal à allumer», estime Mathilde Corbin.

Il ne suffit pas de faire fondre la cire dans une casserole

La réussite de Diptyque, boutique d'objets décoratifs ouverte au début des années 60, boulevard Saint-Germain à Paris, tient dans le fait que ses fondateurs (un peintre, un designer et une architecte) ont d'abord créé une bougie parfumée (en 1963) avant d'étendre leur gamme au parfum (la première «Eau» de toilette a été commercialisée en 1968 et aux cosmétiques. Rachetée en 2005 par le fonds Manzanita Capital (qui aurait revendu son concurrent Byredo à Puig pour un milliard d'euros), Diptyque est désormais l'une des grandes références du monde de la bougie fabriquée en France, si ce n'est le leader avec plus de 1200 points de vente dans le monde, même si l'entreprise ne transmet pas d'informations sur sa fabrication et ses ventes.

A l'autre bout de la France, à Aubagne (Bouches-du-Rhône), chez Maison française des cires, l'élaboration des bougies est faite dans les règles de l'art. Najim Boundaoui, qui a passé de longues années chez Trudon avant de filer vers le Sud, a intégré l'entreprise familiale de la famille de son épouse, au savoir-faire vieux de 121 ans. On fabrique là pour de grandes maisons et notamment Frederic Malle, désormais propriété du groupe Estée Lauder.

Si la bougie parfumée est «un secteur où on a créé le besoin», note un autre cirier préférant rester anonyme, elle représenterait aujourd'hui un marché mondial de près de 3,24 milliards de dollars (en 2023; environ 2,8 milliards d'euros), qui se révèle très perméable aux conjonctures. «Dès qu'il y a des mouvements politiques, des changements d'ordre économique, on est touchés, rappelle

ainsi Najim Boundaoui. En cas de crise, le consommateur aura tendance à rogner sur le budget déco, et forcément sur la bougie. En revanche, pendant le Covid, on a travaillé tous les jours grâce aux grandes marques qui font appel à nous qui vendaient sur Internet.» L'année 2024 a été moins faste pour les acteurs du secteur, car l'inflation a fortement touché le budget des ménages. «Et les matières premières ont subi de fortes hausses de prix», ajoute-t-il. Le marché doit aussi faire face à une vague de contrefaçons de plus en plus tentaculaires. Les ciriers, comme les parfumeurs, se voient concurrencés par des faussaires venus de Chine qui proposent des copies de fragrances.

Le prix très élevé des bougies parfumées ne s'explique pas que par le marketing et la communication. Comme l'indique Najim Boundaoui, «pour faire une bougie de qualité, il ne suffit pas de faire fondre la cire dans une casserole, de jeter du parfum dedans et de la mettre dans un verre». Parmi ses clients les plus exigeants, il cite D'Orsay, acteur de la parfumerie de niche, fondée en 1865, rachetée par Amélie Huynh en 2015, et dirigée par Chloé Prigent, qui incarne bien le renouveau du secteur où des marques indépendantes tentent de se faire une place avec plus ou moins de succès sur un marché très concurrentiel. Najim Boundaoui évoque le soin apporté par les Françaises aux matières premières, nerfs de la guerre dans un monde où «un litre d'une rose turque peut coûter 1500 euros le kilo», mais où on peut aussi «trouver une rose à 30 euros qui viendra à 100% de la chimie. Plein d'entreprises fabriquent des bougies aujourd'hui, certaines le font bien, d'autres très mal. Une petite dizaine tient la route. Beaucoup de microsociétés s'installent et disparaissent car elles n'ont pas le savoir-faire». Il évoque encore Rami Mekdachi, fondateur de Lola James Harper, qui travaille dans les règles de l'art, et avait créé le fameux parfum resté dans les annales de feu le magasin colette, fermé en 2017. «C'est comme d'acheter du chocolat basique et du 70% de fève de cacao, compare-t-il. Quand on allume une bougie D'Orsay, elle ne sent pas la bougie, mais le "fine fragrance" [le parfum de qualité, ndlr] ce que les parfumeurs recherchent quand ils créent un jus.» Et que tant d'autres cherchent en vain à imiter. ◆



Longtemps oubliés au fond des dressings et ardemment entourés de tabous, les sous-vêtements intègrent le marché de l'occasion. Témoignages d'acheteuses et de revendeuses enthousiastes.

Par
MATHILDE FRÉNOIS
Correspondante à Nice

Photo **LAURENT CARRÉ**

La vieille nuisette retrouve sa splendeur. Etendue sur le cintre, la dentelle révèle toute sa douceur. Bien sûr il reste le voilage turquoise à défroisser et les petits noeuds à redresser. Lavée et reliftée, la pièce de lingerie s'offrira une nouvelle vie sur le marché de l'occasion. Soutiens-gorge et brassières, corsets et même culottes rejoignent les rayons des friperies et les plateformes de fringues. Le sous-vêtement se revend.

C'est Déborah Jaouen, 30 ans, qui inspecte la nuisette sous toutes ses coutures. A la tête du site Avengreen, la Niçoise commercialise des sous-vêtements de seconde main féminins. Elle n'accepte que «l'excellent état». Sont ainsi écartés les soutiens-gorge aux bretelles «relâchées», aux baleines «déformées» et aux bonnets «boulochés». La couleur est vive? L'étiquette encore présente? C'est le sésame pour une prise de clichés et un délicat lavage «à 30 degrés». Le déshabillé est fin prêt à retourner sur le marché.

«Intime». Depuis longtemps, Déborah Jaouen vend sur Vinted notamment les belles pièces et celles de ses copines, achète d'occasion sa garde-robe et celle de ses enfants. En 2024, elle lance sa propre boutique en ligne. Elle dégote la lingerie dans les dépôts-ventes, grâce aux dons, sur les vide-greniers. «C'est comme un jeu d'aventure, s'enthousiasme Déborah Jaouen. Il faut toujours rechercher la pièce.» Elle flashe sur les grandes tailles, les marques, le vintage. Les prix fluctuent entre 60% et 70% du neuf, de quoi acheter un ensemble d'exception ou refaire sa collection. «De l'adolescence à la fin de sa vie, on n'a pas la même poitrine, remarque Déborah Jaouen. On n'a pas besoin de la même taille, du même soutien.» La Fédération de la maille, de la lingerie et du balnéaire «manque de chiffres» sur cette économie du sous-vêtement de seconde main, évaluée à un peu plus d'un milliard

Deborah Jaouen, 30 ans, commercialise des sous-vêtements féminins d'occasion.

Lingerie de seconde main: les soutifs se rebiffent

d'euros en France, même si près de trois Français sur quatre ont acheté au moins un produit d'occasion en 2023 selon la BPI France. Il suffit d'un petit tour sur le géant Vinted – qui n'a pas souhaité communiquer sur le sujet – pour trouver des références par milliers. «Aujourd'hui, le marché de l'occasion qui est ancien s'est banalisé, massifié, relève Vincent Chabault, auteur de *Sociologie du commerce* (éd. Armand Colin). Ces transactions reposent sur des liens sociaux numériques à même de produire de la confiance, permettant l'échange d'articles auxquels on ne penserait pas, comme la lingerie.» Anouck est adepte des friperies et d'Emmaüs. Autour de sa vingtaine, elle a acheté des soutiens-gorge de

marque. «Je préfère les voir en vrai, explique-t-elle. J'avais acheté d'occasion un soutien-gorge en dentelle jaune. Mais il ne m'allait pas. Je l'ai malencontreusement épingle dans ma chambre.» Anouck approche désormais de la trentaine. Si elle a toujours «lavé obligatoirement» ses achats, elle commence à «faire plus gaffe à l'hygiène»: ça devient «parfois plus compliqué d'acheter», continuant tout de même ses emplettes de brassières sur les plateformes. Une frontière de l'intime que Pegi, elle, ne franchira pas. «Ça me dérange de savoir que des gens l'ont déjà porté, formule-t-elle. Ça touche la peau directement. Même lavé, ça fait bizarre: c'est la sphère du privé.» Seule l'étiquette encore présente sur le sous-vêtement la rassu-

rerait. «Le secteur est encore tabou, reconnaît Déborah Jaouen qui commercialise la nuisette turquoise. Il y a des réticences car on touche à l'intime. Que ce soit pour le quotidien, pour faire du sport ou pour faire plaisir à son mec ou à soi, le soutien-gorge est un vêtement comme un autre.» Quand Margaux Plus et Marie Thieffry se sont rendu compte qu'elles n'étaient pas seules à avoir des soutiens-gorge «dans les placards» qui prenaient la poussière, elles ont créé Abracadabra à Roubaix (Nord). Depuis 2022, leur entreprise «collecte des pièces que les femmes ne portent plus», «fait le tri en fonction de l'état» et «nettoie», détaille Margaux Plus. Surtout: elle «remet à neuf». Les bretelles sont

«Ces transactions reposent sur des liens sociaux numériques à même de produire de la confiance, permettant l'échange d'articles auxquels on ne penserait pas.»

Vincent Chabault sociologue

changées, l'armature est réparée. Les prix fluctuent entre 15 à 45 euros, soit 50% à 60% du prix neuf. Il faut compter 45 euros pour une pièce Dior.

«**Sublimation**», «Notre objectif est d'être comme un magasin de lingerie», dit Margaux Plus. Les culottes ont été lancées en juin. Le prochain projet porte sur le soutien-gorge d'allaitement. Abracadabra ne communique pas sur ses chiffres, la société prévoyant une levée de fonds prochainement. La marque de lingerie Ysé expérimente son «premier service de réparation» de maillots de bain. «Une brodeuse customise le produit. Cette pratique de sublimation est un grand succès», expose Sterenn Lerède, responsable du développement durable de la Fédération de la maille, de la lingerie et du balnéaire. «On est sur des produits portés. Cela fait tomber les idées préconçues.» Etam avait lancé en 2022 à Lyon un «corner seconde main consacré aux soutiens-gorge» qui n'existe plus. Une sélection de brassières et corbeilles était revendue 10 euros. «Beaucoup de marques ne veulent plus laisser la seconde main à un tiers et veulent reprendre du territoire», poursuit Sterenn Lerède. Ils comptent reconvertis les acheteurs d'un linéaire de seconde main vers la collection neuve. Il faut faire revenir les gens en magasin.» C'est que les sous-vêtements ne sont pas épargnés par la fast-fashion. Ils sont «les grands oubliés de la revalorisation», écrit le leader de la lingerie Etam. «La recyclabilité est compliquée car il y a beaucoup de composants et d'accessoires: des bijoux, de la dentelle, pointe Karine Sfar, déléguée générale de la fédération. Il faudrait séparer et recycler les différents matériaux. C'est assez complexe.» Retour avec Déborah Jaouen. La nuisette ne finira pas à la poubelle. Elle attend l'achat et sera empaquetée dans une jolie enveloppe. Presque comme neuve. ◀

RADAR

Le café des délires

En voilà un qui assume ce qu'il veut dans la vie: se faire le plus d'argent possible. Massimo, le propriétaire du Caffè Perfetto, situé dans un quartier touristique de Barcelone, en Espagne, a décidé de surtaxer les boissons si vous restez assis trop longtemps en terrasse sans commander. Exemple: un «cortado», un expresso coupé au lait chaud, coûte 1,60 euro puis un bout d'une demi-heure 2,50 euros et 4 euros après une heure. Le tenancier justifie sa décision pour éviter le mécontentement de ceux qui feraient la queue en attendant une place. Dans les endroits bondés, se faire presser par les serveurs, ce n'est pas une nouveauté. On passe désormais une étape supplémentaire. A Barcelone, où d'autres commerçants se sont déjà fait remarquer en refusant les personnes seules, c'est surtout signe qu'il n'y a plus aucune raison de bien traiter le client. Il y aura toujours un autre pigeon pour le remplacer. **Q.Gi.**

Corn-dog

Inspiré de la version américaine, le corn-dog coréen, une saucisse parfois agrémentée de fromage fondu ou de patates frites, et enrobée d'une pâte entre la brioche et le beignet, connaît un succès à Paris, grâce à l'attrait pour la culture coréenne et au potentiel viral de ce mets de street-food sucré-salé.

POURQUOI les gens de gauche matchent plus sur les applis

Le secret de la séduction? Etre de gauche. C'est en tout cas ce que révèle une récente étude, publiée par les chercheurs en sciences politiques Stuart Turnbull-Dugarte et Alberto Lopez Ortega dans le *Journal of Politics*. Au Royaume-Uni, les utilisateurs des applications de rencontre avec le plus de succès sont ceux proches des idées du Parti travailliste, des écologistes ou encore des sociaux-démocrates. Au grand dam des célibataires plus à droite où à l'extrême droite. Pour les chercheurs, le résultat qui s'est appuyé sur les réactions de 2000 célibataires face à des faux profils (images et biographies) générés par l'IA n'est pas si étonnant. Cela s'expliquerait par le fait que les utilisateurs sur les applis sont plus jeunes que la population générale, donc ont plus de chance d'être de gauche, et qu'ils cherchent des gens ayant des opinions similaires. Qui se ressemble, s'assemble? **J.Ga.**



En Seine-Saint-Denis, vous saurez toutou sur nos amis les chiens. PHOTO GAUTIER LE ROCH. CENTRALE CANINE

A Aubervilliers, un musée qui a du chien

Depuis la semaine dernière, un tort a été réparé. Le meilleur ami de l'homme a enfin un musée qui lui est consacré. Il a ouvert à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis), lancé par la Société centrale canine – organisme qui coordonne le milieu du chien en France, chargé d'améliorer les races de chien et de promouvoir leurs divers rôles dans la société. Le président de l'organisme, Alexandre Balzer, estime: «Cela fait plus de vingt ans que nous œuvrons à conserver et collecter des objets sur le chien et son utilité pour ouvrir ce musée aujourd'hui.»

Ce nouveau lieu inédit, entièrement dédié à l'histoire et au patrimoine cynophile

devient le deuxième plus grand musée du chien du monde, derrière celui de New York. Pour y entrer, il faut monter au cinquième étage. A la sortie de l'ascenseur, une des pièces maîtresses: le Livre des origines français (LOF). Un registre créé en 1885 dans lequel sont répertoriées les origines des chiens français de race et leur pedigree – document officiel composé de la généalogie du chien et qui certifie ses origines. A ses côtés, une statue en bronze de Marco, un griffon boulet devenu célèbre pour avoir été le premier inscrit dans ce grand livre. «La première partie du musée est consa-

crée à des œuvres d'art et des photographies avec la particularité qu'on sait exactement qui est le chien et à qui il a appartenu», explique la documentaliste Dorothée Fabre, aussi directrice du musée qui accueille les visiteurs, parfois venus avec leur animal.

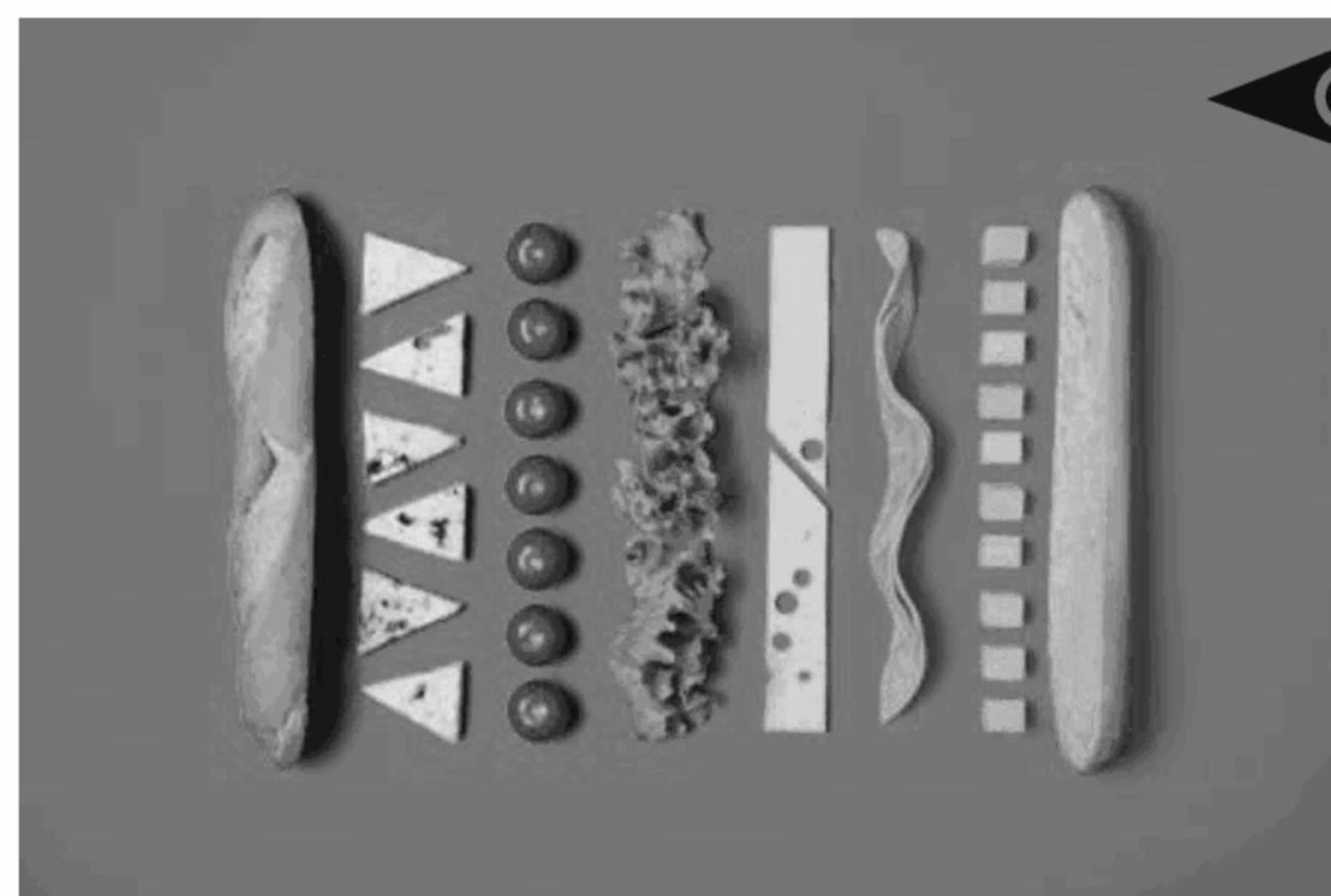
Sur 500 m², ce musée regorge de trésors: plus de 3500 livres et encyclopédies rangées dans de grandes bibliothèques vitrées, des objets du quotidien comme des cendriers, pipes ou tirelires, des publicités, des trophées de l'époque de Napoléon III, des boutons de costumes, des laissez de la Première Guerre mon-

diale, des sculptures en terre cuite, des chiens en porcelaine, etc.

Mais le musée ne se contente pas de collectionner le passé. En 2016, la Société centrale canine a lancé le prix des beaux-arts canins, récompensant chaque année une œuvre contemporaine en lien avec le chien. «Lors de chaque édition, nous choisissons un artiste et son œuvre pour l'afficher dans notre musée. Ça permet de lier artistes morts et vivants, de donner de la modernité», note Dorothée Fabre. En plus des visites libres, le musée compte proposer des ateliers pédagogiques à destination des enfants et des groupes scolaires.

ARTHUR CHARLIER

**EFFET
WOUF**



Entre les casse-croûte noyés dans la mayo industrielle, le pain mollasson et les crudités fadasses, le sandwich peut être source de déception. Alors on a écumé Paris à la recherche des sandwichs-baguette les plus délicieux, proposés par des boulangeries, des sandwicheries autant que des crêmeries ou rotisseries, et fabriqués avec pas forcément beaucoup de choses, mais que des bonnes. A retrouver sur Libé.fr.
PHOTO AMELIE LOMBARD

Strip thérapie

Laly L'ancienne policière, strip-teaseuse et candidate de télé-réalité, reconvertie un temps dans le X, est désormais thérapeute aux Etats-Unis.



En une phrase – longue –, la vie de Nelly Vallade, alias Laly, pourrait se résumer ainsi: c'est l'histoire d'une jeune Bordelaise, ex-flic, ex-candidate de *Secret Story*, ex-star du X, ex-strip-teaseuse, devenue prof de yoga et thérapeute. Kamoulox? Que nenni. Il y a une logique dans ce parcours selon elle: la volonté de ne pas entrer dans une case. Ne pas être là où on l'attend. «*Déconstruire*», répète-t-elle. Bulldozer, elle l'est. A 44 ans, elle se définit d'ailleurs comme «*forte, têtue et obstinée*».

Au gré de la conversation et après lecture de son livre centré sur ses cinq années de strip-tease dans un club de Las Vegas, se dessine un triptyque rythmant chaque étape importante de son existence. A savoir: lieux clos, corps exposés et âmes à sonder. A bord des véhicules de police secours, pendant les rondes de nuit, elle se souvient avoir eu peur pour son intégrité physique, joué la psy de service avec des délinquants et fait preuve de fermeté face aux remarques misogynes des collègues. Elle démissionne après quatre ans dans ce service intégré un peu par hasard. Laly a alors 26 ans et s'apprête à entrer dans un autre espace fermé: la villa de *Secret Story* saison 1, la nouvelle télé-réalité de TF1.

LE PORTRAIT

On lui assigne le rôle de la brune, sexy pestouille, et trop franche. L'aventure, suivie par 5 millions de personnes en moyenne, dure un mois. Ressenti: des siècles. «*La sortie du jeu a été un choc. Tout le monde te connaît mais pour rien... Pour du vent. J'étais devenue «Laly de Secret Story». L'émission était mon patronyme. Mon image ne m'appartenait plus.*» Elle

déteste l'expérience, mais ne regrette rien. Elle qui se rêvait

criminologue en profite pour affûter son sens de l'observation. Tente de comprendre les ressorts psychologiques des uns et des autres. Et capitalise sur sa notoriété,

nourrie d'une expérience de danseuse en boîte de nuit, d'un séjour dans un club de strip-tease en Grèce et de shootings photos. Le tout, lui permet d'intégrer les productions X de Marc Dorcel. Les scènes hétéros, c'est uniquement avec

son futur mari, Sébastien, rencontré il y a dix-huit ans lors d'un défilé de lingerie. Dans cette industrie du porno, Laly dé-

cide de tout, et surtout, assume. Sur son CV, moins de 20 films et une réputation de hardeuse collée à la peau. Sur son compte

en banque, des milliers d'euros. Près de 200 000 pour un seul tournage. Ça aussi, elle en parle franchement.

La gamine d'une cité de Bordeaux, fille d'une mère au foyer et d'un père chauffeur de bus, connaît la valeur de l'argent. Elle a souvent fait les marchés pour payer ses études en fac de lettres. Avant de comprendre qu'exposer son corps lui rapporterait beaucoup plus. Elle fut enfant rêveuse, plongée dans ses livres. Ado rebelle à la mort de son meilleur ami, tué lors d'une course-poursuite avec la police. Elle venait juste de descendre de la voiture. «*J'ai gardé une immense colère en moi. J'étais incapable de verbaliser ma tristesse. Je détestais ces adultes qui ne me comprenaient pas.*» Par la suite, ses choix de vie ont compliqué les relations familiales. Sans regret non plus: «*Je mesure toujours le prix à payer à chacune de mes décisions.*» En 2011, Laly ne calcule guère le risque de s'installer aux Etats-Unis. Direction Las Vegas, la ville de tous les fantasmes. Les siens. Et ceux des autres. Elle y débarque avec son mec, leurs deux chiens, un sac, sa florissante boîte de production de films X et un visa temporaire.

Elle part s'enfermer dans un nouveau lieu. Un des plus grands clubs de strip-tease de la ville. Elle y danse régulièrement. Des performances devant 3000 personnes. Acrobat sur une barre de pole dance. Dominatrice sur la scène surplombant le public où se mêlent des avocats d'affaires, des chirurgiens, des mecs venus fêter un enterrement de vie de garçon, des couples en crise et quelques félés. «*J'ai aimé et détesté ces cinq années.*» Elle adore le côté show, le pouvoir qu'elle a sur les clients et clientes qu'elle pousse à consommer. De l'alcool et des danses privées dans des salons discrets. La

règle est stricte: on ne touche pas. Mais on paye. Cher. Très cher. Laly amasse les billets, parfois 14 000 dollars le temps d'une soirée, et les confidences. Le salon privé se transforme régulièrement en confessionnal. Elle écoute. Rassure. Console parfois. Et repart avec son sac plein de petites coupures, non sans avoir laissé auparavant quelques pourboires au DJ, au barman, au type de la sécurité... Oui, ici, on paye pour bosser. L'argent est déposé à la banque qui ne demande jamais rien. «*A Vegas, l'extravagance devient la normalité*», dit-elle en souriant. Mais le club est une arène. La sororité avec les autres filles est toute relative, les relations avec les patrons-mafieux violentes. L'insécurité est permanente malgré quelques cerbères. Dans son casier, Laly a toujours une arme. Elle décrit un système oppressant, le harcèlement, les agressions. L'épuisement émotionnel. Et pourtant, elle y retourne plusieurs fois par semaine. Ivresse du fric, du spectacle, du regard des autres aussi. Et ce sentiment de puissance dont elle use, en prenant soin de ne pas se perdre. Pas d'alcool, pas de drogue. Du sport. Alimentation équilibrée.

Laly a fini par quitter cet univers pour une vie tranquille dans sa villa située au cœur d'un quartier sécurisé. Elle est parfois tentée d'y retourner. «*Freud appelle cela la compulsion de répétition*», analyse celle qui depuis quelques mois a repris ses études pour compléter sa formation de thérapeute. Elle réserve ses matinées aux consultations à distance, souvent avec des Français, facturées 60 euros. Et l'après-midi à la préparation de son diplôme de «*psychanalyste en thérapie cognitive et comportementale, et analyse transactionnelle*».

Si la quadra aime encore exposer son corps sur Instagram, elle

se décrit plutôt introvertie et solitaire. Féministe, sans être porte-drapeau. Vaguement trumpiste en économie, à cause de

l'inflation sous Biden. Catholique précisant en se marrant:

«*Oui, faire du porno n'empêche pas d'avoir la foi!*» Laly s'adonne

quotidiennement au yoga qu'elle enseigne après avoir suivi

des formations en Inde et qu'elle aime pratiquer en Thaïlande

où elle envisage sérieusement de s'installer, loin des décors

en carton-pâte de Vegas. Là-bas elle a serré les dents pour quel-

ques tatouages réalisés au marteau, technique ancestrale dou-

loureuse. Des prières khmères sur ce corps qu'elle considère

comme un temple: «*J'ai eu très peu d'hommes dans ma vie.*

Trois. Avec mon mari. Je suis aux antipodes de l'image de la fille

légère.» De ce corps, elle aime la cambrure de son dos musclé.

Déteste ses fesses qu'elle a pourtant appris «à accepter».

A refait sa poitrine et confirme: «*J'ai peur de vieillir, je ne vais pas mentir.*» Alors elle s'entretient, «*se traque*» comme elle répète.

Choyer son corps et son âme. «*Tous les jours, je me remets en cause. J'ai longtemps fonctionné à coups de colère, d'adrénaline, de confrontations. Je n'ai plus besoin de ça.*» Namasté. ♦

Par EVA ROQUE

Photo LAURA STEVENS. MODDS

Répertoire

annonces@teamedia.fr / 01 87 39 82 89 / 01 87 39 82 95

Disquaire achète au meilleur Prix**DISQUES VINYLES 33T - 45T - CD
TOUS STYLES TOUTES QUANTITES**

Jazz - Pop - Rock - Musique Classique - Métal - Punk - Soul - Funk - House - World - (Afrique, Antilles, Maghreb) - Reggae - Hip Hop

Gros Stocks et Collections**Contactez-nous 07 69 90 54 24****MATÉRIEL AUDIO**

Platines - Hi-Fi - Amplis - Cellules - DJ - Jeux Vidéos - Consoles

Déplacement en France

avec respect des mesures sanitaires en vigueur.

Réponse très rapide PAIEMENT CASH**ANTIQUAIRE EXPERT
EN ARTS ASIATIQUES**

Achète comptant
porcelaines, statues, vases, bouddhas,
meubles, laques, paravents....
Décorations asiatiques : corail, jade....

MAISON ALEXANDRA
06 15 02 23 98

Déplacement Paris et Province GRATUIT sous 48 heures

Bureau d'Agence : 1 rue de Stockholm - Paris 5^eVous voulez passer
une annonce dans**Liberation****twoday**L'agence de
rencontres sérieuses
Paris - Lucile ALAZARD07 86 80 83 66
twoday-paris.fr**Immobilier**immo-libe@teamedia.fr
01 87 39 80 20

**Université américaine
(EDUCO)**
cherche familles Paris
(1er au 20ème arrdt)

pour hébergement rémunéré
d'étudiants (1030€/mois)
chambres individuelles
petit déjeuner tous les jours
3 repas par semaine

Durée du séjour :
septembre à décembre
et/ou janvier à fin mai

Tél : 09.77.35.00.58

Liberation

www.liberation.fr
113, avenue de
Choisy,
75013 Paris
tél : 01 88 47 98 80
contact
@liberation.fr

Édité par la SARL
Liberation
SARL au capital de
23 243 662 €
113, av. de Choisy,
75013 Paris
RCS Paris:
382.028.199

Principal actionnaire
Presse
Indépendante
SAS

Cogérants
Dov Alfon,
Amandine
Bascoul-Romeu

Directeur de la publication
Dov Alfon

Directeur de la rédaction
Dov Alfon

Directeur délégué de la rédaction
Paul Quinio

Directrices adjointes de la rédaction
Stéphanie Aubert,
Hamdam
Mostafavi,
Lauren Provost,
Alexandra
Schwartzbrod

Directeur artistique
Nicolas Valoteau

ABONNEMENTS
Site:
abo.liberation.fr
abonnement
@liberation.fr
tarif abonnement
1 an France
métropolitaine :
384€
tél : 01 55 56 71 40

PUBLICITÉ
Libé plus
113, av. de Choisy,
75013 Paris
publicite@liberation.fr

PETITES ANNONCES & CARNET
10, bd de Grenelle
75015 Paris
tél : 01 87 39 80 20
annonces@teamedia.fr

IMPRESSION
Midi Print
(Gallargues), POP
(La Courneuve),
Nancy Print
(Jarville), CILA
(Héric)
Imprimé en France
Membre de l'ACP
CPPAP : 1125 C
80064. ISSN :
0335-1793.

ACPM
LE TRI + FACILE

Origine du papier :
France
Taux de fibres recyclées : 100%
Papier détenteur de l'Eco-label européen N°
FI/37/01
Indicateur d'eutrophisation:
PTot 0.009 kg/t de papier

La responsabilité
du journal ne
saurait être
engagée en cas de
non-restitution de
documents.

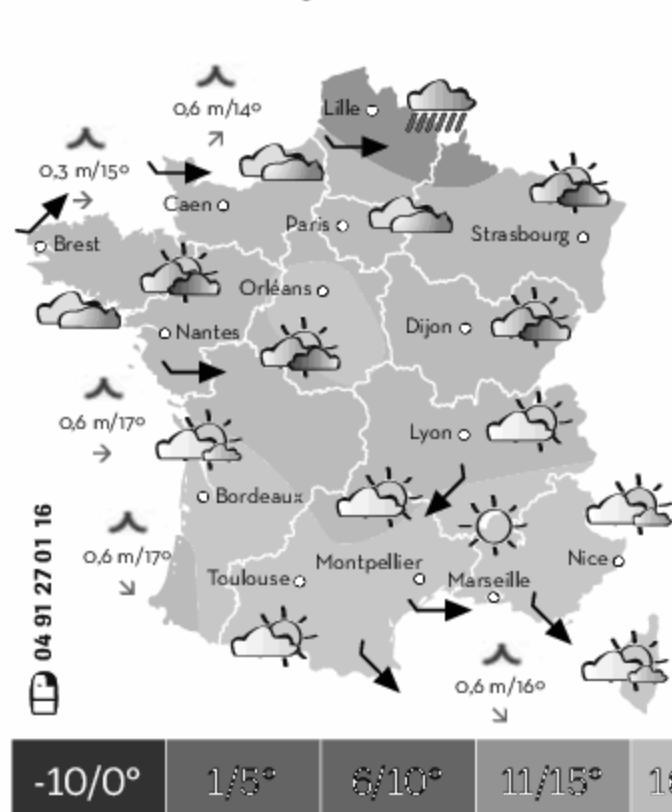
1	2	3	4	5	6	7			8	9	10	11	12	13	14
15													16		
17															
18													19		
													20		
														21	22
24	25	26	27										28	29	30
31													32		33
34														35	
36													37		
38													39		40
41													42		
													43	44	
51	52	53											45	46	47
55													54		
56													57		

HORizontalement 1. Travailla en association**8.** Agrandis la famille **15.** Passeur en mode nuit **17.** De quoi s'acheter une conscience **18.** C'est non **19.** M. et Mme Itmyiore-Louquinephore ont une fille ? **20.** Accroche d'intro **21.** Santé du cœur**24.** Genre de prise **28.** Tableau de maître contemporain **29.** Corps, pour les conservateurs**31.** BD de Franquin dans le *Journal de Tintin***34.** Hors cadre **35.** Spécialiste du cerveau **36.** Décision du premier **38.** Broyée avec la main **39.** Groupe de Tago Mago **40.** Quatre fois dix-neuf **41.** Article qui insiste sur la pluralité **42.** Diables de tase-manie **43.** Soupes froides du Québec **46.** Il n'a pas su dire : «C'est assez» **51.** Force de l'ordre **55.** Atout dans les hauteurs **56.** De quoi boller tranquillement au soleil **57.** Bouddha à tous les étages.**VERTICALEMENT 1.** Astringent **2.** Acteur de *Foundation* **3.** Nain binoclard**4.** Contenant pour le punch **5.** PP **6.** Somerhalder, par exemple **7.** Trou pour les doigts **8.** Attention: premier avertissement **9.** Releva **10.** Pris son courage à deux mains **11.** Tache d'encre **12.** Chef de Tbilissi **13.** Classement des plus gros marteaux**14.** Nefles du Japon **16.** Cuvette anticalcaire **21.** ILS ENVOIENT DU GROS SON**22.** Claquos de Corse **23.** A insérer dans la mortaise **24.** Puissance de l'inconnue**25.** Beau mec **26.** Il en sortait de (trop) nombreuses têtes **27.** M. et Mme Enkat ont une fille ? **28.** Gratte sans caisse **29.** Pendu à la tête ?! **30.** Passes sous silence**31.** Soeur de Dipper, héros de *Gravity Falls* **32.** Une baguette bien Blanchett,**33.** Plus haut, PP, ici c'est *Au DD***37.** Ancien d'Amérique **42.** Sax toy**43.** Début du déclin **44.** Soeur de Max, héros de littérature jeunesse **45.** Poulet au coco **46.** Gangster de Sacha Baron Cohen **47.** Rouge à la noix **48.** ... OverFeet (Alanis Morissette) **49.** Dire qu'elle en est réduite à voler! **50.** Ils finissent au grenier **51.** Pour assurer la protection des sources **52.** Sujet de peintures anciennes **53.** La petite dernière **54.** Sensibilité aux pellicules.**Solutions du week-end dernier**

E	T	R	E	A	R	U	M	E	X	P	O				
C	H	U	M	A	V	I	S	O	P	I	E				
H	Y	I	G	I	N	E	D	E	N	T	A				
A	M	I	C	N	C	R	A	C	H	T	I				
M	E	C	R	E	T	R	I	R	L	S	R				
C	O	U	R	R	I	R	L	E	S	R	U				
V	E	R	N	E	E	U	R	E	S	R	U				
A	M	E	S	F	I	L	A	I	P	O	N				
M	M	E	N	A	N	O	U	R	I	U	R				
P	A	P	I	E	R	+	Q	U	I	Z	O				
M	I	F	A	S	T	U	C								
A	M	I	C	A	C	U	L	E							
A	C	T	E	D	E	L	A	P							
O	C	R	E	X	A	M	S	M							
L	U	T	Z	T	O	C	S	M							

SAMEDI 24

Le ciel est très nuageux près de la Manche, voilé jusqu'à la Loire. Partout ailleurs, il fait beau. La fraîcheur est de mise.

L'APRÈS-MIDI Au nord de la Loire, le ciel est nuageux, couvert sur les régions voisines de la Manche avec un peu de bruine le long du littoral. Partout ailleurs, vous passez l'après-midi sous un soleil généreux.



Instagram demande une réglementation européenne exigeant la vérification de l'âge et un accord parental sur l'app store.

De nos jours, les ados peuvent télécharger toutes sortes d'applications depuis les app stores, y compris celles qui ne sont pas adaptées à leur âge. Offrir aux parents un meilleur contrôle sur ces téléchargements, directement là où se fait le téléchargement, peut contribuer à renforcer la sécurité des ados en ligne.

En savoir plus : Instagram.com/AccordParental

